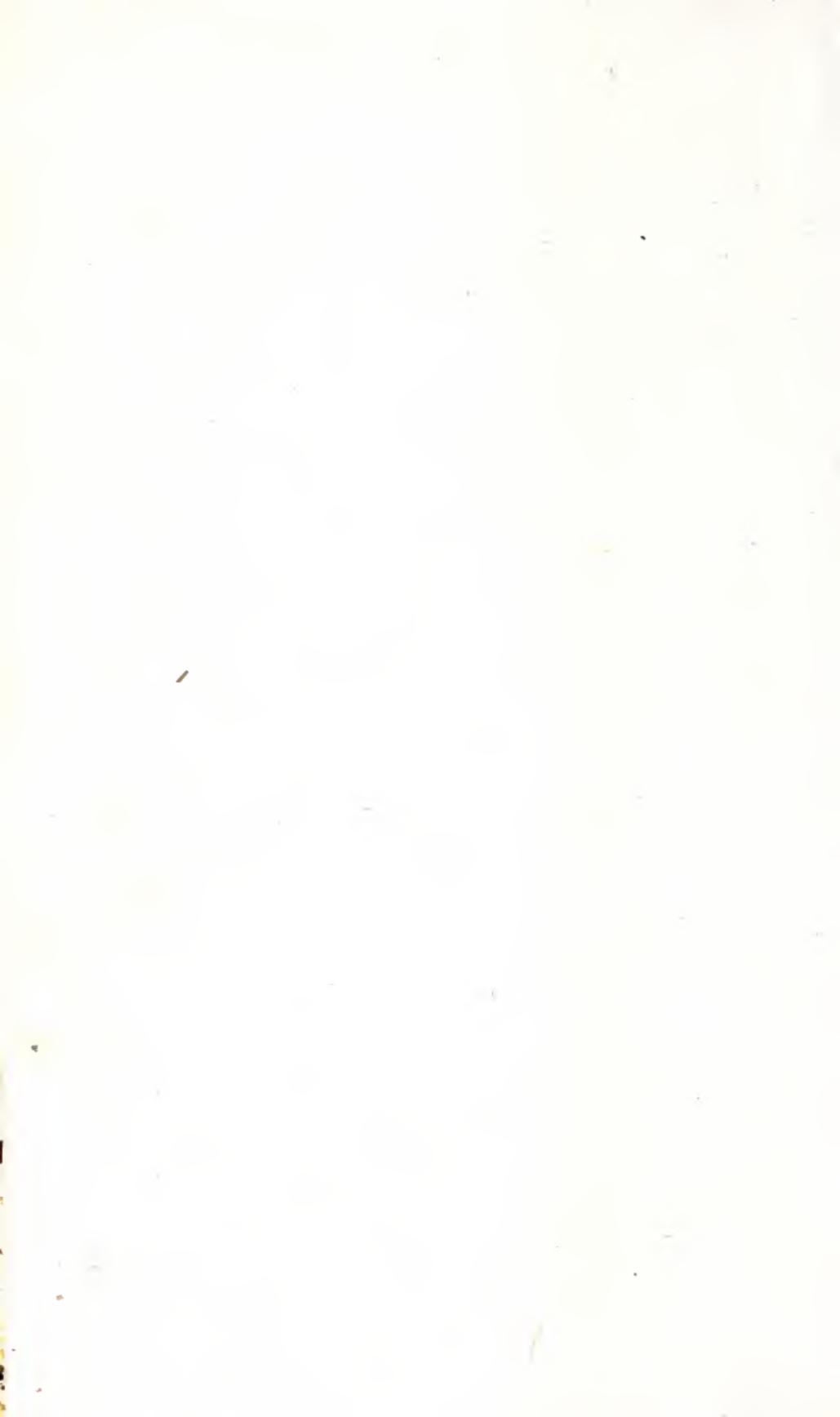


100
F-24-316p-24-77

2nd

86









Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute



2. Volume
UC 21

-64-316-89-2-A-8-6-



V O Y A G E
DE
T H O M A S G A G E .
T O M E I I .

NOUVELLE
RELATION.

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne , ses diverses
aventures , & son retour par la Province
de Nicaragua jusques à la Havane.

A V E C

LA DESCRIPTION DE LA VILLE DE
Mexique telle qu'elle étoit autrefois , &
qu'elle est à present.

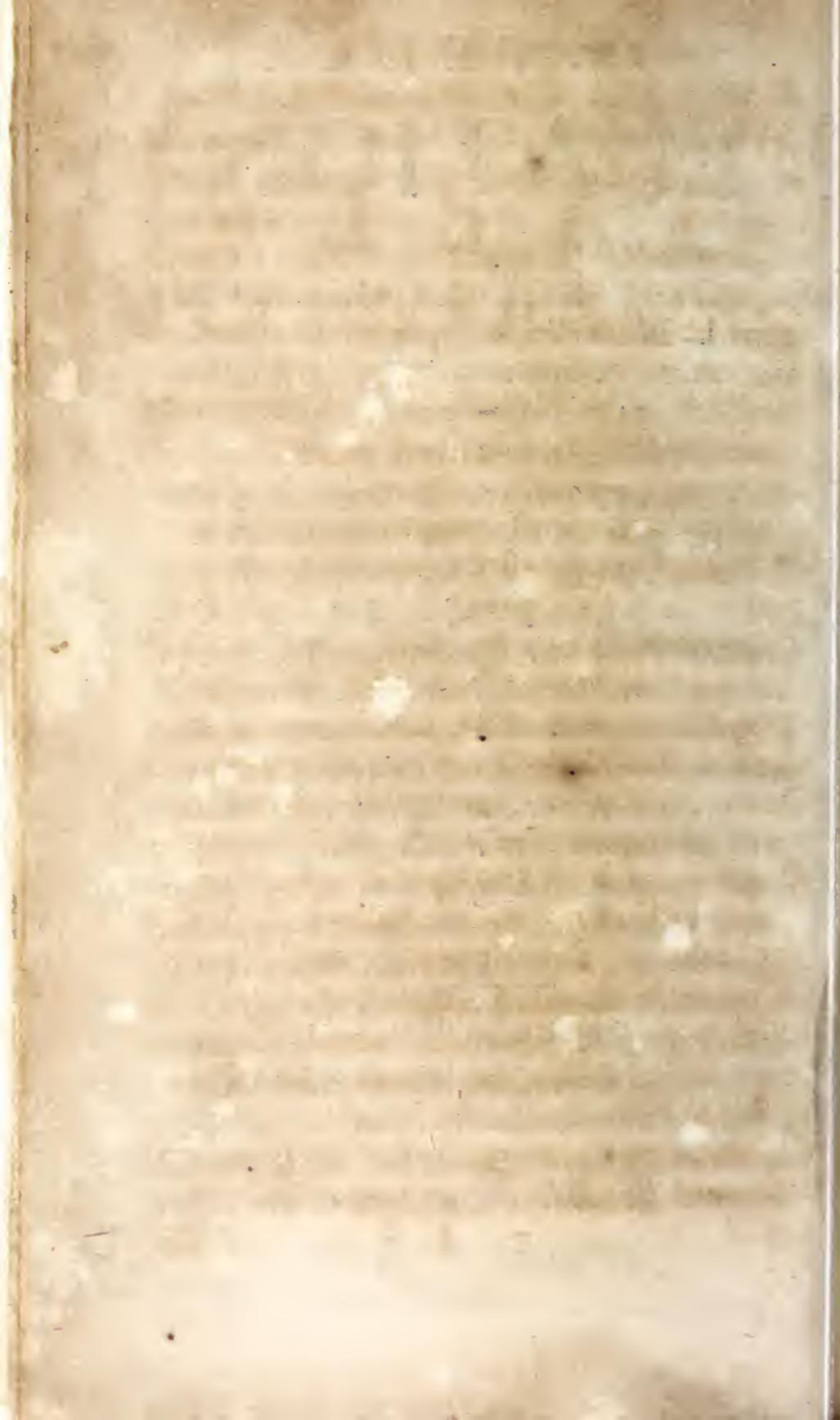
ENSEMBLE UNE DESCRIPTION
*exacte des Terres & Provinces que possèdent les
Espagnols en toute l'Amerique , de la forme
de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politi-
que , de leur Commerce , de leurs Mœurs , &
de celles des Crioles , des Metifs , des Mula-
tres , des Indiens , & des Negres.*

T O M E I I.



A A M S T E R D A M,
Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire
dans le Beurs-straat.

M. DC. XCIX.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Qui sont contenus en la Troisième
& Quatrième Partie.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat, du Gouvernement,
des richesses, & de la grandeur de
la Ville de Guatimala, & du Pays
qui en dépend. Page 1

CHAP. II. Description Geographique
de la Province de Guatimala, de son
Commerce, de ses Côtes & Ports, & des
saisons propres à y aborder, du fort & du
foible de ses Places tant maritimes que de
terre, & de plusieurs autres particularitez
de cette Province. 29

CHAP. III. De la cruauté des Espagnols
envers les Indiens au sujet d'une Mine
à d'or

T A B L E

d'or. Histoire d'un Nègre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala. 29

C H A P. IV. *Description de Petapa, du Commerce qui s'y fait, & des Privilèges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses recoltes.* 48

C H A P. V. *Description de Vera-Paz, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pû subjuguier : l'Histoire d'un Religieux Espagnol qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.* 59

C H A P. VI. *Description de l'état où sont à present les Indiens du Pays de Guatimala, de leurs mœurs & manière de vivre depuis la conquête, & particulièrement de leurs Fêtes annuelles.* 67

C H A P. VII. *De la methode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leur conduite envers eux.* 71

C H A P. VIII. *Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs ouvrages, de leurs occupations domestiques, de leur police, de leurs mariages, &c.* 77

C H A P. IX. *L'Auteur continuë à décrire la manière de vivre des Indiens, leur manger*

DES CHAPITRES.

- ger ordinaire, leurs diverses sortes de bruyages.* 83
- CHAP. X.** *Description d'une boisson étrange des Indiens, & de la manière dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'yvrognerie.* 89
- CHAP. XI.** *Du Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entre eux.* 93
- CHAP. XII.** *Des arts & métiers qu'exercent les Indiens, & de leur exactitude & assistance aux ceremonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez & autres Ecclesiastiques.* 99
- CHAP. XIII.** *Des Droits que les Indiens payent au Roi d'Espagne, & aux Seigneurs dont ils dépendent.* 105
- CHAP. XIV.** *Des mœurs des Indiens, de leur fidelité, de leur respect envers les Ecclesiastiques, de leur éloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolatrie, & de l'opinion qu'ils ont de la Religion.* 107
- CHAP. XV.** *De l'application des Indiens à célébrer les Fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public à certains jours de l'année.* 117
- CHAP. XVI.** *Divers moyens dont les Espagnols*

T A B L E

- pagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.* 123
- C H A P. XVII.** *Des dances des Indiens & de leurs instrumens.* 126
- C H A P. XVIII.** *Comment l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.* 134
- C H A P. XIX.** *L'Auteur continuë la Relation de son voyage.* 139
- C H A P. XX.** *Comme j'ay pris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux: avec un détail particulier de ce en quoy consiste le revenu des Curez de ces Pays-là.* 147
- C H A P. XXI.** *Des sorciers, & de leurs sortileges: avec trois histoires remarquables sur ce sujet.* 174
- C H A P. XXII.** *L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre, & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du Pays luy fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatitlan & de toute la contrée, dont il fait une exacte description, aussi bien que des mœurs des Indiens, & des avantages de son Vicariat.* 219
- C H A P. XXIII.** *L'Auteur fait en sorte qu'on*

DES CHAPITRES.

qu'on l'ôte de l'employ d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa, où il fait resolution de se prevaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général, & l'exécute habilement nonobstant tout ce que pûrent faire ses Superieurs pour le retenir. 226

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

R *Ecit du voyage de l'Auteur depuis le Village de Petapa jusqu'à celuy de la Trinité, & de ce qui luy arriva dans le chemin.* 231

C H A P. I I. *Continuation de son voyage jusqu'à Realejo, Port sur la mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route.* 236

C H A P. I I I. *Son départ de Realejo sur la mer du Sud; son voyage jusques à Grenade; & description d'un Vulcan des villes de Leon & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considerable.* 242

C H A P. I V. *Leur depart de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Cartha-*

T A B L E

go , avec la description de cette Ville , & du pays-par où ils passèrent pour y arriver.

254

C H A P. V. De ce qui-leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la fregate sur laquelle ils étoient , par un Mulatre nommé Diaguillo qui commandoit une fregate en course sous un Pavillon Hollandois.

259

C H A P. VI. Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis , & de ce qui leur arriva , & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

266

C H A P. VII. Leur depart de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya ; le Negoce qui s'y fait , & la description d'une teinture de pourpre particuliere , & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

272

C H A P. VIII. Leur depart du Port des Salines sur la mer du Sud , & leurs diverses avantures jusques à Panama.

278

C H A P. IX. Description de Panama , de sa situation , du commerce qui s'y fait , tant du Peru que d'ailleurs , & de son gouvernement avec le voyage de l'Auteur jusques à Venta de Cruzes & sur la Rivière de Chiagre.

286

CHAP.

DES CHAPITRES.

C H A P. X. Description de la riviere de Chiagre depuis Venta de Cruzes où l'Auteur s'embarqua jusques à Porto-bello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la riviere que sur la mer.

289

C H A P. X I. Description de Porto-bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des Gallions destinez audit commerce.

291

C H A P. X I I. Des difficultez de l'embarquement à Porto-bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

295

C H A P. X I I I. Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le séjour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces pais-là, départ des Gallions du Port de Carthagene; leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier Port.

299

C H A P. X I V. Depart des Gallions du Port de la Havane, rencontre de la Flote de Vera-cruz; prise d'un de nos navires au milieu de cinquante-deux navires, tant des Gallions que de la Flote, & de ce qui arriva jusques à ce que la Flote se separa de nous.

304

CHA-

T A B L E

CHAP. XV. *De ce qui arriva depuis la separation des Gallions d'avec la Flote jusqu'au débarquement à saint Lucar de Barra-meda.* 308

CHAP. XVI. *Arrivée de l'Auteur à saint Lucar avec les particularitez de l'accueil qu'il y reçut, jusques à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.* 311

Fin de la Table.



GUATIMALA.





RELATION

D E L A

N O U V E L L E

E S P A G N E.

TROISIE' ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat, du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la ville de Guatimala, & du pays qui en depend.

NE n'eus pas fait mille pas au de-
la de l'Eglise Xocotenango,
qu'il sembloit que les côteaux &
les montagnes se separoient les u-
nes des autres pour laisser plus
d'espace à la vue, & luy donner le moyen de
s'étendre dans la vallée.

La reputation de cette Ville, & les discours qu'on m'en avoit faits à Mexique & à Chiapa, m'avoient fait naistre la pensée qu'elle devoit estre fortifiée de bonnes murailles, de tours, & de bastions, pour resister à tous ceux qui auroient quelque dessein de l'attaquer.

Mais comme j'en fus proche & que j'y pensois le moins, je me trouvay dedans sans avoir veu aucunes murailles, & sans avoir passé des portes ny des ponts, ny rencontré des Gardes pour m'interroger d'où je venois & qui j'étois; & en passant proche d'une Eglise nouvellement bâtie, autour de laquelle il n'y avoit que de petites maisons, les unes couvertes de chaume & les autres de tuile, ayant demandé le nom de la Ville, l'on me répondit que c'étoit la ville de Guatimala, & que cette Eglise là s'appelloit saint Sebastien, qui étoit la seule Eglise Paroissiale de la Ville.

Cela diminua de beaucoup l'opinion que j'avois eue de la grandeur de cette ville, de sorte que je creus avoir rencontré encore une seconde Chiapa, jusques à ce qu'ayant passé un peu plus avant au milieu des maisons, qui étoient du costé droit, & des fumiers à gauche, j'entray dans une ruë qui étoit plus large, & où il y avoit des maisons des deux costez, qui sembloient promettre que la ville étoit proche.

Je n'eus pas si tost détourné mes yeux que j'apperçus un magnifique Couvent, qui étoit le lieu où je devois aller terminer mon voyage, & me reposer après tant de fatigues.

Je mis pied à terre à la porte de derriere,

& ayant demandé le Prieur, il vint au devant de moy me disant que j'étois le bien venu, & qu'en la consideration du Provincial je ne manquerois de rien, & qu'il feroit même pour moy plus que le Provincial ne luy avoit ordonné par ses lettres.

Il me dit ensuite qu'il avoit été nourry en Espagne en la Province d'Asturie, où plusieurs Navires Anglois avoient accoutumé d'aborder, de sorte qu'y ayant veu plusieurs personnes de ma nation, & conceu de l'amitié pour eux, parce que j'en étois, & que je me trouvois hors de ma patrie, étranger & pelerin en ce pays-là, qu'il m'assisteroit en tout ce qui luy seroit possible.

Je vous laisse à penser quelle joie je sentis en moy-même, de rencontrer un homme qui avoit des pensées si éloignées du Moine Hidalgo & qui avoit conceu une si bonne opinion de notre Nation.

Mais elle fut encore bien plus grande par l'accomplissement de ses promesses: Il s'appelloit Frere Jacinthe de Cabannas, & étoit principal Lecteur en Theologie dans l'Université.

Comme il vit que j'avois envie de continuer mes études, & particulièrement de prendre quelques leçons de Theologie sous luy, il me fit la faveur apres que j'eus été son auditeur le premier quartier de l'année, de me faire soutenir publiquement des Theses de Theologie, où il presida, & m'asista devant tous les Docteurs & Theologiens de l'Université, contre les opinions de Scot & de Suarez.

Mais la principale question qui fut agitée, fut touchant la naissance de la vierge Marie, que les Jesuites avec Suarez, les Cordeliers & les Scotistes tiennent être née sans peché originel, & sans en avoir retenu aucune coulpe ny tache.

Je soutins publiquement contre cette opinion celle de S. Thomas d'Aquin & de tous les Thomistes qui est, qu'elle étoit née dans le peché originel, aussi bien que toute la posterité d'Adam.

Ce fut un acte si bien soutenu de part & d'autre, par des argumens pour & contre, avec leurs réponses & solutions, qu'il y avoit plusieurs années qu'il ne s'en étoit veu un si remarquable que celui là.

Les Jesuites frapoient du pied contre terre & battoient des mains, pour temoigner qu'ils ne pouvoient souffrir cette assertion qu'ils appelloient une heresie, disant que cette opinion touchant la Vierge se pouvoit soutenir en Angleterre qui étoit un pays d'heretiques, & que j'aurois pû l'y deffendre, parce que j'avois été nourry parmy eux, mais qu'ils s'étonnoient que le Docteur Cabannas la voulut appuyer, luy qui estoit né entre les Espagnols, élevé dans leurs Universitez, & qui étoit le premier Lecteur en cette fameuse Academie.

Mais je leur répondis patiemment qu'ils avoient tort de s'emporter de la sorte, puisqu'il y avoit non seulement des raisons assez fortes & assez puissantes pour appuyer cette opinion, mais aussi l'autorité de plusieurs sçavans

vans Theologiens du party des Thomistes.

Après cela j'eus peu de credit parmy les Jesuites, mais j'en acquis beaucoup entre les Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & particulièrement auprès du Docteur Cabannas, de sorte que par son moyen & celui de frere Jean Baptiste Prieur de Chiapa, qui le fut aussi de Guatimala à Noel suivant, j'acquis autant d'honneur & d'estime en ce pays-là, qu'aucun étranger ait jamais eu entre les Espagnols.

Comme ils se trouverent tous deux à la Chandeleur à Chiapa pour l'élection d'un nouveau Provincial, ils se souvinrent de moy qui demourois toujours à Guatimala, & sçachant que l'Université, qui dépend principalement de leur Couvent, avoit besoin d'un Professeur pour y enseigner le cours de Philosophie; ils me proposerent au nouveau Provincial nommé Jean Ximeno & au Chapitre de la Province, pour me faire établir en cette charge à la S. Michel prochaine.

Ils agirent si vigoureusement en ma faveur, outre qu'ils avoient tant d'autorité qu'on ne leur pouvoit presque rien refuser, qu'ils obtinrent facilement ce qu'ils vouloient, & m'apporterent en venant des Lettres patentes du Pere Provincial, par lesquelles sous le nom de frere Thomas de Sainte Marie, qui étoit celuy dont on m'appelloit alors, il me nommoit pour Professeur en Philosophie dans cette Université, & en joignoit au Prieur de me mettre en possession de cette charge.

Cet honneur fait à un étranger & nouveau venu dans la Province, fit que les Crioles & quelques autres qui avoient eu dessein sur cette charge, dirent cent choses contre moy.

Mais tout cela ne servoit qu'à augmenter le dessein que j'avois de me rendre sçavant, d'estre assidu aux leçons publiques, & d'employer le temps d'une telle maniere en étudiant jour & nuit, que je me puissi acquiter avec honneur de l'employ qu'on m'avoit donné, & répondre à l'esperance que mes amis avoient de moy.

Je continuay cet employ pendant trois ans, & comme il me venoit par fois en la pensée que je devois soutenir l'honneur de la nation à Guatimala, & ne pas souffrir qu'aucun Espagnol me surpassat en invention & en subtilité d'argumens & de conceptions; cela faisoit que bien souvent, lorsque tous les autres Religieux s'alloient coucher, je me retirois dans ma chambre, ou après avoir pris un verre de chocolate sur les neuf heures, je passois la nuit à étudier jusqu'à deux heures après minuit, que je m'allois reposer pour me lever ensuite à six heures.

Pendant cestrois années je ne voulus avoir aucune des charges ordinaires du Couvent, & je ne m'appliquay qu'à la predication, & à oïr les confessions de ceux qui venoient à l'Eglise de nôtre Couvent, de peur d'être interrompu en mes études.

Neanmoins le Prieur & le Docteur Cabannas m'importunoient souvent d'obtenir une per-

permission de l'Evêque, pour pouvoir confesser & prêcher dans la ville & à la compagnie : car par fois comme j'ay dit, je faisois des predications dans l'Eglise du Couvent par la permission du Pere Provincial.

Mais je m'y opposay toujourns fortement jusqu'au temps que le Provincial vint à Guatimala, qui m'ayant ouy prescher une fois voulut à toute force que j'obtinsse cette permission de l'Evêque, afin que n'étant plus resseré dans les limites du Couvent, je peusse prêcher librement dans les autres Eglises, & par ce moyen gagner de l'argent pour m'acheter des Livres.

Pour cet effet il me fit examiner par cinq Docteurs en Theologie pendant trois heures, comme c'est la coûtume de cet ordre, ou après avoir soutenu toute la rigueur de leur examen & obtenu leur approbation, il me donna sur le champ un brevet de présentation, qui faisoit mention de cet examen, pour le présenter à l'Evêque, afin qu'il me donnât la permission de confesser, & de prêcher par tout son Diocese, conformément à la Bulle du Pape Clement qui commence ; *Dudum, de se ultu- ris.*

L'Evêque de Guatimala qui m'aimoit particulièrement, & qui souhaitoit l'avancement des bonnes lettres en cette Université là, n'eut pas besoin de beaucoup de prieres : car tout à l'heure il me donna cette permission qu'il écrivit au dos de la presentation, par laquelle il me permettoit de prescher dans tout son Diocese, & d'administrer le Sacrement de la Peni-

tence à toutes sortes de perionnes, excepté les Religieuses, & absoudre de tous pechez, hors les cas reservez à sa Sainteté & à l'Evêque; cette permission étant signée de sa main & de celle de son Secretaire le quatrième jour de Decembre mil six cens vingt-neuf.

Je fus donc ainsi établi en la ville de Guatimala avec commission de l'Evêque & du Provincial, pour enseigner la Philosophie, & prêcher dans tout ce Diocèse.

L'on m'offrit aussi la chaire pour enseigner la Theologie, dont je fis même quelques leçons pendant trois mois; & j'aurois pû demeurer long temps en ce lieu là si j'avois voulu; mais je n'y fus que trois ans & demy pour la raison que je diray cy-aprés.

De sorte que je représenteray fidèlement tout ce que j'ay pû apprendre de cette ville pendant ce temps là, & du pais des environs, où j'ay fait divers voyages, tant lors que j'étois à Guatimala, que pendant sept années que j'ay demeuré dans les villages de la campagne.

Cette ville que les Espagnols nomment Saint Jacques de Guatimala, est située dans une vallée qui n'a qu'environ une lieuë de large ou un peu moins, parce qu'elle est close par de hautes montagnes, mais en sa longueur vers la mer du Sud elle contient un pays vaste & tout uni, qui s'élargit un peu au delà de cette ville qu'on appelle encore aujourd'huy la vieille ville, qui est environ à une lieuë de Guatimala.

Quoy que les montagnes l'entourent de
cha-

chaque côté, & qu'il semble qu'elles pendent dessus du côté de l'Orient, neantmoins elles n'empêchent point les voyageurs, parce que l'on y a fait des chemins qui sont si commodes, que non seulement les hommes y passent facilement, mais les bestes mêmes qui sont chargées de pesans fardeaux.

Le chemin qui vient de Mexique, le prenant par le côté de Soconuzco & Suchutepeque, se rend dans la ville par le côté du Nord-Ouest qui est une route large, ouverte, & sablonneuse, mais par Chiapa il est au Nord-est & se rend à la ville entre les montagnes, comme j'ay dit cy-dessus. A l'Occident vers la mer du Sud, le chemin est tout ouvert au travers de la vallée & du pays qui est tout plat en cet endroit là.

Mais au Sud & au Sud-est le chemin est par dessus des montagnes qui sont hautes & difficiles, qui est le chemin ordinaire par ou l'on vient de Camayagua, Nicaragua, & de Golfodulce ou Golfe doux, où les navires abordent tous les ans, & déchargent les marchandises qu'on apporte d'Espagne pour Guatimala; & c'est aussi le chemin que prennent ceux qui partent pour aller vers l'Est de la ville.

Mais les deux montagnes qui approchent le plus de la ville & de la vallée, sont appellées les Vulcans, dont l'une est un Vulcan d'eau, ainsi nommée improprement par les Espagnols, parce que ce nom de Vulcan n'est donné qu'aux montagnes qui jettent du feu, par allusion à ce Dieu des Payens dont l'employ ordinaire étoit dans le feu; mais qui est justement ap-

propre à l'autre montagne, qui est du nombre de celles qui brûlent & jettent du feu.

Ces deux fameuses montagnes sont presque vis à vis l'une de l'autre à chaque côté de la vallée ; la montagne d'eau pendant du côté du Sud presque perpendiculairement sur la ville, & celle du feu un peu plus bas, & plus proche de la vieille ville.

La montagne d'eau est plus haute que l'autre, & fort agréable à la veüe, étant presque toute l'année couverte de verdure, & de campagnes sémées de mahis ou bled d'Inde, & dans les petits villages qui y sont bâtis, les uns vers le milieu & les autres au pied, il y a des roses, des lys, & d'autres fleurs dans les jardins tout le long de l'année ; outre les palmites, les abricots, & diverses autres sortes d'excellens fruits.

Les Espagnols l'appellent le Vulcan de l'eau, parce que de l'autre côté de Guatimala il en sort plusieurs ruisseaux vers le village de Saint Christophe, & qu'on croit qu'elle fournit de ce côté-là les eaux qui entretiennent un grand lac d'eau douce proche des bourgades d'Amatitlan & de Petapa.

Mais du côté qu'elle regarde Guatimala & la vallée, il en sort tant de fontaines d'eau douce, qu'elles font une riviere qui court de la vallée passant près de la ville, & qui fait tourner les moulins dont j'ay parlé cy-devant qui sont à Xocotenango.

Selon la tradition des Espagnols cette riviere n'étoit point connue au temps de la conquête, & n'a paru que depuis ce temps-là.

Dans

Dans la ville de Guatimala, qui étoit autrefois bâtie plus haut & plus proche du Vulcan qu'elle n'est aujourd'huy, au lieu qu'on appelle encore la vieille ville, environ l'an 1534. demouroit une Dame appelée Dame Marie de Castille, qui ayant perdu son mary à la guerre, & enterré auffi cette année-là tous ses enfans, se laissa tellement transporter à la douleur, qu'au lieu de se soumettre à la volonté de Dieu, elle deffia la puissance, disant qu'il ne pouvoit luy faire plus de mal qu'il luy en avoit fait, & qu'il ne pouvoit plus que luy oster la vie qu'elle ne comptoit pour rien.

Elle n'eut pas plustost prononcé ces paroles, qu'il sortit de ce Vulcan un si gros torrent d'eau qu'il emporta cette femme, ruina plusieurs maisons, & obligea les habitans à venir demeurer dans le lieu où est maintenant bâtie la ville de Guatimala.

Si cette histoire est véritable, qui vient de la tradition des Espagnols, elle doit servir d'exemple & d'instruction à chacun, pour craindre Dieu, & non pas à deffier son pouvoir, lorsque nous voyons qu'il est en colere, & qu'il commence à nous faire sentir la pesanteur de son bras.

Depuis cela l'on a appelé ce lieu là la vieille ville, & cette riviere a eu son cours tel qu'il est aujourd'huy.

Elle tire sa source de ce Vulcan, dont les fontaines, les jardins, les fruits & les fleurs, avec le bel aspect de ses côtes verdoyantes, pourroient fournir de matiere suffisante à un Esprit comme celuy de *Martial*, pour y figu-

rer un second Parnasse, y rencontrer les traces du Pegase, & faire des vers à la louange des Nymphes & des Muses, en cette belle habitation de l'Amérique qui a pour le moins trois lieues de haut.

Mais celle qui est vis-à-vis de l'autre costé de la vallée, est desagréable & épouvantable à voir, parce qu'elle est couverte de cendres, de pierres & de cailloux calcinez, sterile & sans aucune verdure, où l'on n'entend que des bruits de tonnerre, & de métaux qui se fondent en la terre, où l'on voit des flâmes & de torrens de feu & de souffre qui brûlent incessamment, & remplissent l'air d'odeurs puantes & mortelles.

En cette maniere Guatimala est située au milieu d'un Paradis d'un costé, & d'un Enfer de l'autre, qui ne s'est pourtant jamais si fort ouvert que cette ville en ait été consumée.

Il est vray qu'il y a déjà assez long temps qu'il s'y fit au haut de la montagne une fort large ouverture, qui jetta tant de cendres ardentés, qu'elles remplirent les maisons de Guatimala & des environ, qui ruinerent toutes les plantes & les fruits, & vomit une si grande quantité de pierres, que si elles eussent tombé sur la ville, elles l'auroient entièrement ruinée.

Mais elles tomberent à costé dans un fonds, où elles sont encore à present, & donnent de l'étonnement à tous ceux qui les voient, qui cessent d'admirer la force de la poudre, qui nonobstant la pesanteur des boulets de fer les porte si loin

loin hors de la bouche des canons, pour admirer avec plus de raison la violence du feu de cette montagne, qui a pû enlever en l'air & jeter en terre des masses de pierre & de rochers, qui sont grosses comme des maisons, & que vingt mulets ne sçauroient remuer, comme on l'a essayé plusieurs fois.

Le feu qui sort à present de cette montagne n'est pas toujours égal: car quelquefois il est plus grand, & quelquefois moindre; neantmoins lors que je demeurois en cette ville-là, il arriva que pendant trois jours & trois nuits il fut si grand que le Docteur Cabannas me dit confidemment & a un autre de mes amis, qu'un soir étant à sa fenestre il avoit leu une lettre à la clarté de ce feu, qui étoit pour le moins à une lieuë de là.

Le bruit qui en sort n'est pas aussi toujours semblable, mais il est plus grand en Esté qu'en Hyver, sçavoir depuis Octobre jusques à la fin d'Avril, que dans tout le reste de l'année: car il semble alors que les vents se renferment en ces concavitez, pour allumer le feu bien plus qu'en d'autres temps, & sont cause que la montagne fait du bruit & que la terre en tremble tout autour.

Il arriva environ trois ans avant que je vinssé en cette ville-là, que pendant neuf jours les habitans qui n'attendoient que leur mort ou leur ruine à tout moment, à cause des frequens tremblemens de terre, furent obligez d'abandonner leurs maisons, & de se retirer sous des tentes & des tonnelles qu'ils avoient faites en la place du marché, où ils firent apporter les Images

ges des Saints, & entr'autres celle de saint Sebastien, qu'ils porterent aussi en procession dans la ville.

Mais pendant que j'y étois, le bruit de la montagne, la fumée & les flammes, avec les tremblemens de terre en Esté furent tels que m'y étant accoustumé par le temps, j'estimois cette ville-là le lieu le plus sain & le plus agréable que j'eusse veu dans tous mes voyages.

Car le Climat y est fort temperé, & beaucoup plus que celuy de Mexique ou de Guaxaca.

Elle ne cede point aussi à ces villes là en abondance de fruits, d'herbes pour les salades, & de poisson & de chair, comme de bœuf, & mouton, de veau, de chevreau, de volaille & de gibier, de coqs d'Inde, de lapins, de cailles, de perdix & de faisans, non plus que de froment & de bled d'Inde.

Car elle est abondamment pourvue de toutes sortes de poisson, tant par la mer du Sud qui n'en est éloignée en certains endroits que de douze lieues, & des rivières qui se rendent en cette mer-là, que par le Lac d'eau douce d'Amatitlan & Petapa, & d'un autre qui est à trois ou quatre lieues de Chimaltenango.

Mais pour le bœuf, il est constant qu'il y en a plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique sans exception, comme il paroît par le grand nombre de cuirs que l'on envoie tous les ans en Espagne du pays de Guatimala, où l'on tue ordinairement les bœufs, plustost pour le gain qu'on fait à transporter leurs cuirs en Espagne, que pour en manger la chair qui pourtant ne
laisse

laisse pas d'être bonne quoy qu'elle ne soit pas égale au bœuf d'Angleterre ; mais elle est à si bon marché, que de mon temps, treize livres & demie de bœuf ne valoient qu'une demi-reale, qui est la moindre monnoye qu'il y ait, qui vaut environ deux sols six deniers monnoye de France.

Quoy que par tout ce pais il y ait beaucoup de fermes ou l'on ne fait autre chose que nourrir du bestail, même jusques à Golfo-dulcé ou les Navires abordent en venant d'Espagne, cela n'empêche pourtant pas que les Provinces de Comayagua, de S. Sauveur & de Nicaragua n'en envoient encore à Guatimala.

Mais les lieux qui en fournissent la plus grande quantité, ce sont les grandes fermes qui sont sur la coste de la mer du Sud, où de mon temps il y avoit un homme qui se mesloit de nourrir du bestail, qui sans sortir de ses terres comptoit plus de quarante mille bestes à luy grandes & petites, sans y comprendre celles qu'on appelle marrones ou sauvages, qui se tiennent dans les bois & sur les montagnes, où les Negres vont à la chasse, pour les tuer comme il font les sangliers, afin qu'elles ne croissent pas trop & ne fassent point de dommage.

Et pour justifier ce que je dis, je me trouvay un jour à la foire du bourg de Petapa avec un de mes amis, qui se nommoit Lope de Chaves, & s'étoit obligé de fournir de viande à six ou sept villages aux environs, qui acheta tout d'un coup & d'un seul homme six mille

mille bestes, tant grandes que petites, au prix de dix-huit reales ou quatre livres dix sols la piece l'une portant l'autre.

La maniere que l'on observe à Guatimala pour fournir la ville de bœuf & de mouton, avec les villages voisins, est telle. Neuf ou dix jours avant la Saint Michell'on fait faire un cry public; pour sçavoir qui voudra s'obliger à fournir de viande la ville & le pays aux environs, à peine d'une amande envers le Roy s'il y manque, telle qu'il conviendra avec les Juges & les habitans de la ville. S'il manque à fournir la quantité de bœuf qu'il doit fournir, il faut qu'il y supplée en mouton, en donnant tant de livres à proportion du prix du bœuf, & s'il manque à fournir du mouton, il faut qu'il y supplée aussi en volaille, en rapportant le prix à la proportion de la livre du mouton qu'il devoit donner, & la qualité des familles à qui il étoit obligé de fournir de viande:

Et comme ce privilege se donne au plus offrant & dernier encherisseur, c'est à dire à celui qui voudra offrir le plus au Roy, il arrive souvent que plusieurs personnes viennent le huitième jour à la Cour, offrir les uns plus les autres moins, mais au neuvième jour qu'on fait la dernière encheré, le privilege est adjugé pour un an tout entier à celui qui offre le plus au Roy.

De sorte que par ce moyen-là il n'y a qu'un seul Boucher qui puisse fournir de viande, & encore est-il obligé de la vendre au prix qui luy est fixé à la livre; mais si quelqu'autre Boucher

cher que luy pretend faire tuer ou vendre de la viande sans sa permission, il peut l'actionner en Justice & le faire condamner à l'amande.

Après cela celuy qui s'est ainsi obligé, achep-te par cent ou par mille bestes, le bétail dont il croit avoir besoin pour la provision de la ville, si ce n'est que ce soit un homme qui ait assez de bétail en ses terres pour y satisfaire.

Quoy que le mouton n'y soit pas si abondant que le bœuf, neantmoins l'on n'en manque jamais, parce qu'il en vient toujours assez de la vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amatitlan, & de la marche de la mer du Sud & d'autres endroits.

J'ay demeuré en cette vallée, ou je connoissois un homme nommé Alonse Cabata, qui y nourrissoit toujours du moins quatre mille brebis.

C'est pourquoy la ville de Guatimala est si bien fournie de vivres & à si bon marché, qu'il est difficile d'y trouver une personne qui mandie: car avec une demy reale de cinq sols, un homme peut avoir de la viande pour toute la semaine, & un peu de caos, assez du pain de Mahis, & bien souvent même du pain de froment.

Il y a environ cinq mille familles dans cette ville, sans compter un fauxbourg d'Indiens nommé le fauxbourg saint Dominique, où il y a encore environ deux cens autres familles.

Le plus bel endroit de la ville est celuy qui se joint à ce fauxbourg des Indiens, qui s'appelle

pelle aussi la rue de saint Dominique, parce que le Couvent de saint Dominique y est basti.

C'est en ce lieu là que sont les plus riches boutiques de la ville & les meilleurs bastimens, la plupart des maisons étant neuves & bien basties.

Il s'y tient aussi tous les jours un petit marché, où quelques Indiens le tiennent tout le long du jour, qui vendent de fruiçts, des herbes & du cacao, mais sur les quatre heures après midy ce marché est tout plein pendant une heure, où les femmes Indiennes viennent vendre des delicateffes aux Crioles; comme de l'Atolle, du Pinole, des Palmites bouillis, du beurre de cacao, des boudins faits avec du mahis & un peu de chair de volaille ou de porc au frais, assaisonné avec du chillé ou poivre long qu'ils appellent anacatamales.

Il y a un grand commerce en cette ville. Car avec des mulets on tire par terre les meilleures marchandises de Mexique, de Guaxaca & Chia-pa, & de Nicaragua & Costarica.

Du costé de la mer, elle trafique avec le Peru par le moyen de deux ports de mer, dont l'un s'appelle le village de la Trinité, qui en est éloigné de vingt cinq lieuës du côté du Sud, & l'autre Realejo, qui est à quarante cinq ou quarante six lieuës de là.

Elle négocie aussi avec l'Espagne par la mer du Nord, par le moyen de Golfo-dulce, qui n'en est éloigné que de soixante lieuës.

Cette ville n'est pas si riche que beaucoup d'autres: néanmoins pour la grandeur je ne croy pas qu'elle cede à aucune.

Car

Car de mon temps outre plusieurs marchands qu'on estimoit avoir du moins chacun trente, quarante, & cinquante mille ducats vaillant, il y en avoit cinq qu'on croyoit également riches, qui avoient chacun cinq cens mille ducats vaillant.

Le premier se nommoit Thomas de Siliezar, Biscayen de naissance, & President en la Chambre de Justice. Le second Antoine Justinian Gennois, qui avoit eu plusieurs charges dans la ville, où il avoit aussi plusieurs maisons, & une grande ferme en la vallée Mixco, où il recueilloit une fort grande quantité de froment. Le troisieme estoit Pierre de Lira Castillant. Le quatrieme & le Cinquieme Antoine Fernandez, & Barthelemy Nunnez, tous deux Portugais, dont le premier quitta Guatimala lors que j'y estois, pour des raisons que je suis obligé de taire en ce lieu.

J'y laisseray les quatre autres, dont il y en avoit trois qui demeuroient dans la rue S. Dominique, où ils avoient des maisons qui rendoient cette rue remarquable, & leur richesse avec leur commerce estoient seuls suffisans pour mettre Guatimala au rang des villes riches.

Le Gouvernement de tout le pays qui est aux environs, & des Hondures, de Soconuzco, Comayagua, Nicaragua, Costarica, Vera-pas, Cuchutepeques, & Chiapa, depend de la Chancellerie ou de l'Audiance de Guatimala.

Car quoy que tous les Gouverneurs de ces Provinces soient établis par sa Majesté Catholique

que & le Conseil d'Espagne, neanmoins quand ils sont entrez en l'exercice de leurs charges en ce pays-là, leurs actions sont sujettes à la Justice de Grátimala.

Cette Cour de Chancellerie ou Audience Royale est composée d'un premier President, de deux autres Presidents, de six Conseillers, & d'un Procureur du Roy.

Quoy que le President n'ait pas la qualité de Vice-Roy comme ceux du Mexique & du Peru, neanmoins son pouvoir est aussi grand & absolu que le leur.

Il n'a que douze mille ducats de gages par an du Roy d'Espagne, mais s'il est interesé il en peut gagner deux fois autant par presents & par le trafic, & mêmes tout autant qu'il luy plaira, comme il a paru à l'égard du Comte de la Gomere, qui après avoir été President de cette Ville se retira en sa vielleffe aux Canaries dont il estoit natif, riche de plusieurs millions.

Dom Jean de Guzman luy succeda qui avoit été President de saint Domingue, qui, après avoir perdu sa femme dans le voyage s'étant mis dans la devotion, & méprisant les biens du monde, ne s'appliqua à autre chose qu'à gouverner les peuples avec douceur & équité: ce qui fit les autres Juges qui ne songeoient qu'à s'enrichir, furent bien tost las de luy, & firent tout ce qu'ils peurent pour luy faire ôter sa charge. ou il ne fut que cinq ans.

Son successeur que j'y laiffay, lorsque j'en partis, fut Dom Consalo de Paz de Lorençana, qui

qui estoit auparavant President de Panama ; mais qui entra dans l'exercice de cette charge avec une si grande avidité de gain & tant d'avarice, qu'il ne s'en étoit point encore vû un tel.

Il deffendit de jouer dans les maisons des particuliers, où l'on jouë beaucoup d'ordinaire ; mais non pas tant qu'à Mexique, & encore ce ne sont la pluspart du temps que des femmes ; non pas par l'averfion qu'il eût pour le jeu, mais parce qu'il portoit envie à ceux qui gagnoient sur les cartes donnant à jouër.

Car dans une nuit il faisoit user vingt quatre jeux de cartes pour le moins, & il y avoit un page qui avoit le soin de faire mettre exactement dans la boete ce qu'il falloit, qui n'étoit pas moins d'un écu pour chaque jeu de cartes, & bien souvent l'on en donnoit deux par respect & par consideration de sa personne.

De sorte que par ce moyen il tiroit à foy tout le gain des joueurs & querelloit souvent les plus riches habitans de la ville, lors qu'ils ne venoient pas le soir jouër chez luy.

Le Roy donne tous les ans quatre mille ducats de pension à chacun des Juges ou Conseillers de cette Audience Royale, & trois mille à son Procureur General ; qui sont payez des deniers de l'Epargne, ou de la recepte du Domaine de sa Majesté Catholique qui est en cette ville.

Neanmoins ce qu'ils tirent des presens & du commerce est si considerable, que j'ay ouy dire à un des Juges nommé Dom Louïs de las

Infantas, que, quoy que leurs Charges fussent plus honorables à Mexique & à Lima, neanmoins il n'y en avoit point de plus lucratives que celles de Guatimala.

Lors que j'y estois il y eut plus de procez criminels qu'il n'y en avoit jamais eu auparavant, pour meurtres, vols, & concussions; neanmoins pas un ne fut ni pendu ni banni, ni mesme emprisonné ou condamné à l'amande, mais chacun se tira d'affaires par le moyen des presens, de sorte que pendant huit ans je n'ay point ouy dire qu'aucun ait été fait mourir en cette ville-là.

Quoy que les Eglises n'y soient pas si belles ni si riches qu'à Mexique, elles le sont neanmoins assez pour la grandeur de la ville.

Il n'y a qu'une seule Eglise Paroissiale & Cathedrale qui est bâtie dans la place du grand marché; toutes les autres Eglises dependent des Couvens des Jacobins, des Cordeliers, des Peres de la Mercy, des Augustins, des Jesuites, & deux autres des Religieuses appellees de la Conception & de Sainte Catherine.

Les Couvens des Jacobins, des Cordeliers, & des Religieux de la Mercy sont magnifiques, où il y a cent Religieux en chacun.

Mais le plus somptueux de tous est celuy des Jacobins où je demeurois, qui par une grande allée qui est devant l'Eglise est joint à l'Université de la Ville.

Le revenu de ce Couvent consiste en certains Villages d'Indiens qui en dependent, un moulin à eau, une ferme à froment, une autre où l'on nourrit des chevaux & des mulets.

une

une ferme où il y a un moulin à sucre, & une mine d'argent, qui leur fut donnée l'an 1633. & se monte toutes charges réservées pour le moins à trente mille ducats par an; ce qui fait que ces Religieux n'ont pas seulement de quoy se bien regaler entr'eux; mais aussi de quoy épargner pour bâtir & orner magnifiquement leur Eglise & leurs Autels.

Entre les richesses qui y sont il y a deux choses remarquables, dont les Espagnols lors qu'ils étoient en bonne humeur, me disoient que les Anglois s'enqueroient fort, lorsqu'ils prenoient quelques-uns de leurs vaisseaux en mer, & qu'ils craignoient que je ne fusse venu pour leur servir d'espion.

La premiere est une lampe d'argent qui pend devant le Grand-Autel, & est si grande qu'il faut trois hommes à la guinder en haut. La seconde est encore beaucoup plus riche, qui est une image de la Vierge Marie de pur argent de la grandeur d'une femme de belle taille, qui est dans un tabernacle fait exprés en la Chapelle du Rosaire, où il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui sont continuellement allumées devant cette image.

Enfin ce Couvent est si riche qu'en peu de temps l'on pourroit tirer cent mille ducats des richesses qui sont dedans; & dans l'enclos du Cloître rien ne manque de tout ce qui peut servir à donner du plaisir & de la recreation aux Religieux.

Dans le Cloître d'embas il y a un fort grand jardin, avec une fontaine au milieu & un

beau jet d'eau, d'où sortent pour le moins douze tuyaux qui remplissent deux viviers pleins de poisson, sur lesquels on voit aussi nager plusieurs canards & autres oiseaux aquatiques.

Il y a encore dans ce Couvent deux autres jardins pour les fruits & pour les herbages; & dans l'un de ces jardins il y a un étang de deux cens cinquante pas de long, qui est tout pavé au fond avec une petite muraille tout autour, & un bateau dans lequel les Religieux se vont promener sur l'eau, & pescher par fois lorsque le poisson leur a manqué d'ailleurs, en sorte qu'ils en prennent suffisamment pour le dîné de tout le Couvent.

Les autres Couvents sont aussi bien riches; mais après celui des Jacobins il n'y en avoit aucun qui égalast le Couvent des Religieuses de la Conception, où l'on comptoit pour le moins mille personnes, tant de Religieuses, que de leurs servantes & esclaves, & de jeunes filles qu'elles instruisent, à qui elles apprennent non seulement à lire & à écrire, mais aussi à travailler à divers ouvrages.

Les Religieuses qui font profession y portent pour le moins cinq cens ducats de dot, d'autres six & sept cens, il y en a même qui en portent jusqu'à mille; ce qui apporte un grand revenu au Couvent, où ce fonds demeure après la mort de ces Religieuses.

Celles qui veulent avoir des filles pour les servir dans le Couvent, le peuvent faire, pourvu qu'elles augmentent leur dot à proportion, ou qu'elles payent leur pension.

C'estoit dans ce Couvent que demeuroit la Dona Jeanne de Maldonado fille du Juge Jean Maldona de Paz, que l'Evêque de la ville voyoit fort souvent.

Elle étoit fort belle & agréable, n'avoit gueres plus de vingt ans; l'Evêque en estoit si passionné, que de mon temps il fit tout ce qu'il put pour la faire élire Superieure ou Abbesse malgré toutes les anciennes Religieuses.

Ce qui causa une si grande dissention dans le Couvent, que le bruit s'en étant épandu dans la ville, il y eut plusieurs gentilshommes & marchands qui coururent l'épée nue à la main vers le Couvent, avec menaces d'enfoncer les portes & d'entrer pour deffendre leurs filles, contre la puissante faction que l'Evesque avoit suscitée en faveur de la Dona Jeanne de Maldonado.

Ce qu'ils auroient fait assurément, si le Prefident Dom Jean de Guzman n'eust envoyé querir le pere de cette jeune Religieuse, afin qu'il la priât de vouloir se desister des pretentions qu'elle avoit d'estre Abesse, & de faire reflexion sur sa jeunesse qui ne luy permettoit pas encore d'estre pourvue de cette dignité.

Par ce moyen la division cessa tout d'un coup dedans & dehors le Couvent, l'Evêque en recut un peu de honte, & cette jeune sœur fut obligée de vivre dans l'obeissance sous une plus ancienne & plus grave Religieuse qu'elle.

Cette Jeanne de Maldonado de Paz estoit

non seulement l'admiration du Couvent ; mais aussi de toute la Ville , tant à cause de sa belle voix & de la parfaite connoissance qu'elle avoit de la musique . que de la bonne éducation qu'elle avoit eüe , en quoy non seulement elle ne cedit à pas une fille dans le Couvent & dans la Ville , mais les surpassoit toutes.

Car non seulement elle avoit beaucoup d'esprit & parloit bien , mais l'on pouvoit dire que c'étoit véritablement une des neuf Muses , & une véritable Calliope pour compoter des vers sur le champ , avec tant d'agréables pointes d'esprit , que l'Evêque avouoit luy-mesme que c'étoit une des choses qui luy avoit fait trouver plus de plaisir en sa conversation.

Son pere n'avoit rien épargné pour elle , & rien ne luy étoit encore trop cher pour la satisfaire : car comme il n'avoit point d'autres enfans , il luy faisoit tous les jours de riches présens conformes à la qualité d'une Religieuse.

Car tantôt il luy donnoit des cabinets enrichis d'or & d'argent , & tantôt des images & des tableaux de grand prix pour orner sa chambre , avec des couronnes d'or & de pierres pour les enrichir.

De sorte que tout cela joint aux présens que luy faisoit l'Evêque , qui luy donnoit tout ce qu'il pouvoit , en sorte que lors qu'il mourut , il ne laissa pas de quoy payer ses dettes (le bruit étant qu'il avoit donné tout son bien à cette Religieuse) elle devint si riche & si magnifique , qu'elle fit bâtir à ses propres dépens un appartement pour elle dans le Couvent , avec plusieurs chambres , galleries ,
&

& un jardin pour se promener en particulier. Elle entretenoit aussi auprès d'elle six Negresses, pour la servir & travailler aux ouvrages.

Mais elle prenoit particulièrement plaisir à orner une Chapelle ou un cabinet pour faire ses prieres, qui étoit richement tapissé & orné de tableaux des plus curieux d'Italie.

L'Autel étoit aussi orné à proportion du reste, de pierres precieuses, de couronnes, de chandeliers, de lampes d'argent, & couvert d'un dais en broderie d'or.

Elle avoit encore en ce cabinet un petit jeu d'orgues, & plusieurs autres sortes d'instrumens de musique, dont elle jouïoit par fois toute seule pour se divertir, & quelquefois avec les Religieuses qui étoient de ses amies, ou bien devant l'Evêque lors qu'il luy venoit rendre visite.

Enfin c'étoit un bruit commun dans la Ville que la Chapelle valoit pour le moins six mille écus, qui étoit assez pour une Religieuse qui avoit fait le vœu de pauvreté, de chasteté & d'obeïssance.

Mais après sa mort tout cela devoit demeurer au Couvent, & il ne faut pas douter qu'avec toutes les richesses elle n'eût le moyen de plus en plus l'affection des Religieuses, & de former un parti assez puissant pour la faire élire Superieure par le nombre de leurs suffrages.

Car l'ambition & le desir de commander aux autres ont passé par dessus les murailles des Couvents, comme les abominations en la muraille d'Ezechiel, & se sont emparez du

cœur des Religieuses, qui devoient estre humbles comme de pauvres vierges mortifiées qui ont renoncé au monde.

Mais outre cette Religieuse il y ena encore d'autres, & même des Religieux qui sont fort riches; car si une ville est riche. comme l'est celle-cy, & qu'il s'y fasse un grand commerce, ils sont affürez d'y avoir part.

L'abondance & la richesse ont rendu les habitans aussi orgueilleux & aussi adonnez au vice que ceux de Mexique : car la debauche y est aussi commune qu'en aucun autre endroit des Indes.

Les Mulatres, les Negresses, les Mestisses, les Indiennes, & les autres femmes & filles de basse condition, sont fort aimées & recherchées par ceux qui sont riches, & sont vêtues aussi proprement que celles de Mexique, & ne sont pas moins lubriques qu'elles, quoy qu'elles demeurent entre deux montagnes qui les menacent de ruine & de chastiment; la montagne d'eau les menace du déluge, pour executer la vengeance de Dieu comme elle a fait autrefois; & l'autre leur represente une des ouvertures de l'enfer, qui les menace de faire tomber sur elles une pluye de feu, comme celle qui detruisit autrefois la Ville d'

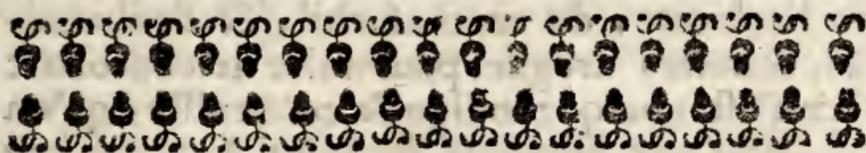
M. E. M.

D. E.

O. R. T.



**AUDIENCE DE
GUATEMALA**
Par N. Sanson d'Abberville
Geog. Ordin. du Roy.



CHAPITRE II.

Description Geographique de la Province de Guatimala, de son commerce, de ses côtes & ports, & des saisons propres à y aborder, du fort & du foible de ses places tant maritimes que de terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province.

Cette ville de Saint Jacques de Guatimala est la capitale d'un grand État, qui s'étend par l'espace de plus de trois cens lieues au Sud vers Nicoya & Costarica, cent lieues au Nord vers Chiapa & les Zoques, soixante vers la Vera-paz & Golfo-dulcé à l'Est, & dix ou douze à l'Ouest en tirant à la mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque où les grands navires ne peuvent aborder, & qui est à six-vingts lieues de Guatimala, il n'y a aucun havre pour les vaisseaux plus proche de cette ville que celui du village de la Trinité.

Les principales marchandises que l'on apporte de cette côte là à Guatimala, sont tirées des Provinces de Soconuzco & Suchutepeques, qui sont extrêmement chaudes & sujettes aux tonnetres & éclairs, où il ne croit presqu'au-

cune autre denrée considerable que du cacao, de l'achiotte, du méchafuchil, & des bainillas, & autres drogues pour faire le chocolate si ce n'est quelque indigo & cochenille, qu'on recueille aux environs de Saint Antoine, qui est la ville Capitale de toutes les Suchutepeques.

Mais toute la coste proche de Guatimala, particulièrement aux environs d'un village nommé Izquinta ou Izquintepeque, qui est à douze lieues de-là, est le pays le plus riche de tous ceux qui dépendent de cette ville-là: car l'on y fait la plus grande partie de l'indigo que l'on envoie des Hondures en Espagne, outre un fort grand nombre de riches fermes de bestail, qui se trouvent en toute cette étendue de pays, ou le terroir est fertile, & la demeure fort utile à cause du trafic, mais fâcheuse à cause de la chaleur du Climat, qui est aussi beaucoup sujet aux tonnerres & éclairs depuis le mois de May jusqu'à la St. Michel.

Si Guatimala est fort en peuple (car il ne l'est pas en armes & munitions de guerre) ce n'est que par une maniere de Negres desesperez qui sont esclaves, & qui demeurent dans ces fermes d'Indigo.

Quoy qu'ils n'ayent pour toutes armes qu'une machette, qui est une petite lance pour chasser au bestail sauvage, ils sont neanmoins si desesperez, que bien souvent ils ont donné de l'apprehension à la ville de Guatimala, & se sont fait craindre à leurs maistres.

Il y en a qui ne craignent pas d'affronter un

un taureau sauvage, quoy qu'il soit en furie, & de s'attacher aux crocodiles dans les rivieres, jusqu'à ce qu'ils les ayent tuez, & les ayent amenez à terre.

Ce païs s'étend le long de la mer jusqu'au village de la Trinité, où il y a un port, qui, quoy qu'il soit un peu dangereux, sert neanmoins de havre aux navires qui viennent de Panama, du Peru, & du Mexique.

Il sert beaucoup à enrichir la ville de Guatimala, mais non pas à la fortifier; car il n'y a ny fort, ny citadelle, ny artillerie pour sa defense.

Entre ce village & l'autre port nommé Realejo, il y a une grande Calle ou petit Golfe, où les petits vaisseaux ont coûtume d'entrer pour venir querir de l'eau douce & des vivres à S. Michel, qui est un village d'Espagnols & d'Indiens, d'où ceux qui vont à Realejo passent par eau en moins d'un jour à un village d'Indiens, nommé la Vieja à deux milles de Realejo, au lieu que par terre on y employe pour le moins trois jours.

Mais cette Calle ou petit Golfe n'est ny fortifié ny deffendu, ce qui se pourroit faire facilement, en y mettant seulement deux pieces de canon à l'embouchure où la mer entre dans les terres.

Le port de Realejo n'est point deffendu non plus; car il n'y a ny artillerie ny soldats: Il y demeure seulement environ deux cens familles d'Indiens & de Metifs, qui sont des gens qui n'ont point de cœur, & qui ne sont nullement propres à défendre une place de cette importan-

ce, qui est un passage tout ouvert pour entrer dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua qui commence en ce lieu là, & continuë par de petits villages d'Indiens jusques aux villes de Leon & de Grenade.

Pour ce qui regarde le costé du Nord de Guatimala, je n'ay rien à ajoûter à ce que j'ay dit de Suchutepeques & Soconuzco, & de mon voyage par ce chemin-là depuis Mexique & Chiapa.

Le principal costé de Guatimala, est celuy qui s'étend à l'Est vers Golfo-dulcé ou S. Thomas de Castille.

Ce costé-là est beaucoup plus fréquenté des marchands & des voyageurs, que celuy du costé du Nord, parce que Mexique est à trois-cens lieues de cette ville, & le Golphe n'en est éloigné que de soixante, où il n'y a point de fâcheux passages, comme il y en a en quelques endroits sur la route de Mexique: outre que le grand commerce qui se fait par le moyen de ce Golphe de cette Ville avec l'Espagne, fait que cette route est plus fréquentée que toutes les autres.

Au mois de Juillet, ou au plus tard au commencement d'Aoust, il y aborde ordinairement deux ou trois navires, qui déchargent les marchandises qu'ils ont aportées d'Espagne dans de grands magasins, qu'on a bastis tout exprés pour les ferrer & les conserver contre les injures de l'air.

Après qu'ils se sont déchargez de leurs marchandises, ils se chargent aussi-tost de celles qu'on a aportées de Guatimala pour faire leur retour,

retour, & qui bien souvent auront demeuré deux ou trois mois avant l'arrivée de ces vaisseaux.

De sorte que pendant ces trois mois de Juillet, Aoust & Septembre, l'on est assuré de trouver toujours de grandes richesses en ce lieu-là.

Et toutefois la simplicité ou l'assurance des Espagnols est si grande, qu'ils ne commettent la garde de ces richesses qu'à un ou deux Indiens & autant de Mulatres, qui d'ordinaire sont des gens qui pour leur mauvaise conduite ont été releguez dans ce vieux chateau ruiné de S. Thomas de Castille.

Il est vray qu'un peu au dessus il y a un méchant petit village d'Indiens nommé S. Pierre composé d'environ trente familles; mais qui sont toujours malades à cause de la chaleur excessive du climat, & du mauvais air qui est en ce lieu-là.

Mais l'on pourroit aisément fortifier ce Golphe en posant deux bonnes pieces de canon à son entrée, qui est retressie par deux montagnes ou deux rochers de costé & d'autres, sur lesquels on pourroit braquer deux autres pieces de canon, qui commanderoient à toute une Flote qui voudroit en approcher, & assureroient le Royaume de Guatimala, & mêmes une grande partie de l'Amérique.

Mais comme il n'y a aucune garde ny deffense, les navires y entrent librement & en toute assurance, comme ont fait quelques vaisseaux Anglois & Hollandois; & lors qu'ils sont entrez dedans ils y trouvent une rade &

un.

un havre si large & si spacieux, que mille navires y pourroient demeurer à l'ancre sans aucune crainte de S. Pierre, ny de S. Thomas de Castille.

J'ay ouy souvent les Espagnols se railler & se moquer des Anglois & des Hollandois, de ce qu'ils estoient entrez dans ce Golphe, & s'en estoient retirez sans avoir entré dans les terres.

Mêmes lors que je demeurois en ce pays-là, les Hollandois attaquèrent Truxillo, qui est le plus considerable port de Comayagua & des Hondures & le prirent après quelque peu de resistance; la plûpart des habitans s'enfuirent dans les bois, ayant plus de confiance en la vitesse de leurs jambes, qu'en la force de leurs bras & de leurs armes; car tous les habitans de ce pays-là n'ont ny cœur ny courage.

Mais les Hollandois au lieu de fortifier cette place & d'entrer dans le pays, & après l'avoir fortifiée s'en venir en faire autant en ce Golfe, comme on l'aprehendoit par tout le pays de Guatimala où il n'y avoit personne qui leur pûst resister ils abandonnerent Truxillo se contentant d'un butin mediocre, dont les Espagnols furent si aises, qu'ils en firent des processions publiques pour en louer Dieu, & témoigner la joye qu'ils avoient d'etre echapez de ce peril.

Le chemin depuis ce Golphe jusqu'à Guatimala n'est pas si mauvais que l'on s' imagine, particulièrement depuis la saint Michel jusqu'au mois de May, lorsque l'Hyver & les pluyes sont passées, & que les vents commencent à sécher les chemins.

Car

Car dans le plus mauvais temps de l'année, des mulets qui portent pour le moins quatre cens pefant, paffent aifement les plus difficiles & dangereux paffages des montagnes qui font autour de ce Golphe.

Et quoy que les chemins foient mauvais en ce temps-là, ils font neanmoins fi battus par les mulets & fi larges & ouverts, qu'il eft facile d'éviter les mauvais endroits pour prendre le beau chemin? encore tout ce mauvais chemin ne dure que quinze lieües, où l'on trouve tout le long des loges pour fe reposer, & du beftail & des mules entre les bois & les montagnes pour le foulagement des voyageurs.

Ce que les Espagnols apprehendent le plus jufqu'à ce qu'ils foient fortis de ces montagnes font deux ou trois cens Negres Simarrons, qui à caufe du mauvais traitement qu'on leur faifoit s'en font fuis de Guatimala & des autres endroits, ayant quitté leurs maitres pour fe retirer dans ces bois, où ils demeurent avec leurs femmes & leurs enfans, & s'augmentent tous les jours en nombre: de forte que toute la puiffance de Guatimala ny des environs, n'eft pas capable de les affujettir.

Ils fortent bien fouvent des bois pour attaquer ceux qui conduifent des troupes de mulets, & leur prennent du vin, du fel, des habits, & des armes autant qu'ils en ont befoin: jamais ils ne font aucun mal à ceux qui conduifent les mulets, ny à leurs esclaves qui les fuivent: au contraire ceux-cy fe rejouiffent avec eux, parce qu'ils font d'une même couleur & en.

& en même condition de servitude, & bien souvent en prennent l'occasion de suivre leur exemple, & se joignent avec eux pour se mettre en liberté, quoy qu'ils soient obligez de demeurer dans les bois & sur les montagnes.

Leurs armes sont des flèches & des arcs, qu'ils portent seulement pour se deffendre si les Espagnols les attaquent; car ils ne font point de mal à ceux qui passent paisiblement, & qui leur font part des vivres qu'ils portent.

Ils ont dit plusieurs fois que la raison pour laquelle ils s'étoient sauvez dans ces montagnes, étoit principalement pour être prests à se joindre avec les Anglois ou Hollandois, s'ils mettoient quelque jour pied à terre dans le Golphe, parce qu'ils sçavoient bien qu'ils les laisseroient vivre en liberté, ce que les Espagnols ne feroient jamais.

Après que l'on a passé ces quinze premières lieues, on trouve que le chemin est meilleur, & l'on y rencontre de petites bourgades & villages d'Indiens, qui fournissent tout ce qu'on a besoin pour la nourriture des hommes & des bestes.

A quinze lieues au delà il y a un grand bourg d'Indiens nommé Acafabaflan, situé sur le bord d'une riviere qu'on estime la plus abondante en poisson de toutes celles du pays.

Quoy qu'il y en ait de plusieurs sortes, il y en a un sur tous qu'on nomme *Bobo*, qui est rond & fort épais & long environ comme le bras, n'ayant qu'une arête au milieu; mais qui est extrêmement blanc & gras, & excellent à bouillir,

lir, à frire, ou a rôtir ou en quelque autre maniere qu'on l'appreste.

L'on y trouve auffi jufqu'à Guatimala dans les ruiſſeaux & petites rivieres, la meilleure forte de poiffon du monde, que les Eſpagnols eſtiment être une eſpece de truite; on l'appelle *te-pemechin*, dont le gras reſſemble plutôt à du veau qu'à du poiffon.

Ce bourg d'Acaſabaſtlan eſt gouverné par un Eſpagnol qu'ils appellent le Corregidor, dont le pouvoir ne s'étend que jufqu'au Golphe, & ſur des villages qui ſont ſur ce chemin-là.

Ce Gouverneur a fait ce qu'il a pû pour retirer ces Negres Simarrons des montagnes, mais il n'a peu en venir à bout.

Toutes les forces de ce lieu-là conſiſtent en vingt mouſquets, autant qu'il y a de maiſons d'Eſpagnols, & quelques Indiens qui ont des arcs & des fleches pour la deſſenſe du bourg contre ces Negres Simarrons.

Aux environs d'Acaſabaſtlan il y a pluſieurs fermes, où l'on nourrit un grand nombre de bœufs & de mulets, & où l'on recueille auffi beaucoup de cacao, d'achiote, & d'autres drogues pour faire le chocolate.

Il y a auffi des drogues dont ſeſervent les Apoticaireſ, comme de la falſepareille & de la caſſe, & dans les jardins du bourg l'on y voit une auffi grande diverſité de fruits, qu'en aucun autre endroit qui ſoit habité par les Indiens.

Mais ſur tout l'on eſtime Acaſabaſtlan dans la ville de Guatimala, à cauſe des excellens me-

melons qui en viennent, dont les uns sont gros comme la teste d'un homme, & les autres moindres, dont les habitans chargent de smulets, & les envoient vendre en plusieurs endroits.

Il n'y a que trente petites lieuës de ce lieu-là à Guatimala, & quoy qu'il y ait quelques montagnes & côtaux, où il faut monter & descendre, le chemin n'en est pourtant pas beaucoup fâcheux pour les personnes, non plus que pour les bestes.

L'on a découvert des mines dans ces montagnes : mais après les avoir fait fouiller ils les ont abandonnées, ayant trouvé qu'elles n'étoient que de cuivre & de fer, & qu'elles leur cousteroient plus qu'elles ne leur rendroient de profit.



CHAPITRE III.

De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une mine d'or. Histoire d'un Negre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.

MAis ils ont bien perdu un autre trefor que de cuivre & de fer, pour avoir mal-traité les pauvres Indiens sur ce chemin entre Acafabastlan & Guatimala, particulièrement aux environs d'un lieu qu'ils appellent Aqua-caliente ou Eau chaude, où il y a une riviere de laquelle ces Indiens tiroient en certains endroits une telle quantité d'or, que les Espagnols leur avoient imposé un tribut par an à payer en or.

Mais les Espagnols étant, comme Valdivia en Chili, trop affamez de l'or, firent mourir les Indiens pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiroient, de sorte qu'ils perdirent en même temps les Indiens & leur trefor.

L'on continuë pourtant encore aujourd'hny à chercher cet endroit-là, dans les montagnes, dans la riviere, & par tout ailleurs aux environs où l'on s'imagine qu'il pouvoit être : mais il se peut faire que la Providence divine a voulu

voulu que ce tresor soit caché aux Espagnols pour le reveler quelque jour à quelque autre nation qui en usera mieux qu'eux.

En ce lieu d'Aqua-caliente, il y a un Negre qui demeure dans une ferme qui luy appartient que l'on tient fort riche, & qui reçoit fort bien les voyageurs qui vont chez luy.

Sa richesse consiste en bestail, en brebis & en chevres, & fournit la ville de Guatimala & les environs du meilleur fromage qui se trouve en ce pays là.

Mais l'on croit que ces richesses ne viennent pas tant du revenu de sa ferme, de son bestail, & de ses excellens fromages, que de ce tresor caché qu'on croit luy estre connu, & qu'il est le seul qui sçache l'endroit où il est.

On l'a fait assigner pour cela en l'Audience Royale de Guatimala; mais il a toujours nié qu'il en eût aucune connoissance.

On eut soupçon de luy, parcequ'il avoit esté esclave autrefois, & s'étoit racheté en payant une somme considérable, & que depuis qu'il s'étoit veu en liberté, il avoit acheté cette ferme & beaucoup de terres à l'entour, ayant extrêmement accru le fonds qu'il avoit au commencement.

A quoy il répondit, qu'étant jeune & encore esclave il avoit un bon maître, qui luy laissoit faire tout ce qu'il vouloit, & qu'étant bon ménager il avoit amassé de quoy racheter sa liberté, & puis une petite maison pour y demeurer; sur quoy Dieu avoit depuis épandu sa benediction, & luy avoit donné les moyens d'augmenter son fonds.

A trois ou quatre lieues de cette Aqua-caliente, il y a une autre riviere qu'on appelle la riviere des Vaches. Il y a de certains pauvres payfans qui font la plupart Metifs ou Mutres, qui demeurent en des maisons couvertes de chaume où ils nourrissent un peu de bestail, qui passent la plus grande partie de leur temps à chercher du fable où il y ait de l'or, s'imaginant qu'eux & leurs enfans deviendront riches quelque jour, & que la riviere des Vaches se pourra égaler au Pactole, & obliger les Poetes à la rendre aussi fameuse par leurs ouvrages, qu'ils ont fait autrefois ce fleuve-là.

De cette riviere l'on découvre aussi tost la plus agréable vallée de tout ce pays-là, où j'ay demeuré pour le moins cinq années, qui s'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, qui est à six lieues de Guatimala, & a environ cinq lieues de longueur & trois ou quatre de largeur.

Cette vallée est remplie de brebis, & son terroir est partagé en plusieurs fermes, où l'on recueille du froment meilleur qu'en aucun endroit du pays de Mexique.

Cette vallée fournit de bled la ville de Guatimala, & l'on y fait tout le biscuit nécessaire pour les vaisseaux qui viennent tous les ans dans le Golphe.

On l'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, à cause de deux villages d'Indiens, qui se nomment ainsi, situez à l'opposite l'un de l'autre à chaque costé de la vallée, Pinola à costé gauche de la riviere des Vaches, & Mixco à costé droit.

Il y a plusieurs riches Fermiers en cette vallée, mais ce sont tous gens rustiques & grossiers, qui savent mieux comme il faut labourer, que manier les armes.

Mais je ne dois pas oublier entr'eux un de mes amis qui se nommoit Jean Palomeque, dont j'aurois fait beaucoup plus d'état que je ne faisois pas, si j'eusse pû l'obliger à vivre en homme plutôt qu'en bête, & plus en homme libre qu'en esclave de son or & de son argent.

Il avoit de mon temps trois cens mulets accoustumez à faire le chemin du Golphe, qu'il partageoit en six troupes, ayant une centaine de Negres, hommes femmes & enfans qui en prenoient le soin, & qui demeuroient dans la vallée de Mixco en diverses cabanes couvertes de chaume.

La maison mesme où il demeuroit n'étoit couverte que de chaume, où il prenoit beaucoup plus de plaisir à demeurer qu'en celles qu'il avoit à Guatimala, parce qu'il y vivoit comme un sauvage parmy ses Negres & ses esclaves, au lieu que dans la Ville il étoit obligé de vivre civilement.

Mais là il se contentoit de manger du lait ou du caillé, avec du biscuit noir, dur & moisy & du *tassajo*, qui sont des tranches de bœuf sale fort minces & sechées au Soleil & au vent, comme les esclaves avoient accoustumé de porter avec eux pour manger sur le chemin en allant au Golphe.

Mais au lieu que s'il eût demeuré dans la ville, il auroit fallu pour conserver sa reputation qu'il eust vécu comme faisoient les autres personnes de

de condition ; mais ce miserable avare qui sca-voit tout le fin de la lésine, choisit pour sa demeure la campagne au lieu de la ville, une cabane pour une maison, la compagnie des Negres & des esclaves, au lieu de celle des honnestes bourgeois, & neanmoins on l'estimoit riche de six cens mille ducats.

Il ruinoit tous ceux qui se méloit d'avoir des mulets pour aller au Golphe, & pour transporter des marchandises en allant ou venant pour les marchands, parce que comme il avoit des mulets & des esclaves à soy qui estoient vigoureux & bien nourris, il mettoit d'ordinaire un tel prix au charrois à tant pour cent, qu'il y gagnoit toujours, au lieu que les autres y perdoient, parce qu'ils estoient obligez de louer des valets & des Indiens pour conduire leurs mulets.

Il estoit si cruel à ses Negres, que s'il y en avoit quelqu'un qui fut méchant, il le chassoit presque jusqu'à mourir ; Il avoit entre autres un esclave nommé Macao, pour qui je l'ay prié souvent, mais inutilement ; par fois il le pendoit par les bras & le fustigeoit jusqu'à ce qu'il eust le dos tout couvert de sang, & en cet état ayant la peau toute déchirée, pour le guerir il versoit encore de la graisse bouillante par dessus ses playes, & luy avoit marqué avec un fer chaud le visage, les mains, les bras, le dos, le ventre, les cuisses & les jambes ; de sorte que ce pauvre esclave s'ennuyant de vivre, se voulut pendre deux ou trois fois, mais je l'en empêchay toujours par les remonstrances que je luy fis.

Il estoit aussi si sensuel & lubrique qu'il abu-
soit

foit des femmes de ses esclaves à son plaisir, & même quand il voyoit dans la ville quelque fille ou femme de cette qualité-là qu'il trouvoit jolie à son gré, si elle ne vouloit pas luy accorder ce qu'il vouloit d'elle, il s'en alloit trouver leur maistre ou leur maistresse, & les achetoit en donnant beaucoup plus qu'elles n'avoient cousté, & se vantoit après qu'il rabaisseroit bien leur fierté dans une année d'esclavage.

Il tua de mon temps deux Indiens sur le chemin du Golphe, & s'é tira aussi facilement de cette affaire par le moyen de son argent que s'il n'avoit tué qu'un chien.

Il n'étoit point marié & n'avoit nul dessein de l'être, parce que ses esclaves luy servoient de femmes, & pas une de ses voisines n'osoit le refuser; de sorte qu'il remplit cette vallée de bastards de toutes couleurs, qui après la mort de ce mauvais riche, dissipèrent quelque jour toutes les richesses qu'il a amassées avec tant d'avarice & de cruauté.

Outre ces deux bourgades qui donnent le nom à cette vallée, il y a à l'Est tout proche de la riviere des Vaches un hermitage qu'on appelle Nostre-Dame du Mont-Carmel, qui est l'Eglise Paroissiale de toutes les fermes des Espagnols qui demeurent en la vallée, quoy qu'ils viennent le plus souvent à la messe dans les villages des Indiens, & particulièrement à Mixco, où les Espagnols ont établi une riche confrairie de Nostre-Dame du Rosaire, & les Negres une autre.

Il y a dans toute cette vallée environ trente ou quarante fermes ou maisons d'Espagnols qui
depen-

dépendent de cet hermitage, dans lesquelles il y peut avoir trois cens esclaves hommes & femmes, qui sont Negres ou Mulatres.

Mixco est une bourgade où il y a trois cens familles; mais il n'y a rien de considerable, que les richesses qui appartiennent a ces deux Confrairies, & quelques riches Indiens, qui ont appris des Espagnols à semer du froment, & à trafiquer au Golphe avec leurs mulets.

Outre la grande quantité de volaille & de cocqs d'inde qu'on nourrit en ce Village, il y a une boucherie où l'on vend de la viande aux Indiens du lieu, & à ceux des fermes qui demeurent à la campagne, & pour la provision des esclaves qui conduisent les mulets de leurs Maîtres au Golphe.

Jean Palomeque n'est pas le seul qui a des mulets: car il y a quatre freres en cette Vallée qui se nomment Dom Gaspar, Dom Diego, Dom Thomas, & Dom Jean de Colindres, qui en ont chacun soixante, avec quoi ils trafiquent au Golphe, & dans tout le país, même par fois jusqu'à Mexique; mais ils ont peu d'esclaves, & ne se servent que d'Indiens qu'ils prennent à gage pour les conduire.

Il y a encore outre ceux-là six troupes de mulets qui dépendent des autres fermes, qui avec ceux du Village de Mixco peuvent faire vingt troupes ou environ mille mulets, qui sont employez à trafiquer dans le país par les Marchands de Guatimala.

Mais pour retourner au Bourg ou Village de Mixco, le passage continuel de ces troupes de mulets, des Marchands, & des voyageurs qui

vont en Espagne ou qui en reviennent, l'ont rendu fort riche.

Car ce lieu-là de soy n'a point d'autre richesse qu'une certaine sorte de terre, dont on fait de fort beaux vases & toute sorte de vaisselle, comme des cruches, des pots à eau, des plats, des assiettes, & autres ustenciles de ménage, en quoi les Indiens montrent qu'ils ont beaucoup d'esprit, & les sçavent fort bien peindre ou vernir de rouge, de blanc, & d'autres couleurs mêlées & les envoient vendre à Guatimala & ailleurs dans les Villages voisins.

Les femmes des Crioles mangent de cette terre à pleines mains, sans se soucier d'alterer leur santé & de mettre leur vie en danger, pourvû que par ce moyen-là elles puissent paroître blanches & pâles de visage.

Le Bourg de Pinola est à peu près de même grandeur que Mixco; mais beaucoup plus agreable, plus sain, & mieux situé, parce qu'il est dans une plaine, au lieu que Mixco est sur le panchant d'une côte qui ôte entièrement la vue de la Vallée à ceux qui voyagent.

Il y a aussi une boucherie à Pinola, où l'on vend tous les jours du bœuf, & l'on y trouve aussi beaucoup de volaille, des fruits, du mahis, & du froment, mais qui n'est pas tout à fait si beau que celui de Mixco, du miel, & la meilleure eau qui soit aux environs. On l'appelle *panac* en langue Indienne du nom d'un fruit qui s'y trouve en abondance.

Au Septentrion & au Midi de cette Vallée il y a des côteaux qui sont la plûpart ensemençez de froment, qui s'y trouve meilleur qu'au bas de la Vallée.

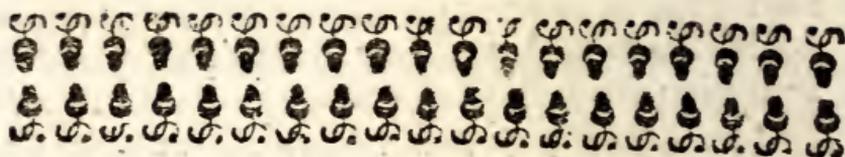
A l'Occident il y a deux autres Bourgades qui sont plus grandes que Mixco & Pinola, nommées Petapa & Amatitlant, jusqu'où il y a dans le milieu de la Vallée quelques endroits où il faut monter & descendre, qu'ils appellent *Barraneas* ou des fondrières, où il y a des ruisseaux, de belles fontaines, & de bonne herbe pour la nourriture des brebis & du bétail.

Petapa est une Bourgade où il y a environ cinq cens habitans qui sont fort riches, qui permettent aux Espagnols de demeurer parmi eux, de qui ils ont appris la maniere de vivre & de converser au monde.

C'est par là qu'on passe venant de Camayaga, Saint Salvador, Nicaragua, & Costarica; ce qui a enrichi ce lieu-là, par le frequent passage des voyageurs.

On l'estime une des plus agréables Bourgades qui dépendent de Guatimala, à cause d'un lac d'eau douce qui en est proche, où il y a quantité de poissons, & particulièrement d'écrevisses, & d'un certain poisson qu'on appelle *mojarra*, qui est semblable au mulot & de même goût, sinon qu'il n'est pas si gros.

Il y a dans ce Bourg un certain nombre d'Indiens, qui ont charge de faire la pêche pour fournir la Ville de Guatimala, & sont obligez d'y envoyer tous les Mcredis, Vendredis, & Samedis, la quantité d'écrevisses & de *mojarras*, que le Corregidor & les autres Magistrats qui sont au nombre de huit avec lui, leur auront enjoint pour chaque semaine.



C H A P I T R E I V.

Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, & des privileges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses recoltes.

PETAPA s'appelle ainfi de deux termes Indiens, dont l'un qui est Pet signifie une natte, & l'autre qui est Thap veut dire de l'eau; & parce qu'une natte est la principale partie du lit des Indiens, ce nom de Petapa veut dire proprement un lit d'eau, à cause que l'eau du lac est unie douce & calme.

Il y demeure une famille qui est considerable entre les Indiens, qu'on dit être descenduë des anciens Rois du pais, & que les Espagnols ont honoré à present du noble nom de Guzman; & c'est de cette famille-là dont on élit le Gouverneur du lieu, qui dépend de la Ville & de la Chambre de Justice de Guatimala.

Celui qui en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce pays-là s'appelloit Dom Bernard de Guzman, qui avoit exercé long tems cette charge, & s'y étoit conduit avec beaucoup de prudence & de discretion, jusqu'à ce qu'ayant perdu la vûë de vieillesse, son fils nommé Dom Pedro de Guzman fut mis en sa place, qui
aussi

aussi bien que son pere étoit craint & respecté de tous les autres Indiens, & s'ils n'eussent point été adonnez à l'ivrognerie comme le sont la plûpart des Indiens, ils auroient pû avoir le Gouvernement d'une Ville d'Espagnols.

Quoi que ce Gouverneur ne puisse pas porter l'épée comme celui de Chiapa des Indiens, il a pourtant plusieurs autres beaux privileges: Il peut nommer d'entre les habitans ceux qu'il veut qui le servent à diné & à soupé, ou à avoir soin de ses chevaux, à aller pêcher du poisson pour lui, apporter du bois en sa maison, & faire généralement tout ce qu'il voudra pour son service; & néanmoins avec toute cette autorité il ne fait rien, soit pour la police du lieu, soit pour l'execution de la Justice, que par le consentement & l'avis du Religieux qui demeure en ce lieu-là, qui a aussi tant de personnes obligées à le servir & à pêcher pour lui, qu'il y peut vivre aussi magnifiquement qu'un Evêque.

Les Indiens y exercent aussi la plûpart des métiers nécessaires dans une Republique bien établie, & l'on y trouve les mêmes herbages & les mêmes fruits qu'on fait en la Ville de Guatimala.

Le tresor de l'Eglise y est aussi fort grand, y ayant plusieurs Confrairies de Nôtre Dame & des autres Saints, dont les images sont ornées de couronnes, de chaînes & de bracelets de prix, outre les lampes, les encensoirs, & les chandeliers d'argent à mettre sur les Autels.

La Saint Michel est la principale fête du lieu, parce

parce qu'il est dédié à Saint Michel, & il s'y tient une foire ce jour-là, où plusieurs Marchands viennent de Guatimala pour vendre & acheter.

L'après-dinée de ce jour-là & le lendemain, la course des taureaux sert de divertissement tant aux Espagnols qu'aux Negres, qui sont à cheval & à d'autres Indiens à pied, qui étant sujets à s'enivrer y hazardent non seulement leur vie, mais l'y perdent aussi bien souvent.

Outre ce grand concours de peuple qui y arrive en ce temps là, il s'y tient aussi tous les jours sur les cinq heures du soir un *tianguet* ou marché, où il n'y a que les Indiens du même lieu qui trafiquent ensemble.

Il passe encore près de ce Bourg une rivière, qui en quelques endroits n'est pas beaucoup profonde, mais qu'on peut traverser aisément, qui sert à arroser leurs jardins & leurs champs; & fait aller un moulin qui fournit de farine la plupart des habitans de la Vallée, qui y vont faire moudre leur froment.

A demi lieuë de ce Bourg il y a une riche ferme & un moulin à sucre, qui appartient à un nommé Sebastien de Savaletta qui est Biscayen de naissance, qui étoit fort pauvre lors qu'il vint en ce pays là, & servoit un homme de même pays que lui; mais par son industrie & son labeur ayant trouvé les moyens d'acheter un mulet ou deux, il se mit à négocier dans le pays, jusqu'à ce qu'il eut acquis de quoi avoir une troupe entiere de soixante mulets, avec quoi il s'enrichit de sorte, qu'il acquit beau-

beaucoup de terre aux environs de Petapa, qui s'étant trouvées propres à y cultiver le sucre, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il fit bâtir en ce lieu là une maison tout à fait magnifique, & où la plupart des personnes de condition de la Ville de Guatimala se vont divertir assez souvent.

Il fait faire une grande quantité de sucre tous les ans, dont il débite une partie dans le pays, & il envoie l'autre en Espagne.

Il entretient d'ordinaire soixante esclaves en sa ferme, & tient si bonne table en sa maison qu'il passe pour généreux & magnifique: aussi dit-on qu'il a pour le moins cinq cens mille ducats vaillant.

A un demi mille de sa maison, il y a une autre ferme à sucre à qui l'on donne le nom de *Trapiche*, qui appartient aux Augustins de Guatimala, où il y a environ vingt esclaves; & on l'appelle *Trapiche*, parce qu'avec les machines dont ils se servent, l'on n'y peut pas moudre une si grande quantité de cannes de sucre, que l'on fait avec un de ces moulins que les Espagnols appellent *Ingenio*.

Le Bourg d'Amatitlan est à une lieuë de-là, proche duquel il y a un *Ingenio* ou moulin à sucre, plus grand que celui de Savaletta, qu'on appelle le moulin d'Avis, parce que celui qui le fit construire s'appelloit ainsi: mais il appartient à present au Maître de la poste de Guatimala nommé Pedro Crespo.

Ce lieu ressemble à un petit Village, à cause de la quantité des cabanes & maisons couvertes de chaume qu'il y a, où logent les esclaves

Negres qui en dépendent, qui sont plus de cent tant hommes que femmes & en enfans.

Mais la maison du Maître est fort bien bâtie, grande & spacieuse, & capable de loger plus de cent personnes.

Comme ces trois fermes à sucre sont proches de Guatimala, elles contribuent beaucoup à sa richesse, & à son commerce avec l'Espagne.

Quoi qu'il n'y ait pas tant d'Espagnols à Amatitlan qu'à Petapa, il y a en récompense beaucoup plus d'Indiens.

Les rues y sont fort bien ordonnées, larges, droites & régulières; mais elles ne sont point pavées, & l'on n'y marche que sur la terre ou le sablon.

L'on y jouit aussi de la commodité du lac, & les habitans envoient aussi du poisson à Guatimala dans les mêmes jours que font ceux de Petapa.

Et quoi que ce lieu là soit hors du chemin des voyageurs, les habitans ne sont pas moins riches que ceux de Petapa, parce qu'ils gagnent beaucoup avec ceux qui y viennent prendre les bains, tant de la campagne que de la Ville de Guatimala: car il y a de certaines eaux chaudes où l'on se baigne, qui sont estimées fort saines & dont l'on fait grand état.

Ils s'enrichissent aussi par le sel qui s'y fait, ou plutôt qu'on recueille aux bords du lac, où tous les matins il paroît sur la terre comme une gelée blanche, que les Indiens recueillent & purifient après l'avoir recueilli, de sorte qu'il devient fort blanc & propre à l'usage ordinaire.

Outre

Outre cela ils tirent encore du profit des mulets des environs de la Vallée, & que l'on amène paître sur cette terre salée un jour ou une matinée entière, en payant cinq sols pour chaque mulet par jour, & l'on a trouvé par expérience que cela les rend forts & vigoureux, & leur vaut mieux qu'aucune medecine, ni que la saignée même.

Ils font aussi un grand trafic de coton & de fruits dont ils ont une grande quantité; la place du marché est aussi fort belle, & ombragée de deux ormeaux extraordinairement grands, sous lesquels les Indiens se rendent toutes les après-dînées pour acheter & pour vendre leurs denrées.

L'Eglise de ce lieu-là est aussi fort bien bâtie, & aussi belle qu'aucune qui soit dans Guatimala, & elle est si riche & si magnifique, que cela obligea l'an 1635. les Religieux de l'Ordre de S. Dominique d'en faire un Prieuré, dont l'autorité s'étend sur tous les autres Villages de la Vallée, & d'y faire bâtir un Monastere fort somptueux, dans lequel il y avoit de mon temps huit mille ducats dans un coffre pour les dépenses ordinaires, qui sans doute auront beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

En cette maniere j'ai conduit le lecteur par toute la Vallée de Mixco & Pinola, & Petapá & Amatitlan, qui ne cede rien en richesses à aucun autre lieu dépendant de Guatimala.

Je ne dois pas encore oublier une double moisson de froment qui se fait en cette vallée.

La premiere est d'un petit blé qu'on appelle:

Trigo tremesino, qui est un mot composé en Espagnol de ces deux autres *tres meses*, ou du Latin *tres menses*, parce que trois mois après qu'il est semé, il est meur & bon à couper; de sorte qu'étant semé à la fin d'Août, on le moissonne ordinairement à la fin de Novembre.

Et quoi qu'il semble à cause qu'il est petit, qu'il devoit rendre peu de farine, néanmoins il en rend autant que leurs autres especes de froment, & fait du pain qui est aussi blanc; mais il ne se garde pas long-temps, & devient bientôt raffis & dur.

L'autre moisson, qui est de deux sortes de froment, l'un qu'on appelle rouge, & l'autre blanc comme le blé de Candie, suit incontinent après celle de ce blé trimestre: car un peu après Noël l'on met la faucille dans les champs, où non seulement ils recueillent leur froment, mais au lieu de le mettre en gerbes & de le serrer en des granges, ils le font fouler aux pieds par des cavalles dans des aires qu'on fait tout exprés.

Lors que le blé est battu & sorti des épis à force d'être foulé par les cavalles, qu'on fouette incessamment pour les faire tourner tout autour des aires & fouler le blé sans s'arrêter, on fait après cela sortir les cavalles des aires, & l'on vanne le blé, quel'on emporte dans des sacs pour le serrer dans les greniers, laissant la balle & la plus grande partie de la paille dans les champs, où elle se pourrit & l'estiment aussi bonne que du fient pour fumer la terre.

Ils mettent aussi le feu dans les champs, pour faire brûler le chaume & le réduire en cendres, un peu avant le temps des premières pluies, qui détremperont ces cendres & engraisseront la terre par ce moyen, qu'ils estiment le meilleur & le plus grand ménagement qu'ils puissent avoir pour fumer leurs terres.

Les autres qui veulent cultiver une nouvelle pièce de terre qui est pleine de bois, font abattre les arbres, & quoi qu'ils soient propres à faire de la charpente ou du merrain, ils n'en vendent pas un pied, & ne se soucient pas de le transporter à Guatimala, quoi que bien souvent il y en auroit pour plus de douze mille francs s'il étoit en Angleterre; mais il y en a tant là que le port leur coûteroit plus que ce qu'ils en tireroient.

Après que les arbres sont abattus ils les laissent sécher, & avant que les pluies de l'Hiver commencent, ils mettent le feu par tout le champ pour faire brûler ce bois, dont les cendres rendent la terre si grasse & si fertile, qu'au lieu qu'en Angleterre nous semons trois boisseaux ou plus de froment dans un arpent de terre, un boisseau & bien souvent moins y suffit; car autrement il viendroit trop épais & touffu, & ils perdroient leur récolte.

Ils font aussi la même chose dans les pâturages de la Vallée: car sur la fin de Mai que l'herbe est courte & se flétrit en sorte qu'elle devient sèche, ils y mettent le feu, ce qui fait paroître cette Vallée toute noire & désagréable; mais après que la pluie a tombé dessus deux ou trois fois, la terre reprenant sa première verdure,

re, invite le bétail, que pendant ce temps-là on avoit mené paître ailleurs, à y venir prendre une nouvelle nourriture, & à se reposer à son aise sur ces beaux tapis verts.

Mais il est temps que je retourne à l'autre côté de cette Vallée à la rivière des Vaches, d'où j'ai commencé à faire le tour, & fait cette longue digression de l'Est à l'Ouest jusques au Village d'Amatitlan qui en est le plus éloigné, afin de faire voir au lecteur le peu de chemin qui reste jusques à Guatimala.

Il est bien vrai que depuis l'hermitage de Notre-Dame, il y a un chemin étroit au milieu de la Vallée, qui va presque jusques à Amatitlan, & puis en tournant remonte sur une montagne à main droite.

Mais parce qu'il y a plusieurs montées & descentes, & divers fonds ennuyeux à passer, ce n'est pas le chemin ordinaire & le plus fréquenté en venant de l'hermitage à main droite de Mixco, qui n'est qu'à cinq milles de Guatimala.

De Mixco le chemin va en montant sur un côteau, & conduit à un Village, qui est un peu plus grand que Mixco, nommé S. Luc où il fait froid, de sorte que cette temperature d'air a rendu ce lieu-là riche, & on en a fait le grenier de toute la Ville de Guatimala.

Car au lieu que le froment de la Vallée ne se garde pas long temps sans qu'il se gâte, & qu'il s'y engendre de certains vers qu'on appelle *Gurgoios*, le climat est si temperé en ce lieu de S. Luc, que le froment s'y garde deux ou trois ans après être battu, pourvû qu'on ait le

le soin de le tourner de fois à autre ; & s'il est bien ferré, il s'augmente de telle sorte, comme je l'ai vû par experience sur le lieu, qu'à la fin de l'année, s'il y avoit deux cens boisseaux, de blé dans un grenier, l'on en trouvera près de deux cens vingt.

C'est pourquoi l'on porte en ce Village la plûpart de la moisson de la Vallée, & il est tout pleins de granges qu'ils appellent *Trojas*, qui n'ont point d'aires à terre, mais dans lesquelles il y a un plancher fait avec des ais, élevé de terre environ d'un pied ou deux & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, où les riches Marchands de la Ville le gardent deux ou trois ans, jusques à ce qu'ils en trouvent le prix qu'ils desirent.

De ce lieu-là à Guatimala il n'y a que trois petites lieuës, & qu'une seule Baranca ou qu'un fonds ; & sur le chemin on rencontre de costé & d'autre de petits Villages qu'ils appellent *Milpas*, où il y peut avoir environ vingt cabanes.

Au milieu du chemin il y a un côleau, d'où l'on voit toute la Ville, & lui commande de sorte, qu'avec deux pièces de canon l'on pourroit tenir tout Guatimala en crainte.

Mais outre ce côleau où est le grand chemin ordinaire, il y a encore au delà à droite & à gauche d'autres montagnes qui s'avancent plus vers la Ville ; & sans doute l'on pourroit incommoder cette Ville avec du canon, au cas que le haut de ce côleau se trouvat trop éloigné.

Lorsqu'on est descendu au bas de la montagne,

gne, on trouve un fort beau chemin & fort large; mais dans le fort il est retressi entre les montagnes environ la longueur d'un trait d'arc, & en cet endroit-là il est facheux, à cause des pierres & quelques petits rochers qui se trouvent dans un courant d'eau qui descend des montagnes & se rend vers la Ville.

Mais à l'endroit d'un petit hermitage nommé l'hermitage de S. Jean, le chemin s'élargit peu à peu & découvre Guatimala, qui fait une agréable perspective aux voyageurs qui ont dessein d'y aller trouver le repos, par la douceur d'un chemin sablonneux, & par l'agréable verdure des allées qu'ils rencontrent jusqu'à ce qu'ils entrent dans la Ville, qui est toujours libre à tous allans & venant, soit du costé du Monastere des Jacobins, soit du costé de l'Eglise & du Couvent des Religieuses de la Conception.

Après avoir ainsi conduit le lecteur depuis le Golphe jusqu'à Guatimala, & lui avoir montré tout ce qu'il y a de plus remarquable, je ne dirai rien en cet endroit des autres lieux qui dépendent de cette Ville vers Nicaragua du costé du Midy, ayant déjà décrit le chemin jusqu'à Realejo, jusqu'à ce que je vienne à parler de mon retour que je fis de ce costé-là.

Mais il reste encore à décrire le pays de Vera-Paz, & le chemin par lequel on y va.



CHAPITRE V.

Description de Vera-Paz, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pû subjuguier, l'histoire d'un Religieux qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.

Vera-Paz s'appelle ainsi, parce que les Indiens de ce pays-là ayant appris comme les Espagnols avoient conquis Guatimala & tout le pays aux environs, se soumirent paisiblement & sans resistance aux Espagnols.

Autrefois ce pays-là faisoit un Diocese, où il y avoit un Evêque en particulier; mais à present il est uni à celui de Guatimala.

Il est gouverné par un Alcalde Major, ou President qu'on envoie d'Espagne, qui dépend de la Chambre de Justice ou de l'Audience Royale de Guatimala.

La Ville capitale de cette Province s'appelle Coban, où il y a un Monastere de Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & l'Alcade Major y fait sa residence ordinaire.

Les Espagnols n'ont pas encore achevé de conquerir cette Province, quelques combats qu'ils ayent donnez pour cela, contre ces peuples

ples barbares & infidelles qui sont entre cette Province & celle de Jucatan.

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout, afin d'aller par leur pays à une Ville nommée Campin qui dépend de Jucatan, afin d'établir le commerce par terre avec cette Province-là, qu'on croit être fort avantageux au pays & à la Ville de Guatimala, & une voye plus assurée pour conduire leurs marchandises à la Havane que par le Golphe, parce que bien souvent les navires qui partent du Golphe pour aller à la Havane, sont pris en chemin par les Hollandois.

Mais jusqu'à present les Espagnols n'ont pû venir à bout de ce dessein: car ils ont toujours trouvé tant de resistance en ce peuple barbare, qu'il leur a été impossible de l'affujettir.

Néanmoins il y eut un Religieux de mes amis nommé Frere François Maron, qui se hazarda d'aller parmi ces barbares, & avec deux ou trois Indiens passa au travers de leur pays jusqu'à Campin, où il trouva quelques Espagnols qui s'étonnerent bien fort de sa hardiesse, & comme il avoit osé hazarder sa vie par ce chemin là.

Il retourna ensuite à Coban, & de là à Vera-Paz où il fit le recit de son voyage, & dit que ces peuples voyant qu'il parloit leur Langue, & le trouvant doux & civil en leur endroit, le traitèrent aussi fort humainement; craignant, disoit-il, que s'ils lui ostioient la vie, les Espagnols pour s'en venger, ne les laisseroient jamais en repos qu'ils ne les eussent entierement détruits.

De plus que leur pays étoit beaucoup meilleur que celui de Vera-paz, où les Espagnols sont les Maitres, & qu'il y avoit une fort belle Vallée où il y avoit un grand lac, & sur le bord de ce lac une Ville d'Indiens, où il y avoit pour le moins douze mille habitans, dont les cases étoient séparées les unes des autres.

Ce Religieux a fait depuis la description de ce pays-là, & a passé en Espagne pour insinuer à la Cour le dessein d'en faire la conquête, par la considération de l'utilité qui reviendra à la Ville de Guatimala, & à la Province de Jucatan, si l'on peut une fois établir un chemin pour passer d'une Province à l'autre au travers de ce pays-là.

Mais quoi que de ce costé-là les Espagnols & la Province de Vera-Paz soient encore limitez par ce peuple barbare, ils ont néanmoins le passage libre de l'autre costé pour aller au Golphe, où ils trafiquent avec les navires qui y abordent, à qui ils portent des volailles & d'autres vivres du pays, & en rapportent des vins & autres marchandises d'Espagne en la Ville de Coban.

Ce pays-là est fort montagneux & inégal, & quoi qu'il y ait quelques Villages assez grands, il n'y ena pourtant que trois ou quatre qui soient considerables.

Les principales denrées qui s'y trouvent, sont de l'achiotte, qui est le meilleur de tout le pays de Guatimala, du cacao, du coton, du miel, de la casse, de la salsepareille, & du mahis en grande quantité; mais il n'y a point de froment.

Il y a auffi beaucoup de cire, de volaille & de gibier, & des oyseaux de diverses couleurs, dont les Indiens employent le plumage à faire plusieurs ouvrages curieux; mais qui n'égalent pas pourtant ceux de Mechoacan. L'on y trouve auffi beaucoup de perroquets, de singes & de guenons, qui se nourrissent dans les montagnes.

Le chemin de Guatimala en ce pais-là, est le même dont j'ai parlé ci dessus, qu'on tient en venant du Golphe jusqu'au Village de S. Luc, & de-là s'étend sur les côteaux & les montagnes qui sont à côté de la Vallée de Mixco.

L'on les appelle les montagnes de Sacatepeques, d'un nom composé de Sacate & Tepec, dont le dernier signifie une montagne, & le premier de l'herbe; de sorte que la jonction de ces deux mots signifie des montagnes d'herbes.

Il y a quatre Villages considerables; le premier se nomme S. Jacques où il y a cinq cens familles; le second S. Pierre où il y en a six cens, le troisième S. Jean où il y en a aussi autant; & le quatrième S. Dominique de Senaco, où il peut y avoir environ trois cens familles.

Ces quatre Villages sont fort riches; le climat est fort froid dans les deux premiers, mais il est plus chaud dans les deux autres; & il y a plusieurs fermes aux environs, où l'on recueille beaucoup de blé & de bon froment, aussi bien que du mahis.

Ces Indiens-là ont beaucoup plus de courage que ceux des autres Villages, & de mon
temps

temps ils furent sur le point de se rebeller contre les Espagnols, parce qu'ils les traitoient mal.

Les Eglises y sont extrêmement riches ; & lors que j'étois en ce pais-là il y eut un Indien du Village de S. Jacques, qui par une pure avidité de gloire donna fix mille ducats à l'Eglise du lieu ; & néanmoins l'on découvrit après, que ce miserable étoit un devineur & un idolâtre.

Ces Indiens gagnent beaucoup à louer de grands pennaches de plumes, dont ils se servent dans les dances qu'ils font aux fêtes de la dédicace de leurs Villages ; car il y a de ces pennaches qui auront soixante plumes de diverses couleurs, & pour le loyer de chaque plume on leur donne une demi reale qui est deux sols fix deniers, outre la valeur de chaque plume, si quelqu'une vient à se perdre par hazard.

Depuis le Village de S. Jean qui est le plus avancé, le chemin est uni & agréable jusqu'à un petit Village d'environ une vingtaine de cases qu'on appelle S. Raymond, d'où il y a une bonne journée de chemin qu'il faut monter & descendre dans des fondrières, jusqu'à ce qu'on arrive à une loge qui est sur le bord d'une riviere, qui est celle là même qui passe à Acafabatlan dont j'ai parlé ci devant.

Delà on rencontre une montagne qui est fort pierreuse & pleine de rochers, qu'on nomme la montagne de Rabinal, où l'on a taillé des marches dans le roc pour la commodité des mulets, qui, s'ils glissoient tant soit peu à côté, tomberoient le long des rochers & se briseroient en mille pieces.

Mais

Mais ce danger ne dure qu'environ une lieue & demie, & l'on rencontre une fort belle Vallée qu'on appelle la Vallée de saint Nicolas, à cause d'une ferme qui porte ce nom là, & appartient au Couvent des Jacobins de Coban.

Quoi que cette Vallée ne soit pas à comparer à celle de Mixco & de Pinola, elle est pourtant remarquable par trois choses qui s'y rencontrent; dont la première est un moulin à sucre nommé S. Jérôme, qui dépend du Couvent des Jacobins de Guatimala, & surpasse celui d'Amatitlan, non seulement en la recolte du sucre, qu'ils envoient par des mulets au de là de la montagne à Guatimala, & dans le nombre des esclaves qui y sont commandés par deux Religieux; mais particulièrement à cause des bons chevaux que l'on y élève, qui sont les meilleurs de tout le pays de Guatimala, & qui sont fort estimez par toutes les personnes de qualité, qui prennent plaisir de les monter en allant par la Ville.

La seconde est la ferme de S. Nicolas, qui est aussi renommée pour les mulets, que celle de Jérôme pour les chevaux.

La troisième est un Village d'Indiens nommé Robinal, où il y a pour le moins huit cens familles, & où l'on trouve tout ce que l'on pourroit desirer pour la commodité de la vie.

Le climat y est plutôt chaud que froid; mais la chaleur est modérée & beaucoup tempérée par le grand nombre des belles allées ombra-geuses qui y sont.

L'on y trouve non seulement tous les fruits des Indes; mais aussi ceux d'Espagne, comme oran-

oranges, limons, citrons doux & aigres, grenades, raisins, figues, amandes, & dattes.

Le deffaut de froment en ce lieu-là n'est pas considerable à ceux qui en aiment mieux le pain que celui de mahis, parce qu'en deux jours on leur en apporte aisément des Villages de Sacatepeques.

Pour ce qui est de la viande, l'on y trouve du bœuf, du mouton, du chevreau, des volailles, des cocqs-d'inde, des cailles, des per-drix, des faisans, & des lapins.

Il y a aussi la riviere qui passe proche de leurs maisons, qui leur fournit une grande quantité de poisson de diverses fortes.

Les habitans de ce Village sont fort semblables à ceux de Chiapa des Indiens, qu'ils imitent en galanterie à monter à cheval, & en toutes fortes de divertissemens.

Ce fut dans ce Village que mon ami frere Jean Baptiste voulut établir sa demeure pour y vivre en repos le reste de ses jours, après avoir été Prieur de divers lieux, & particulièrement de Chiapa & de Guatimala, & où il me regala si somptueusement qu'on eût pû l'en blâmer, comme n'étant pas bien séant à des Religieux mendians de vouloir imiter la magnificence des Princes.

Depuis cette Vallée jusques à la vraye paix, ou à Coban qui est la capitale, il n'y a rien de considerable qu'un seul Village nommé Saint Christophle, où il y a à present un grand lac dont on ne peut trouver le fonds à ce qu'on dit.

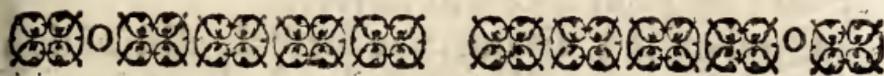
Autrefois il n'y avoit point de lac; mais pen-

pendant un grand tremblement de terre, la terre s'étant entr'ouverte & ayant englouti plusieurs maisons, laissa ce lac qui a toujours continué d'être depuis en ce lieu-là.

De-là jusqu'à Cobon les chemins son mauvais & pleins de montagnes, néanmoins les mulets du païs ne laissent pas d'y passer aisément quoi qu'ils soient chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'étendue du païs de Guatimala, où il y a beaucoup plus de Villages & mieux peuplez qu'en aucun autre endroit de l'Amerique, & si les Indiens étoient exercez en l'art militaire & bien munis d'armes, il n'y a point d'endroit en toute l'Amerique qui fût si fort en peuple que Guatimala.

Mais parce que les Espagnols les avilissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur laisser pas seulement leurs arcs & leurs flèches, bien loin d'avoir des armes à feu, des piques & des épées, cela leur a non seulement ôté le courage; mais aussi l'affection qu'ils auroient pû avoir pour les Espagnols; de sorte que ceux-ci ont sujet d'appréhender que si l'on faisoit des descentes pour envahir ces païs-là, cette grande multitude d'Indiens seroient autant de gens qui se tourneroient du côté de leurs ennemis, ou qui en demeurant fidelles ne leur serviroient de rien.



CHAPITRE VI.

Description de l'état où sont à present les Indiens du Pais de Guatimala, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conquête, & particulièrement de leurs fêtes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du pais de Guatimala est aussi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amerique.

Car je puis en quelque maniere dire d'eux, ce qui est dit du peuple d'Israël au premier chapitre de l'Exode verset septième ; qu'ils étoient fertiles & croissoient & multiplioient abondamment, en sorte qu'ils devenoient puissans & remplissoient le pais ; c'est pourquoi Pharon dit à ses sujets au verset dixième ; il faut se gouverner sagement avec eux, de peur qu'ils ne viennent à multiplier & que lors qu'il arrivera quelque guerre ils ne se joignent à nos ennemis, & combattent contre nous. Et ce fut pour cela qu'ils établirent des gens sur eux pour les faire travailler à faire de la brique & du mortier & autres ouvrages, avec tant de rigueur & de severité, que cette servitude leur rendit
la

la vie amere, & les obligea d'implorer l'assistance du Ciel pour les en delivrer.

Quoi qu'il y ait quelque sorte de distinction entre le peuple d'Israël & les Indiens, néanmoins la comparaison a dû rapport en l'oppression des uns & des autres, & en la maniere dont on les a traitez, afin qu'ils ne pussent pas multiplier plus qu'on vouloit.

Il est certain que les Indiens souffrent beaucoup sous la servitude des Espagnols, & que néanmoins ils multiplient tous les jours en enfans, & accroissent en richesses; de sorte qu'on craint qu'ils ne deviennent trop puissans, & ne se soulevent d'eux-mêmes, ou ne se joignent aux étrangers contre ceux qui les tyrannisent.

Car soit par crainte ou par jalousie, l'on ne leur permet pas l'usage d'aucune sorte d'armes, non pas mêmes des arcs & des flèches, dont se servoient autrefois leurs ancêtres.

De sorte que, quoi que par ce moyen-là les Espagnols n'ayent rien à craindre de leur côté, parce qu'ils sont desarmez; aussi lors qu'une Nation étrangere fera dessein de conquerir ce pays-là, elle n'aura pas sujet de les apprehender par la même raison, & par conséquent la politique dont les Espagnols se sont servis pour affoiblir les Indiens, tournera toute à leur ruyne & destruction.

Car cette grande multitude d'Indiens desarmez leur étant inutile à la guerre, & eux mêmes, à la reserve de ceux qui demeurent dans les Villes, se trouvant écartez çà & là dans cette vaste étendue de pays, ne paroîtront qu'une

qu'une poignée de gens contre une armée médiocre.

Et encore parmi ces gens-là il y en aura peu qui soient propres à porter les armes, & ce petit nombre ne sera pas capable de faire une grande résistance, n'ayant point d'artillerie.

Que si encore avec cela les Negres & les Indiens qu'ils ont si maltraitez, & qu'ils ont toujours apprehendé à cause de cela, viennent à se joindre contr'eux avec les étrangers, il est certain qu'ils ne sçauroient éviter leur ruyne, étant attaquez de la sorte au dedans & au dehors.

Par là l'on peut voir combien sont mal fondez, ceux qui disent qu'il est beaucoup plus difficile de conquérir l'Amerique à present que du temps de Cortez, parce que l'on a aujourd'hui les Espagnols & les Indiens à combattre, & en ce temps là il n'y avoit que de pauvres Indiens tout nuds.

Je soutiens que ce fondement est faux: car alors les Indiens étoient aguerris par le moyen des guerres qu'ils avoient les uns contre les autres, & sçavoient fort bien se servir de leurs arcs, de leurs flèches, & de leurs dards, & autres fortes d'armes, & paroissoient extrêmement hardis & courageux dans les combats; comme il paroît par leurs histoires.

Mais à present ils sont devenus sans cœur, en sorte qu'ils tressaillent de peur lors qu'ils entendent tirer un mousquet; ce qui vient de ce qu'ils sont desarmez & opprimez par les Espagnols, qui les font mêmes trembler par un regard ou par une grimace; de sorte qu'il n'y a au-

cun lieu de les apprehender en l'état qu'il sont aujourd'hui.

L'on ne doit non plus craindre les Espagnols, qui dans toute la vaste étendue des Etats de Guatimala, ne sçauroient faire une levée de cinq mille hommes qui soient propres à la guerre.

Ils ne sçauroient non plus deffendre tant de passages & tant d'entrées qu'il y a en divers endroits de ce pais là, qui d'autant plus qu'il est grand, il est d'autant plus aisé à conquerir, parce que pendant que l'Espagnol sera occupé dans un endroit, son pais pourra être attaque, & même enlevé en d'autres lieux par les mêmes Etrangers.

Leurs Esclaves même se ligueroient contre eux en cette occasion, afin d'être mis en liberté; & enfin les Crioles qu'ils maltraitent aussi extrêmement, se réjouiront de pouvoir s'affranchir de leur tyrannie, aimeront beaucoup mieux vivre en liberté sous un peuple étranger, que d'être plus long temps opprimés par ceux de leur propre Nation.

La condition des Indiens de ce pais-là est si miserable, que, quoi que les Rois d'Espagne n'ayent jamais voulu consentir à les rendre Esclaves, comme ils en ont été souvent sollicités, néanmoins leur vie est aussi miserable que celle des Esclaves.

Car j'en ai connu quelques uns qui après être revenus du service des Espagnols, dont ils n'avoient reçu pour tout salaire que des coups & des blessures, venoient se mettre au lit, résolus de mourir plutôt que de mener
plus

plus long temps une vie si pleine de miseres, & refusoient tous les alimens que leurs femmes leur presentoient, aimant mieux se laisser mourir de faim, que de mener une vie si malheureuse.

Il est vrai qu'il y en a eu quelques uns qui par mes exhortations se sont laissé persuader de vivre, plutôt que de se faire mourir eux mêmes; mais il y en a eu aussi d'autres qui ont rejeté toutes sortes de remontrances, & se sont fait mourir ainsi miserablement.



CHAPITRE VII.

De la méthode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leur conduite envers eux.

LEs Espagnols qui demeurent en ce pais-là, & particulièrement les Fermiers de la Vallée de Mixco, Pinola, Rétapa, Amatitlan, & ceux des Sacatepeques, ont représenté que tout leur commerce & leur labour tendant au bien de l'Etat, & n'y ayant pas assez d'Espagnols pour faire tous les ouvrages qui sont nécessaires dans un si grand pais, tous n'ayant pas aussi les moyens d'acheter des Esclaves & des Nègres, qu'ils avoient besoin nécessairement du

service des Indiens en leur donnant un salaire raisonnable.

C'est pourquoi il fut ordonné qu'on partageroit un certain nombre de laboureurs Indiens tous les Lundis ou les Dimanche l'après-dinée, qui seroient distribuez entre les Espagnols selon la qualité de leurs fermes, ou de leurs emplois; soit pour travailler à la culture de leurs terres, soit pour conduire leurs Mulets, & les aider en ce que chacun en peut avoir besoin en sa vacation.

De sorte qu'en chaque reffort ou détroit il y a un Officier pour cela, qu'ils appellent *Inez Repartidor*, qui selon la liste qu'il a des maisons & des fermes des Espagnols, est obligé de leur fournir un certain nombre d'Indiens toutes les semaines.

Ce qui sert d'un moyen commode au President de Guatimala & aux autres Juges pour avancer leurs domestiques, à qui ils donnent ordinairement ces charges là.

Ils nomment le Village ou le lieu où ils se doivent assembler le Dimanche ou le Lundi, où ils se trouvent avec tous les Espagnols de ce reffort.

Les Indiens des Villages doivent aussi de leur côté tenir tous prêts le nombre des gens de travail qu'ils sont obligez de fournir chaque semaine par l'ordre de la Cour de Guatimala, qui sont conduits au lieu de l'Assemblée générale par un Officier Indien de leur même Village.

Et lors qu'ils sont arrivez en ce lieu-là avec tous leurs outils pour travailler, comme baches, pelles, pics & haches, & des vivres

pour

pour se nourrir une semaine, qui sont pour l'ordinaire des gâteaux secs de mahis, des boudins, des frixolles ou des fasoels, un peu de chile ou de poivre long, & quelques morceaux de viande froide pour un jour ou deux, avec leur lit sur leur dos, qui n'est autre chose qu'une mante de grosse laine, qu'ils envelopent autour d'eux pour se coucher sur la terre, puis on les renferme dans la Maison de Ville en donnant à l'un quelques coups de bâton, & aux autres des soufflets ou des coups de pied, s'ils ne veulent pas entrer.

Après qu'on les a tous rassemblez, & que la Maison de Ville en est remplie, le Inez Repartidor ou l'Officier appelle les Espagnols selon l'ordre de sa liste, & à même temps autant d'Indiens que la Cour lui en a ordonnez.

Il y en a quelques-uns qui en doivent avoir trois ou quatre, d'autres quinze ou vingt, selon leur vacation & le travail qu'ils ont à faire.

En cette maniere il distribuë à chacun des Espagnols les Indiens qu'il doit avoir jusqu'à ce qu'il n'en reste plus à distribuer.

Ce partage étant fait les Espagnols prennent une mante ou un outil à chacun de leurs Indiens pour leur servir de gage, de peur qu'ils ne s'enfuient, & donnent à l'Officier qui a fait ce partage là pour ses droits une demi-réale de cinqsols pour chaque Indien, ce qui lui vaut beaucoup par an: car il y a des Officiers qui auront trois ou quatre cens Indien à distribuer chaque semaine.

Si un Espagnol vient à se plaindre que quel-

qu'un de ses Indiens s'est échappé, & ne l'a pas servi toute la semaine entiere, l'on le fera chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, & puis on l'attachera par les bras à un poteau dans la place du Marché, où il sera fustigé publiquement sur le dos.

Mais si un pauvre Indien se plaint que les Espagnols l'ont trompé, & lui ont dérobé sa pelle, sa hache, son pic, sa mante, ou ses gages, l'on ne fera aucune justice de l'Espagnol qui aura volé ou trompé le pauvre Indien, quoi que l'équité veuille que l'on rende également la justice aux uns & aux autres.

En cette maniere l'on vend les Indiens chaque semaine comme des Esclaves pour deux sols six deniers chacun, sans qu'on leur permette le soir d'aller voir leurs femmes, quoi que leur ouvrage ne soit pas à mille pas du Village où ils demeurent; mais il y en a d'autres qu'on mene à trois & quatre lieues au delà, & n'oseroient s'en retourner, que le Samedi au soir, après avoir executé tout ce qu'il aura plû à leur Maître de leur commander.

Les gages qu'on leur donne sont tels qu'à grande peine les peuvent-ils nourrir; car pour tout salaire ils n'ont pas cinq sols par jour, n'ayant que vingt-cinq sols par semaine en tout.

Cet ordre s'observe dans la Ville de Guatimala, & dans les Villages des Espagnols, où l'on donne à chaque maison les Indiens dont elle a besoin, pour apporter de l'eau ou du bois, & les autres choses nécessaires, & pour cet effet

effet les Villages voisins sont obligez de leur fournir des Indiens comme j'ai déjà dit ci-dessus.

Il n'y a point de bon Chrétien qui ne fût touché de douleur, de voir comme ces pauvres misérables sont mal-traitez par certains Espagnols pendant la semaine qu'ils sont à leur service.

Ily en a qui vont abuser de leurs femmes, lors que leurs pauvres maris sont occupez à labourer la terre, d'autres qui leur donnent le fouët, parce qu'ils leurs semblent trop paresseux à travailler, ou qui leur donnent des coups d'épée, ou leur cassent la tête pour s'être voulu excuser contre leurs reproches, ou leurs derobent leurs outils, ou les privent d'une partie ou du total de leurs gages, en disant qu'ils payent une demi réale pour le service qu'ils leur doivent rendre, & néanmoins qu'ils n'ont pas fait leur ouvrage.

J'en connoissois quelques uns qui avoient accoutumé, lors qu'ils avoient semé leur froment, & qu'ils n'avoient presque plus affaire des Indiens, de retenir chez eux tous ceux qui leur avoient été donnez pour leur ferme, & sçachant bien l'affection que ces pauvres gens avoient de retourner en leur famille, après leur avoir fait couper du bois le Lundi & le Mardi, leur demandoient le Mercredi ce qu'ils leur vouloient donner pour les laisser aller, & ainsi en exigeoient des uns une réale, & des autres deux ou trois; de sorte qu'ils se faisoient non seulement fournir de bois pour leur maison; mais

ils en tiroient auffi assez d'argent pour acheter de la viande & du chocolatte pendant quinze jours, vivant de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens.

Il y en a d'autres auffi qui les louent à leurs voisins qui en ont affaire pour cette semaine, pour une réale chacun; mais qu'ils sont bien affurez de déduire sur leurs gages.

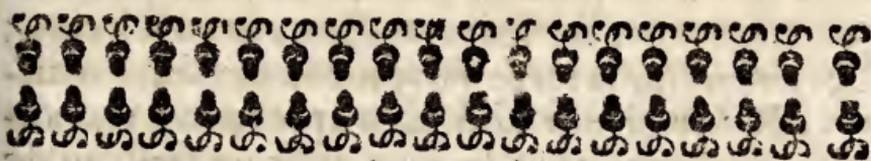
Ils sont auffi affujettis à une servitude pareille à celle-là dans tous les Villages, où tous les voyageurs qui passent par là, peuvent demander au prochain Village tous les Indiens dont ils ont besoin pour conduire leurs mulets, & porter leurs hardes, & à la fin du voyage leur font une querelle d'Allemand, & les renvoient la plûpart du temps avec des coups pour toute recompense.

Ils font porter à ces pauvres miserables, un jour ou deux sur le dos des malles qui pesent cent livres, en les attachant avec des cordes de chaque côté à la ceinture, & passant sur le front une large courroye de cuir attachée à la malle, qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur leur front au dessus des sourcils, qu'ils ont la plûpart du temps tellement marqué, qu'ils sont aisez à distinguer des autres habitans dans les Villages, & parce auffi que cette ceinture de cuir leur mange tout le poil & les rend chauves sur le devant de la tête.

En cette maniere ce pauvre peuple tâche de gagner sa vie parmi les Espagnols; mais c'est avec tant de douleur & d'angoisse, que bien souvent ils implorent la justice divine pour les met-

tre en liberté, & n'ont point d'autre consolation que celle que leur donnent les Prêtres, de souffrir tout cela pour l'amour de Dieu & pour le bien de l'Etat.

Et quoi que ceux qui les commandent les fassent travailler & marcher en toutes saisons, soit qu'il fasse chaud soit qu'il fasse froid, dans les plaines ou dans les montagnes, dans les beaux ou mauvais chemins, leurs habits ne servent qu'à couvrir leur nudité, & bien souvent ils sont si déchirez qu'ils ne couvrent pas la moitié de leurs corps.



CHAPITRE VIII.

Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs ouvrages, de leurs occupations domestiques, de leur police, de leurs mariages, &c.

LEurs habits ordinaires ne sont autre chose qu'une paire de calçons de laine ou de toile qui descendent jusqu'aux genoux, marchant nud pieds la plûpart du temps, si ce n'est quelques-uns qui portent des sandales de cuir dans leurs voyages pour se conserver les pieds, ou quelques paires de chausses sans pourpoint; qu'une chemise fort courte avec une mante de laine ou de toile par dessus qu'on nomme

Ajate, qui est nouée sur une épaule, & pend presque jusqu'à terre de l'autre côté, & un méchant chapeau de quinze ou vingt sols, qui prend l'eau comme du papier, & après la pluie leur tombe sur le nez & sur le col.

Ils portent aussi quelquefois leur lit autour d'eux, qui est cette mante de laine, dont ils s'envelopent le soir; & ôtent leur chemise & leurs calçons, qu'ils mettent sous leur tête pour leur servir de chevet.

Il y en a quelques-uns qui porteront aussi une natte fort légère pour se coucher; mais ceux qui n'en portent point, ou n'en peuvent pas emprunter de leurs voisins, se coucheront librement sur la terre enveloppez de leurs mantes, & dormiront aussi bien après avoir travaillé, ou marché tout le jour avec un fardeau de cent livres pesant sur le dos, que s'ils étoient couchés dans un bon lit.

Ceux qui sont plus considérables & plus riches que ceux-là, qui ne sont point employez comme les Tamemez à porter des fardeaux, ou comme les laboureurs à travailler pour les Espagnols, mais qui demeurent dans des fermes qui leur appartiennent, qui trafiquent à la campagne avec leurs mulets, ou ont des boutiques dans les Villes & dans les Villages, & enfin ceux qui sont employez en qualité d'Officiers de la Justice ou de la Police, sont un peu mieux vêtus.

Car il y en a quelques-uns qui portent du ruban au bas de leurs calçons, ou y font faire quelque sorte d'ouvrage en broderie de soie ou de fil, comme aussi sur la mante qu'ils portent

autour d'eux, ou bien ils l'enrichissent de quelques ouvrages de plumes de diverses couleurs.

Il y en a aussi quelques uns qui portent des pourpoints de toile découpée, & des souliers; mais il y en a fort peu qui portent des bas à leurs jambes, ou des colets autour de leur col.

Mais pour ce qui est des lits où ils couchent, le plus considérable des Gouverneurs Indiens, ou le plus riche d'entr'eux qui pourra avoir quatre ou cinq mille ducats, ne sera gueres mieux couché que les pauvres Tamemez ou porteurs de fardeaux.

Car ils se couchent sur des ais ou sur des roseaux liez ensemble un peu élevez de terre, sur quoi l'on pose une natte fort large & fort propre, avec deux petits billots de bois pour servir de chevet à l'homme & à la femme, en mettant leur chemise & leur mante dessus, ou d'autres hardes pour servir de couffin, & puis se couvrent d'une autre sorte de mante blanche, mais plus grossiere que celle qui leur sert de manteau.

Dom Bernard de Guzman Gouverneur de Petapa n'étoit pas mieux couché que cela, & les principaux d'entre les Indiens ne le sont pas mieux non plus.

Les habits des femmes ne leur coûtent pas beaucoup & sont bien-tôt mis sur le corps; car la plupart vont nud-pieds, à la reserve de celles qui sont riches & de qualité qui portent des souliers nouez avec un ruban fort large.

Au lieu de jupe elles portent une mante de laine qu'elles lient au deffaut du corps, qui d'ordinaire

dinaire est enrichie de broderie de diverses couleurs; mais tout d'une piece sans aucune couture, & rempliée en dedans autour d'elles.

Elles ne portent point de chemises, mais elles couvrent leur nudité avec une espece de surplis qu'on nomme *Guaipil*, qui pend depuis leurs épaules jusques un peu au dessous de la ceinture, avec des manches ouvertes fort larges qui ne leur couvrent que la moitié du bras, & d'ordinaire ce *Guaipil* est orné de quelque ouvrage curieux de coton ou de plumage, particulièrement à l'endroit du sein.

Les plus riches portent des bracelets & des pendans-d'oreilles, & leurs cheveux sont retrouffez avec des bandelettes; sans coiffe ni rien pour les couvrir, si ce n'est les plus riches, qui portent quand elles vont à l'Eglise ou en visite une espece de voile de toiled'Hollande, ou de quelqu'autre toile fine qu'on apporte d'Espagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête & descend presque jusqu'à terre, qu'elles lient autour d'elles avec un ruban, & c'est ce qu'il y a de plus cher en leurs habits.

Lors qu'elles sont retirées dans leurs maisons & s'appliquant à leurs ouvrages, elles ôtent ordinairement leur *Guaipil* ou surplis, de sorte que leur sein & tout le haut du corps demeure découvert.

Elles se couchent aussi comme leurs maris, envelopées seulement d'une couverture ou d'une mante.

Leurs maisons ne sont que de pauvres cabanes couvertes de chaume, sans aucune chambres hautes; mais seulement une ou deux chambres

bres basse, en l'une desquelles ils aprêtent leurs viandes, faisant le feu au milieu entre deux ou trois pierres, sans qu'il y ait de cheminée ni de tuyau pour conduire la fumée hors de la maison; de sorte que comme elle s'épand par tout, la fuye s'attache aussi de tous côtez au chaume de la couverture, ce qui fait que toute la maison ne semble être qu'une cheminée.

La chambre qui joint à celle-là n'est pas non plus exempte de fumée & de noirceur, où bien souvent il y a quatre ou cinq lits selon la grandeur de la famille.

Mais ceux qui sont pauvres n'ont qu'une chambre, où ils apprêtent leur viande, où ils mangent, & se couchent.

Il y en a fort peu qui ayent des ferrures à leurs portes; car ils n'aprehendent pas qu'on les dérobe, n'ayant pour tous meubles que des pots, des cruches, & des plats de terre, avec des coupes pour boire leur chocolatte.

Il n'y a presque point aussi de maison qui n'ait un bain dans la cour, où ils se baignent dans de l'eau chaude, qui est toute leur medecine lors qu'ils se trouvent tant soit peu indisposez.

Dans chaque village ils sont divisez entr'eux par Tribus, qui ont chacune un Chef, à qui s'adressent tous ceux qui sont de la Tribu, lors qu'il s'agit de quelque affaire importante & difficile, & il est obligé de les proteger & conseiller en tout, & de comparoître pour eux devant les Officiers de la Justice, demander réparation des torts qu'on leur a faits ou représenter l'injure qu'on leur veut faire.

Lors

Lors qu'il s'agit de marier quelqu'un d'entr'eux, le pere du garçon qui veut prendre une femme d'une autre Tribu, s'en va trouver le Chef de sa Tribu, afin de lui donner avis du mariage de son fils avec une telle fille, & ensuite les Chefs des deux Tribus s'assemblent & conferent sur les conditions du mariage.

Ces conferences durent ordinairement trois mois, pendant lesquels les parens du garçon ou de l'homme doivent acheter la fille par presens, & acquiter la dépense qui se fait à boire & à manger, lors que les Chefs des Tribus conferent ensemble avec les parens du garçon & de la fille, ce qui dure ordinairement un jour tout entier jusqu'à la nuit.

Après avoir passé de la sorte plusieurs jours & plusieurs nuits, & après avoir bien examiné l'affection qu'un des partis peut avoir pour l'autre, s'il arrive qu'ils ne s'accordent pas sur le mariage, les parens de la fille sont obligez de restituer aux parens du garçon tous les frais qu'ils ont faits, & tous les presens qu'ils ont donnez.

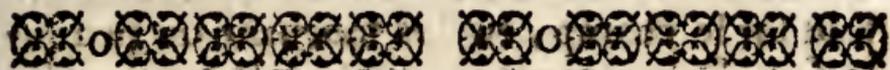
Leurs filles ne partagent point dans leurs biens; mais lors qu'ils meurent tout ce qu'ils ont de meubles & d'immeubles est partagé par portions égales entre leurs fils.

S'il y a quelqu'un d'entreux qui n'ait point de maison, ou qui veuille faire recouvrir la sienne, l'on en donne avis aux Chefs des Tribus, qui avertissent tous les habitans du Village de s'y rendre pour assister à cet ouvrage, & chacun est obligé d'apporter une botte de paille ou d'autres materiaux; de sorte que
dans

dans un jour ils ont achevé une maison par l'assistance qu'ils reçoivent de plusieurs personnes.

De plus il ne leur en coûte rien que du chocolatte, qu'ils donnent à boire en de grandes coupes qui tiennent plus d'une pinte; mais il n'y mettent pas des ingrediens de si grand prix que font les Espagnols, mais seulement un peu d'anis & de chilé ou poivre long.

Ou bien ils remplissent la coupé jusqu'à moitié d'atolle, & achevent de la remplir avec du chocolatte.



CHAPITRE IX.

L'Auteur continuë à décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de bruvages.

Pour leur manger, la plûpart du temps les pauvres n'ont qu'un plat de frixoles ou fassois blancs & noirs; dont il y a grande quantité, que l'on conserve secs pour toute l'année, qu'ils font bouillir avec du chilé: avec quoi ils s'estiment assez bien rassasiez.

Ils les apprêtent encore d'une autre maniere, en faisant un peu bouillir les fassois, & après cela les mêlant avec une masse de mahis, comme nous mêlons en Angleterre des raisins de Corinthe dans nos gâteaux, & puis

puis ils les font encore bouillir derechef ensemble, & les mangent après cela lors qu'ils sont encore tout chauds, ou bien ils les gardent tout froids.

Mais soit qu'ils mangent de cela ou de quelque autre chose, ils le mangent ou avec du chilé verd, ou bien ils le trempent dans de l'eau & du sel où il y a un peu de ce chilé pilé.

Mais s'ils n'ont pas le moyen d'avoir des frixolles, leur portion ordinaire est destorrilles, qui sont de petits gâteaux ronds faits avec de la pâte de mahis, qu'ils mangent tout chauds en sortant d'une terrine où ils les font cuire tout sur le champ, en les tournant un peu sur le feu, & les mangeant après cela tout seuls, ou bien avec du chilé & du sel, ou en les trempant dans de l'eau où il y aura du sel & un peu de chilé pilé.

Lors que leur mahis est encore verd & tendre, ils font bouillir la tige avec les épis & les feuilles qui sont autour, & les mangent ensuite avec un peu de sel.

J'en ai souvent mangé, & les ai trouvez aussi délicats & nourrissans que nos pois lors qu'ils sont verds, mais ils engendrent beaucoup de sang.

Lors que ce mahis est verd ils en font encore une espece d'orge mondé, en le faisant bouillir avec le lait qu'ils en tirent par expression après l'avoir pilé.

Les plus pauvres des Indiens n'en manquent jamais, ils s'estiment assez contens quand ils en ont suffisamment.

Mais les pauvres qui demeurent dans les Villages,

lages où l'on vend de la viande, épargnent tout ce qu'ils peuvent lors qu'il viennent de leur travail le Samedi au soir, afin d'acheter pour une reale ou demi reale de viande fraîche pour manger le Dimanche.

Quelques uns en achettent une bonne quantité à la fois, & l'accōmodent avec le temps en *Passajos*, qui sont des morceaux de chair roulez & liez bien fort, qu'ils font en cette maniere.

Après qu'ils ont coupé toute la chair de la cuisse d'un bœuf, & qu'ils l'ont séparée des os en forme de petites cordelettes; ils la salent & l'exposent au vent dans leurs cours huit jours durant, & puis la mettent encore autant de tems à la fumée, puis la mettent en petits rouleaux qui deviennent durs comme une pierre, & quand ils en ont affaire, ils les lavent, puis les font bouillir, & les mangent après cela.

C'est le bœuf salé de l'Amérique, qu'ils appellent *Taffajo*, dont j'ai mangé fort souvent; & les Espagnols en mangent aussi beaucoup, particulièrement ceux qui vont à la campagne trafiquer avec leurs mulets.

Ce *Taffajo* est une fort bonne marchandise, dont plusieurs Espagnols se sont enrichis, par le moyen du trafic qu'il en ont fait dans les villages où l'on ne vend point de chair, & en le troquant avec d'autres marchandises contre les Indiens, qui leur donneront bien souvent pour un double ou un liard de ce *Taffajo*, pour plus de cinq sols de cacao.

Mais les riches vivent beaucoup mieux: car s'il

s'il y a de la chair ou poisson, ils font tout leur possible pour en avoir, & en mangent de grand appetit, & n'épargnent pas non plus leurs cocqs d'Inde ni leurs volailles pour faire bonne chere.

De fois à autre ils vont aussi à la chasse, où ils tuent quelque daim à coups de flèches, & quand ils l'ont tué ils le laissent sous des feuilles d'arbres pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il commence à sentir & soit plein de vers; alors ils l'emportent chez eux & le coupent en pieces, puis le font bouillir avec une herbe qui croît en ce pays là, qui ressemble à la Tenaisse de ce pays ici, qui lui ôte la mauvaise odeur à ce qu'ils disent, & rend cette chair aussi tendre & aussi blanche que la chair d'un cocq d'Inde.

Lors qu'il est à demi-cuit ils en mettent les pieces à la fumée quelque temps, puis le font bouillir derechef lors qu'ils en veulent manger, & l'appêtent ordinairement avec un peu de poivre rouge.

C'est là la venaison de l'Amerique, dont j'ai mangé diverses fois, & trouvé que la chair en étoit courte & blanche; néanmoins je n'en mangeois pas beaucoup, non pas à cause du mauvais goût, mais parce que le souvenir des vers que j'y avois vûs me faisoit mal au cœur.

Ces mêmes Indiens qui n'ont pas grande affaire chez eux, & qui ne sont point employez par les Espagols à la chasse toutes les semaines, aiment extrêmement les heriffons, qui sont tout à fait semblables à ceux de l'Europe, quoi que les nôtres ne se mangent point parmi les Chrétiens.

Ceux-

Ceux-ci sont pleins d'aiguillons & piquans comme les nôtres, & se trouvent dans les bois & dans les champs où ils se retirent dans des trous, & à ce qu'on dit ne vivent que de fourmis & de leurs œufs, de bois pourri, d'herbes & de racines; leur chair est blanche & d'aussi bon goût que celle d'un lapin, & aussi grasse que celle d'une poule engraisée au mois de Janvier.

J'en ai aussi goûté & trouvé que c'étoit un manger fort délicat; mais je ne voudrois pas dire la même chose des herissons de ce pays ici; car ce qui peut être un poison de par de-ça, peut être un fort bon aliment en ce pays là, par quelques propriétés accidentales en l'animal même, dans les choses dont il se nourrit, & dans la temperature du climat.

Les Indiens n'en mangent pas seulement, mais mêmes les plus grands d'entre les Espagnols; & l'on en fait tant d'estime, que parce qu'on les trouve ordinairement au temps du Carême, les Espagnols qui n'en veulent pas être privez, afin d'en pouvoir manger en ce temps-là, disent que ce n'est pas de la chair, quoy qu'il en ait le goût & les autres qualitez, parce qu'il ne vit que de fourmis & de bois sec.

C'est une chose qui est fort disputée parmi leurs Theologiens; car il y en a quelques-uns qui disent qu'il est permis d'en manger en Carême, & d'autres qui soutiennent que non.

Il y a aussi une sorte de lézards dont ils mangent beaucoup, qu'ils appellent *Iguana*, dont les uns se trouvent dans l'eau & les autres sur la terre.

Ils sont plus longs qu'un lapin, & ressemblent à un scorpion, ayant des écailles vertes & noires sur le dos.

Ceux qui sont sur la terre, courent aussi vite que nos lézards, grimpent sur les arbres comme des écurieux, & percent mêmes les racines des arbres dans les murailles.

Ils sont hideux à voir, mais lors qu'on les a apprêtez à l'étuvée avec un peu d'épices, ils rendent du jus qui est si excellent; leur chair est aussi blanche que celle d'un lapin, & le rable en est fait tout de même.

C'est une viande qui est fort dangereuse quand elle n'est pas assez cuite; j'en ai failly à mourir pour en avoir trop mangé, parce qu'ils n'étoient pas assez cuits.

Il y a aussi beaucoup de tortuës d'eau & de terre, dont les Indiens mangent, & que les Espagnols trouvent aussi fort bonnes.

Les Indiens en général aiment tous à boire, & boivent de leur simple chocolatte sans sucre ni autres ingrediens, ou bien de l'atolle jusqu'à crever.

Mais s'ils peuvent avoir de quelque bruvage qui enivre, ils boiront tant qu'ils auront un sol dans leur bourse, & n'en laisseront pas une goutte.


 CHAPITRE X.

*Description d'une boisson étrange des Indiens ;
& de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'ivrognerie.*

Les font entr'eux de certains bruvages qui sont plus forts que du vin , qu'ils font en de grandes cruches ou pots de terre qu'on apporte d'Espagne , où ils mettent un peu d'eau , puis remplissent le vaisseau de melasse ou jus des cannes de sucre , ou d'un peu de miel , pour le rendre doux , & pour lui donner de la force ils ymettent des racines & des feuilles de tabac , & d'autres racines qui croissent en ce pais-là , qu'ils sçavent être propres à cette operation.

J'ai vû même en quelques endroits qu'ils y nettoient un crapaut tout vivant.

Après cela ils ferment le vaisseau , & laissent fermenter tout cela ensemble pendant quinze jours ou un mois , jusqu'à ce que le tout soit bien macéré & fermenté , que le crapaut soit consumé , & que ce bruvage ait acquis la force qu'ils desirent.

Alors ils ouvrent le vaisseau , & invitent leurs amis pour en boire , ce qu'ils font d'ordinaire pendant la nuit , de peur d'être découverts par le

le Prêtre de Village, & ne cessent de boire jusqu'à ce qu'ils soient tous à fait yvres.

Ils nomment ce bruvage le *Chicha*, qui sent extrêmement mauvais, & cause souvent la mort à plusieurs personnes, particulièrement dans les endroits où ils y mettent des crapaux.

Lors que je demeurois à Mixco, l'on me donna avis qu'il se devoit tenir une grande assemblée chez un Indien pour boire de ce bruvage; ce qui fit que je pris avec moi les Officiers de la Justice du lieu, & me transportai en la maison de cet Indien, où nous trouvâmes quatre de ces cruches ou pots de terre, tous pleins de ce bruvage qu'on avoit débouché, que je fis transporter dans la rue, où je les fis mettre en pieces & épandre ce vilain chicha, qui m'envoya une odeur si puante au nez qu'il m'en prit un vomissement, & j'en fus malade presque pendant huit jours.

Les Espagnols qui connoissent le naturel des Indiens, l'inclination qu'ils ont à l'ivrognerie, les trompent sur ce sujet en diverses manieres; car quoi qu'il soit expressement deffendu, même à peine de confiscation & de l'amande de vendre du vin dans les villages des Indiens, cela n'empêche pas que plusieurs Espagnols qui sont pauvres ou de basse condition, & qui considerent plutôt le lucre que l'autorité publique ne transportent du vin hors de la Ville de Guatimala, pour le vendre dans les Villages des Indiens, à cause du grand profit qu'ils y trouvent.

Car d'un pot de vin ils en feront deux pour le moins, en le faisant bouillir avec de l'eau & du miel, & d'autres sortes de drogues pour
lui

lui donner de la force, qui ne leur coûtent guerres, mais qui enyvrent puissamment ces pauvres Indiens, à qui ils vendent ce breuvage mixtionné pour vrai vin d'Espagne au pot & à la pinte, mais toujours à fausse mesure.

Avec ce vin-là ils ont bien-tôt enyvré ces pauvres Indiens, qu'ils trompent encore plus facilement lors qu'ils sont yvres, leur faisant payer le double du prix; & enfin lors que le sommeil les surprend, ils fouillent cependant en leurs pochettes.

Ce crime là est fort commun entre les Espagnols de Guatimala, qui abusent ainsi des Indiens lors qu'ils viennent dans la Ville pour vendre & acheter quelque chose.

Ceux qui tiennent des Bodegones, qui sont leurs cabarets, & ressemblent à des boutiques de Chandeliers, parce qu'ils ne vendent pas seulement du vin, mais aussi des chandelles, du poisson, du sel, du fromage & du lard, attirent ordinairement ces pauvres Indiens chez eux, & quand ils les ont enyvrez ils fouillent en leurs pochettes, & les chassent après à coups de bâtons ou à coups de poings, s'ils ne s'en veulent pas aller d'eux mêmes.

Lors que j'étois à Guatimala il y avoit un de ces cabaretiens nommé Jean Ramos, qui par ces sortes de tromperies avoit amassé pour plus de deux cens mille ducats de bien, & en donna huit mille à une sienne fille en mariage; aussi n'y avoit-il point d'Indien qui passât devant sa porte qu'il n'appellât, & après être entré chez lui qu'il ne le traitât comme j'ay dit ci dessus,

Lors

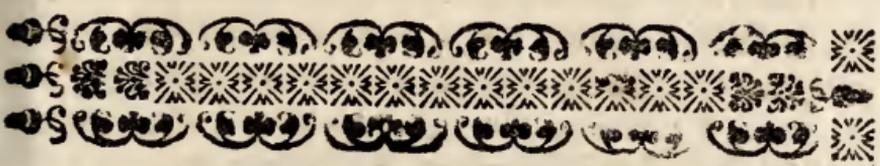
Lors que j'étois à Mixco, il y avoit un Fermier Espagnol qui étoit voisin du mien dans la Vallée, qui ayant envoyé ses serviteurs Indiens à Guatimala avec une demi-douzaine de mulets chargez de froment; pour délivrer ce blé à un marchand avec qui il étoit convenu du prix, & qui en devoit donner l'argent à l'un de ces serviteurs qui l'avoit servi pendant six années, & qu'il avoit toujours reconnu pour fidelle; Ce blé ayant été délivré au marchand, & l'argent reçu, qui se montoit à cent huit livres, chaque mulet portant six boisseaux, à un écu le boisseau.

Comme cet Indien passoit devant la boutique ou le cabaret de ce Jean Ramos avec un de ses compagnons, il fit si bien qu'il les fit entrer, après les avoir fait boire du vin mixtionné & les avoir enyvrez, il fouilla dans la pochette de celui qui portoit cet argent & le prit, puis les chassa de la maison; de sorte qu'étant encore tous deux yvres ils furent obligez de monter sur leurs mulets & de s'en retourner au logis; mais en chemin l'Indien qui avoit reçu l'argent se laissa tomber de son mulet & se cassa le col; l'autre arriva au logis sans camarade & sans son argent.

Le Fermier poursuivit Jean Ramos après cela, & intenta action contre lui à la Cour pour ravoir son argent; mais Ramos qui étoit plus riche & plus en état de faire des présens que lui, se tira facilement d'affaire, comme il avoit fait plusieurs fois auparavant.

Les Espagnols n'appellent ces choses-là par moquerie que des peccadilles, c'est à dire de
pe-

petits pechez, parce qu'ils n'en font pas de compte, & ne font nulle conscience non seulement d'enyvrer & de voler les Indiens, mais aussi de les tuer; la mort de ces pauvres gens n'étant non plus considérée ni vengée entr'eux, que celle d'une brebis ou d'un veau qui sera tombé dans un puits.



CHAPITRE X.

De Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entr'eux.

Après avoir parlé de leurs vêtements, de leurs maisons, de leur boire & de leur manger, il ne reste plus qu'à dire quelque chose des mœurs, du gouvernement, & de la Religion de ceux qui dépendent des Espagnols.

Ils ont emprunté la forme de leur gouvernement civil des Espagnols, & dans tous les Villages ils ont un ou deux Alcades, & autant ou plus de Regidors, qui sont à peu près comme les Maires & les Echevins parmi nous, ou les Jurats en Guienne, & quelques Alguafils qui sont des Sergens ou Huissiers, pour faire exécuter les ordres de l'Alcade ou du Maire, & des autres Magistrats.

Dans les Villages où il y a trois ou quatre

cens familles ou plus, il y a ordinairement deux Alcades, six Regidors, deux Alguafils Majors, & six autres qui dépendent d'eux.

Il y a aussi quelques Villages qui ont le privilège d'avoir un Gouverneur Indien, qui est au dessus des Alcades & de tous les autres Officiers.

L'on change ces Officiers là tous les ans, & l'on en élit d'autres qui sont choisis par les Indiens mêmes, qui nomment tour à tour les uns après les autres, de chaque Tribu ou lignage par où ils sont distinguez entr'eux.

Ils entrent en Charge le premier jour de l'an, & après ce jour-là l'on fait sçavoir leur élection à la Cour de Guatimala s'ils en dépendent; ou bien s'ils ne sont pas de sa Jurisdiction, aux principaux Magistrats ou Gouverneurs Espagnols des Provinces, qui approuvent cette nouvelle élection, & examinent les comptes de la dépense qui a été faite par les Officiers precedens, qui pour cet effet apportent avec eux leurs registres publics.

C'est pourquoi chaque Village a un Greffier ou un Ecrivain, qui d'ordinaire est plusieurs années en charge, parce qu'il se trouve peu d'Indiens qui sçachent écrire, & qui puissent bien exercer cette charge.

Ce greffier a plusieurs droits pour les écritures, les informations, & les comptes qu'il fait, comme ont aussi tous les Greffiers Espagnols; mais ils n'ont pas tant d'argent ni de presens; & bien souvent cela se monte à peu de chose, à cause de la pauvreté des Indiens.

Le Gouverneur est aussi ordinairement continué plusieurs années en sa charge, parce que c'est toujours un homme de qualité entre les Indiens, si ce n'est qu'on se plaigne de sa mauvaise conduite, & que tous les Indiens en parlent mal.

Ces Officiers qui ont le Gouvernement entre les mains, peuvent faire châtier tous les Indiens de leurs Villages qui commettent quelque crime ou quelque scandale.

Ils ont droit de condamner à l'amande, à la prison, au fouet, & au bannissement; mais non pas jusqu'à la mort, & doivent renvoyer ces causes là aux Gouverneurs Espagnols.

De même si un Espagnol qui passe par leur Village ou qui y demeure, commet quelque action insolente ou vit mal, ils peuvent l'arrêter prisonnier, & l'envoyer à la Chambre de Justice la plus proche, avec une ample information de son crime; mais ils ne peuvent pas le condamner à l'amande, ni le garder plus de vingt-quatre heures en prison.

Il est bien vrai qu'ils ont ce pouvoir sur les Espagnols, mais ils n'oseroient le mettre en execution; car un Espagnol fera trembler tout un Village, & quoi qu'il soit criminel, qu'il blasphème, & qu'il blesse les uns & les autres avec son épée, bien loin de se saisir de sa personne il les fait trembler, en sorte qu'ils n'oseroient le toucher; car ils savent bien que s'ils le font il leur en arrivera encore pis, soit par des coups, soit par quelque fausse information qu'il fera contr'eux.

Cela est arrivé souvent: car lors que les In-

diens en vertu du pouvoir qu'ils ont, se sont mis en devoir d'arrêter les emportemens de quelque Espagnol en leurs Villages, ils en ont été battus & bleffez, & quand ils en ont envoyé quelques uns devant un Juge ou un Gouverneur Espagnol, ils se sont garantis de la peine, en disant que ce qu'ils en ont fait a été en se deffendant, ou pour le service du Roi, que les Indiens commençoient à se soulever contre l'autorité & le gouvernement d'Espagne, lui refusant les choses dont il avoit besoin pour son voyage, en disant qu'ils n'étoient point esclaves pour le suivre ni les autres Espagnols, & qu'ils esperoient d'en voir bientôt la fin.

La plûpart du temps l'on a ajoûté foi à ces fausses informations au préjudice des Indiens, qui en ont été encore plus maltraitez après cela, & au lieu de leur faire justice, on leur a répondu que s'ils avoient été tuez en se rebellant ainsi contre le Roi & ses bons sujets, ils auroient été traitez comme ils le meritoient, & que s'ils ne servoient les Espagnols qui passeroient par leurs Villages, qu'on reduiroit leurs maisons en cendres, & qu'on les extermineroit eux & leurs enfans.

Ces réponses qui leur sont faites par les Juges mesmes & la créance que l'on donne aux plus miserables Espagnols qui informent contr'eux, fait qu'ils n'osent se venger de quoi que ce soit qu'on leur fasse, n'osant attaquer un Espagnol quelque vicieux qu'il puisse être, ni se servir du pouvoir qu'ils ont de l'arrêter.

Si l'on fait aussi quelques plaintes entr'eux contre un Indien, ils n'oseroient lui rien faire qu'ils n'ayent assemblé tous ses parens, & particulièrement le chef de la Tribu dont il dépend, lequel s'il juge avec les autres qu'il merite la prison, le fouet, ou quelque autre châtiment, ce sera alors aux Alcades ou Maires, & aux autres Juges à le condamner à souffrir la peine, dont ces premiers seront demeurez d'accord entr'eux.

Mais ils peuvent encore appeller de ce Jugement au Prêtre ou au Religieux qui demeurent en leur Village, à qui bien souvent ils se soumettent, & à la peine qu'il juge à propos d'ordonner.

Ce qui fait aussi qu'ils ont souvent recours à l'Eglise pour en avoir justice, étant persuadez que leur Prestre entend mieux le droit & les loix qu'ils ne font.

Aussi bien souvent ils cassent les sentences qui ont été données dans l'Hôtel de Ville, blâment les Officiers de la partialité & passion qu'ils ont témoignée contre leurs pauvres freres, & mettent en liberté celui qu'ils ont jugé.

Cela arrive assez souvent, particulièrement si quelqu'un de ces Indiens dépend de l'Eglise, ou a quelque sorte d'habitude avec leurs Prestres, ou bien à cause de leurs femmes qui blanchissent leur linge, ou composent leur chocolatte; & ceux-ci peuvent vivre en assurance pendant tout le temps que le Prestre est dans le Village.

Que si pendant que le Prestre est absent,

ils citent ces gens-là en Justice, & les condamnent au fouet, à l'amande, ou à la prison, ce qu'ils font quelquefois tout exprés, quand il est de retour ils sont bien affurez d'en être repris & maltraitez, & bien souvent les Officiers sont fustigez dans l'Eglise par l'ordre du Prêtre, contre qui ils n'oseroient dire mot, recevant avec soumission le châtiment qu'il leur a imposé, parce qu'ils s'imaginent que ce châtiment vient de Dieu, & que comme Dieu est au dessus des Princes & Magistrats seculiers, ses Ministres aussi sont au dessus des leurs & de toute autre puissance mondaine.

Il arriva lors que je demeurois à Mixco, qu'un Indien ayant été condamné au fouet pour quelques desordres qu'il avoit commis, il ne voulut pas acquiescer à la sentence, mais en appella par devant moi, disant qu'il vouloit être fustigé dans l'Eglise par mon ordre, & que ce châtiment lui seroit profitable comme venant de la main de Dieu.

Lors qu'on l'eût amené devant moi, je ne pus pas casser la sentence que les Indiens avoient donnée, parce qu'elle étoit équitable; de sorte que je lui fis donner le fouet, qu'il souffrit fort patiemment & avec joye, & après cela me baisa les mains, & m'apporta une offrande en argent pour me remercier, disoit-il, du bien que j'avois fait à son ame.



CHAPITRE XII.

Des arts & métiers qu'exercent les Indiens, & de leur exactitude & assistance aux cérémonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez & autres Ecclesiastiques.

Oltre ce gouvernement civil qui est établi parmi eux pour le fait de la Justice, ils vivent comme l'on fait dans les autres Etats bien policez.

Car dans la plûpart de leurs Villages, il y a des gens qui font profession des mêmes métiers que les Espagnols.

Il y a des ferruriers & des maréchaux, des tailleurs, des charpentiers, des maçons, des cordonniers, & semblables autres artisans.

J'entrepris un ouvrage assez difficile dans une Eglise de Mixco, où je voulois faire bâtir une fort grande voûte au-dessus de la Chapelle, ce qui étoit d'autant plus difficile, qu'il falloit élever une circonference ronde sur un triangle.

Néanmoins je ne me servis que d'Indiens pour faire cet ouvrage, dont les uns étoient du lieu même, & les autres des villages voisins,

qui rendirent cet ouvrage si achevé, que le meilleur ouvrier d'entre les Espagnols n'auroit scû mieux faire.

La plûpart de leurs Eglises sont voûtées en haut, & toutes bâties par les Indiens.

Ils bâtirent de mon temps un nouveau Monastere dans le Village d'Amatitlan, avec plusieurs arcades de pierre, tant dans les allées d'embas, que dans les galleries d'enhaut, aussi parfait & aussi achevé, qu'aucun autre de ceux que les Espagnols avoient autrefois bâti dans la Ville de Guatimala.

Enfin il est constant que s'ils étoient assistez par les Espagnols, & mieux instruits qu'ils ne sont, qu'ils pourroient faire entr'eux un état bien réglé.

Ils ont une grande inclination à la peinture, & ce sont eux qui ont peint la plûpart des autels & des tableaux qui sont dans les Eglises de la campagne.

Dans la plûpart de leurs Villages il y a des écoles, où on leur apprend à lire, à écrire, & à chanter en musique.

Selon la grandeur du village l'Eglise aura un certain nombre de Chantres, de Trompettes, & de Joueurs de haut-bois; sur lesquels le Prestre du village ordonne un certain Officier qu'ils appellent le Fiscal, qui marche devant eux avec un bâton blanc à la main avec une croix d'argent au bout, pour montrer qu'il est Officier de l'Eglise.

Lors qu'il y a quelque affaire qui doit être jugée par le Prestre du lieu, ce Fiscal ou Greffier est celui qui doit mettre sa sentence en execution.

Il doit aussi sçavoir lire & écrire, & d'ordinaire il est maître de la musique de l'Eglise.

Les jours de dimanche & des festes il est obligé d'assembler à l'Eglise les jeunes garçons & les filles devant & après le service, & leur enseigner les prieres, les sacremens, les commandemens de Dieu, & tous les autres articles du catechisme.

Le matin lui & les autres musiciens sont obligés aussi tôt qu'ils entendent sonner la cloche, de se rendre à l'Eglise pour chanter & officier à la messe, qu'ils celebrent avec des orgues & d'autres instrumens de musique; aussi bien que les Espagnols.

Ils se doivent aussi rendre à l'Eglise à cinq heures du soir lors que la cloche les y appelle, pour dire complie avec le *Salve Regina*.

Ce Fiscal, qui est ce qu'on appelle l'Official par deça, est fort considéré dans le village, & marche avec plus d'éclat que les Maires, les Jurats, & leurs autres Officiers de Justice; mais aussi quand le Prestre veut il est obligé de l'accompagner, d'exécuter ses ordres, & de regler le nombre de ceux qui doivent l'accompagner quand il sort du village.

Luy & tous ceux qui dépendent de l'Eglise, sont exempts du service que les autres Indiens rendent toutes les semaines aux Espagnols, & d'accompagner les voyageurs, ou servir les autres Officiers de Justice.

Mais ils sont obligés lors qu'il arrive quelque Prestre, ou quelque homme de qualité dans leur village, d'aller au devant de luy & de l'accompagner avec leur musique, leurs trompettes,

tes, & leurs haut-bois, & de faire dresser des arcs de triomphe avec des branches d'arbres & des fleurs, dans les ruës où ils doivent passer.

Outre ces Officiers-là, tous ceux qui dépendent aussi de la maison des Ecclesiastiques sont affranchis du service des Espagnols.

Le Prêtre d'un village change de serviteurs toutes les semaines qui le servent les uns après les autres; en sorte qu'ils puissent avoir une semaine ou deux pour vaquer à leurs affaires.

Si le village est grand il doit avoir trois cuisiniers, & deux seulement s'il est petit, qui le servent chacun à son tour, si ce n'est quand il fait quelque festin; car alors ils s'y rendent tous.

Il a aussi deux ou trois personnes qu'ils appellent *Chabals*, qui sont comme des sommeliers, qui gardent toutes les provisions de la maison sous la clef, & donnent au cuisinier ce que le Prêtre a ordonné qu'on luy apprête pour son dîné ou son soupé.

Ils gardent aussi les napes, les serviettes, les plats & les assiettes, & ce sont eux qui mettent la nape, qui l'ôtent, & servent à table.

De plus il a encore trois ou quatre garçons, mêmes jusqu'à six si le village est grand, pour faire ses messages, servir à table, & coucher dans la maison chacun à leur tour; qui avec les cuisiniers & les sommeliers dînent & soupent tous les jours dans la maison du Prêtre & à ses dépens.

Il a aussi quelques vieilles femmes qui le servent à instruire une demi-douzaine de filles, qui se rendent près de sa maison pour faire des

tortilles pour luy & pour sa famille, ou des gâteaux aux de mahis, que les garçons apportent tout chauds, & les servent à la table demi-douzaine à la fois.

Outre ces serviteurs-là, s'il a un jardin on luy donnera encore deux ou trois jardiniers, & pour son écurie pour le moins demi douzaine d'Indiens, qui luy doivent apporter le soir & le matin du *sacate*, c'est à dire de l'herbe pour ses mulets & ses chevaux; mais ceux-là ne mangent pas à la maison, à la reserve du palefrenier, qui se doit rendre au matin lors que le Prêtre veut monter à cheval.

Ceux-là avec les jardiniers dînent & soupent à la maison quand ils travaillent pour le Prêtre, qui dans les grands villages a d'ordinaire pour le moins une douzaine de ces gens là qu'il nourrit à ses dépens.

Il y a encore deux ou trois autres Indiens qui dépendent de l'Eglise, qu'on nomme Sacrificateurs, qui sont aussi exempts, de courvées, ou de servir les Espagnols par semaine.

Ils ont soin des chapes & chasubles des Prêtres, & de tous les ornemens d'Autel, comme aussi d'orner les Autels lors qu'on veut dire la Messe.

De plus il y en a encore deux ou trois autres qu'ils appellent *Major-domes*, qui sont les Bedeaux des confrairies de la Vierge ou des Saints.

Leur occupation est d'aller par le village recueillir les aumônes pour l'entretien de la confrairie; d'amasser des œufs pour le Prêtre toutes les semaines, & sont obligez de luy rendre compte de toutes les aumônes qu'ils ont recueillies; & de luy donner tous les mois ou tous

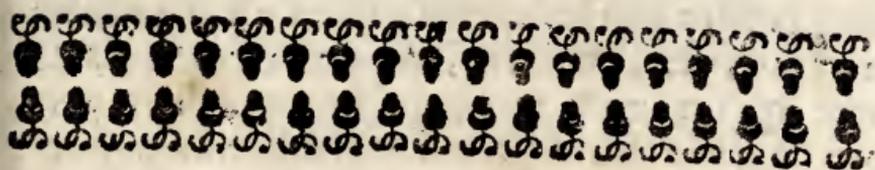
les quinze jours deux écus, pour faire chanter une Messe pour la confrairie à l'honneur du Saint qui en est le Patron.

S'il y a quelque rivière, ou autre lieu semblable où l'on pêche du poisson proche du village, le Prestre aura trois ou quatre Indiens, & en quelques endroits jusqu'à demi-douzaine, pour le fournir de poisson.

Avec tous ces droits-là, il a encore les offrandes qu'on fait en l'Eglise, & lors qu'on vient à confesse à lui, ou qu'on célèbre la fête d'un Saint, ou que les Indiens ont quelque affaire à lui communiquer; car ils ne vont jamais le trouver pour affaire, qu'ils ne lui portent un present selon leur pouvoir.

Outre qu'il a la dixme de toutes choses, on lui donne encore une pension en argent par chaque mois, que les Maires & Echevins lui apportent eux-mesmes, à qui il en donne un reçu sur le registre des dépenses publiques.

Quoy que cette pension soit alloüée par les Magistrats Espagnols, & payée au nom du Roi pour prêcher l'Evangile; elle sort pourtant de la bourse des pauvres Indiens, ou procede de leur travail; car on la recueille dans le village des bonnes volontez des habitans, ou l'on la tire du tribut qu'ils payent au Roy, ou bien du revenu d'une certaine portion de terre qu'on sème & cultive en commun, dont l'on vend les fruits pour y satisfaire.



CHAPITRE XIII.

*Des droits que les Indiens payent au Roi
d'Espagne, & aux Seigneurs dont
ils dépendent.*

Tous les villages de l'Amérique qui sont civilisez & sous la domination des Espagnols ; appartiennent à la Couronne d'Espagne, ou à quelques Seigneurs particuliers qu'ils appellent Commandeurs, qui sont des descendans des premiers Conquérens, à qui ils payent un tribut annuel en diverses sortes de denrées, & un autre en argent au Roi.

Il n'y a point de village si pauvre, où chaque Indien marié ne paye du moins quatre réales de tribut par an au Roi, & autant au Commandeur.

Mais si le village ne dépend que du Roi, ils payent pour le moins six réales, & mesme en quelques endroits jusqu'à huit réales par tête ; car ceux qui dépendent des Commandeurs leur donnent des denrées qui se trouvent sur les lieux comme du mahis qui se paye par tout, du miel, des volailles, des cocqs d'Inde, du sel, du cacao, des mantes de coton, & choses semblables.

L'on estime fort les mantes du tribut, parce qu'on

qu'on les choisit tout exprés, & qu'elles sont plus grandes que les autres; il en est de même du cacao, de l'achiotte, & de la cochenille, parce qu'on met toujours le meilleur à part pour payer le tribut; car si les Indiens n'apportoient pas leurs meilleures denrées, il est certain qu'on leur donneroit le fouet, & qu'on les renvoyeroit, afin qu'ils en apportassent d'autres.

Les Chefs des Tribus ont soin de recueillir ce tribut, & de le mettre entre les mains des Alcades & Regidors, qui le portent à la Chambre des Comptes qui est dans la ville, ou au plus proche Magistrat Espagnol si le village dépend du Roy, ou bien au Seigneur & Commandeur à qui le village appartient.

Il n'y a qu'une seule chose en quoy j'aye trouvé que les Espagnols ont quelque sorte de bonté & d'indulgence pour les Indiens, qui est que si quelqu'un d'entr'eux est si pauvre, si foible & mal-sain qu'il ne puisse pas travailler, ou qu'il soit parvenu à l'âge de soixante & dix ans, il est exempt de payer aucune sorte de tribut de quelque manière que ce soit.

Il y a aussi quelques villages qui en sont exempts, qui sont ceux qui peuvent montrer qu'ils descendent de l'Etat de Tlaxcallan, ou de quelques familles de Mexique ou des environs, qui aiderent les premiers aux Espagnols lors de la conquête de ce pays-là.





CHAPITRE XIV.

Des mœurs des Indiens, de leur fidélité, de leur respect envers les Ecclésiastiques, de leur éloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolatrie, & de l'opinion qu'ils ont de la Religion.

Pour ce qui regarde leurs mœurs & leur conversation, il est constant qu'ils sont fort civils & debonnaires, d'un naturel craintif; & portez à servir, à obeyr, & à faire du bien si l'on leur témoigne tant soit peu d'amitié; mais dans les lieux où ils sont mal-traitez, ils sont rudes, mal-plaisans, qui ne veulent rien faire, & qui aiment mieux se faire mourir que de vivre en servitude.

Ils sont fort fidelles, & l'on n'a jamais reconnu qu'ils ayent commis aucun vol d'importance; de sorte que les Espagnols mêmes ne craignent pas de coucher avec eux toute la nuit dans un desert, quoy qu'ils portent des sacs pleins d'or avec eux.

Ils gardent aussi bien le secret, & ne voudroient pas avoir revelé rien qui pût faire tort à la reputation d'un de leurs voisins, ou choquer le credit d'un Espagnol s'il leur porte tant soit peu d'amitié.

Mais

Mais sur tout ils portent un fort grand respect à leur Curé, & lors qu'ils viennent pour lui parler, ils prennent leurs plus beaux habits, & étudient un compliment ou un discours tout exprés pour lui plaire.

Ils sont abondans en leurs expressions, & pleins de circonlocutions, qu'ils enrichissent de paraboles & de similitudes pour exprimer leurs pensées & leurs intentions.

J'ai demeuré quelquefois une heure tout entière assis à entendre seulement parler une vieille femme, avec tant d'élégance en sa Langue, mais qui n'auroient point de sens ou paroïtroient barbares en la nôtre, que j'en étois étonné; & bien souvent je m'instruisois plus par là en la connoissance de leur Langue, que par toute mon étude particulière.

Que si je pouvois leur répondre avec des phrases & des expressions qui fussent semblables aux leurs, comme je tâchois de le faire souvent, j'étois assuré de gagner par là leur amitié, & d'en obtenir ce que j'aurois voulu leur demander.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu, ils professent en apparence la même Religion que les Espagnols; mais dans le cœur ils ont beaucoup de peine à croire ce qui surpasse les sens, la nature, & ce qui ne paroît pas visible aux yeux.

Il y en a même encore aujourd'hui plusieurs qui adorent des Idoles de bois & de pierre, qui sont adonnez à la superstition, qui observent la rencontre des bêtes qui traversent les chemins, le vol des oyseaux, & leur
chant

chant auprès de leurs maisons en certain temps qu'ils n'ont pas accoûtumé d'y venir.

Il y en a aussi plusieurs qui sont adonnez au sortilege, & à qui le Diable fait accroire que leur vie dépend de celle de quelque beste, qu'ils gardent auprès d'eux comme leur Esprit familier, & s'imaginent que lors que cette bête mourra ils doivent aussi mourir, que lors qu'on les poursuit à la chasse le cœur leur fremit, lors qu'il manque à cet animal-là il leur manque aussi à eux.

Il arrive même que par illusion diabolique, ils paroissent en la figure de cette beste-là, qui d'ordinaire est celle d'un cerf, d'un daim, d'un lion, d'un tigre, d'un chien, ou d'un aigle; de sorte que sous cette figure-là il y en a eu quelques-uns sur qui l'on a tiré des coups de mousquets ou de fusils qui en ont été blesez, comme je montreray dans le chapitre suivant.

Et parce qu'ils voyent qu'on peint divers Saints avec quelque animal auprès d'eux, comme saint Jérôme avec un lion, saint Antoine avec un pourceau & d'autres bêtes sauvages, saint Dominique avec un chien, saint Marc avec un taureau, & saint Jean avec un aigle, ils s'imaginent que ces Saints-là étoient de la même opinion qu'eux, & que ces animaux-là étoient leurs Esprits familiers & qu'ils se transformoient en leurs figures lors qu'ils vivoient, & qu'ils étoient morts à même temps qu'eux; de sorte que quoy que l'opinion qu'ils ont de ces Saints-là soit fausse, elle ne laisse pas de les affermir en la
Re-

Religion Catholique, par la créance qu'ils ont qu'elle a du rapport à ce qu'ils croient.

C'est aussi une des raisons pour laquelle ils ont une si grande veneration pour ces Saints là; car selon le peu de moyens qu'ils ont, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en acheter un Tableau & le faire mettre dans l'Eglise, afin qu'il y soit honoré d'un chacun.

Les Eglises sont pleines de ces Tableaux, que l'on porte au haut de certains bâtons dorez en procession, comme l'on fait les bannieres par de-ça, aux jours de fêtes.

Les Curez ne tirent pas peu de profit de ces choses-là; car le jour de la fête d'un Saint dont on aura porté le Tableau en procession ce jour-là, celui à qui le Tableau appartient fait un grand festin dans le village, & donne ordinairement trois ou quatre écus au Curé pour sa Messe & son sermon, avec un cocq-d'Inde, trois ou quatre pieces de volaille, & du cacao suffisamment pour luy faire du chocolat pendant toute l'octave qui suit.

De sorte qu'en quelques Eglises où il y a pour le moins quarante de ces Tableaux ou images de Saints, le Curé en retire pour le moins quatre ou cinq cens livres par an.

C'est pourquoy le Curé a grand soin de ces Tableaux, & de faire avertir de bonne-heure les Indiens du jour de leur Saint; afin qu'ils se mettent en bon état pour bien celebrer sa fête chez eux & dans l'Eglise.

Que s'ils ne contribuent pas assez largement, le Curé les en reprendra, & les menacera de ne point prêcher.

Que

Que si quelque Indien par faute de moyens ne peut pas contribuer, on ne peut pas célébrer la fête en la maison & à l'Eglise, le Curé le menacera de jeter le Tableau de son Saint hors de l'Eglise, en disant qu'elle ne doit point être remplie de Saints qui sont inutiles au corps & à l'ame, & que ce Tableau-là occupe le lieu d'un autre dont on célébreroit la fête tous les ans à la maison & à l'Eglise.

Que s'il arrive que celui à qui appartient cette Image vienne à mourir & laisse des enfans, ils en doivent prendre le soin comme d'une portion de leur heritage, & faire en sorte que l'on celebre leur fête.

Mais s'il n'a point laissé de fils ny d'heritiers, le Curé fait assembler tous les Chefs des Tribus, & les principaux Officiers de la Justice, à qui il fait une harangue, pour leur faire sçavoir qu'il y a une place en l'Eglise, qui est occupée inutilement par une telle Image & le bâton qui la soutient, que celuy à qui elle appartenoit étant mort sans heritiers pour en avoir le soin, il est obligé de les avertir qu'il a dessein de la mettre entre leurs mains, afin qu'ils la portent à l'Hôtel de Ville, & la gardent jusques à ce que quelque bon Chrétien la reconnoisse ou l'achete pour luy.

Lors que les Indiens entendent ces paroles, ils appréhendent que le jugement de Dieu tombe sur leur village, & qu'ils les châtie pour avoir souffert qu'un Saint ait été mis hors de l'Eglise; c'est pourquoy ils vont aussitôt trouver le Curé, & luy porter des
pre-

presens, afin qu'il prie le Saint pour eux; & qu'il leur limite un certain temps pour lui pouvoir rendre réponse sur la disposition de ce Tableau du Saint.

Car ils croient que c'est une honte & un affront à tous les habitans de leur village, qu'une chose qui a été consacrée à l'Eglise en soit ôtée, & mise sous le pouvoir des seculiers.

Après qu'il leur a limité le temps qu'ils doivent le venir trouver, ils luy promettent de trouver quelque bon Chrétien, soit des parens ou des amis de celui à qui le Tableau appartenoit, ou bien quelqu'autre personne, qui l'achetera du Curé, s'il est encore dans l'Eglise, ou des Magistrats, s'il a été mis entre leurs mains, ce qu'ils ne souffrent qu'avec peine, parce qu'on leur a enseigné divers exemples des malheurs qui sont arrivez à d'autres en pareilles occasions, c'est pourquoi pour s'en exempter, ils promettent d'apaiser la colere du Saint, par le moyen d'une feste solennelle, qu'ils celebreront dans leur village à son honneur, afin qu'il ne leur veuille point de mal de l'avoir negligé de la sorte.

Les Ecclesiastiques de ce pays-là qui connoissent la simplicité des Indiens, n'oublient pas aussi tous les moyens qu'ils ont de s'en prévaloir, & celui-cy n'est pas un des moindres pour en tirer de l'argent.

Car comme ils croient que c'est un affront à tout leur village, de souffrir qu'un de leurs Saints soit mis hors de l'Eglise, & qu'il faille l'acheter des seculiers, ils font toute la diligence qui leur est possible pour presenter au Curé un
hom.

homme qui prenne le tableau du Saint pour lui, qui non seulement lui donne la valeur de ce qu'il a coûté avec sa bordure dans la boutique du Peintre; mais aussi ce qu'on avoit accoutumé de donner aux jours de sa fête.

Comme l'on a enseigné aux Indiens que pour honorer davantage les Saints, il falloit qu'ils leur fissent des offrandes au jour de leur feste, les uns apportent une réale ou deux, ou comme c'est l'ordinaire à Guatimala, un cierge de cire blanche, & en d'autres endroits du cacao & des fruits, qu'ils posent devant l'image du Saint pendant qu'on dit la Messe.

Il y en a aussi quelques-uns qui apporteront une douzaine de cierges, de la valeur d'une réale la pièce ou de moindre prix, & s'ils se trouvent seuls sans qu'on y prenne garde, ils les allument & les laissent brûler tous à la fois; de sorte qu'à la fin de la Messe le Curé n'en trouve que le bout.

Mais pour y remédier les Bedeaux ont ordre du Curé d'avoir soin des offrandes, & de ne pas permettre que les Indiens allument plus d'un cierge devant l'image du Saint, & laissent les autres devant sans les allumer, leur disant que les Saints se plaisent autant à voir ces cierges-là qu'on leur offre, que ceux qui sont allumés, afin que par ce moyen les autres lui demeurent, & qu'il en puisse tirer de l'argent.

Après que la Messe est dite, le Curé & les Bedeaux ôtent toutes les offrandes & les cierges qu'on avoit mis devant l'image du Saint où il se trouve quelquefois jusqu'à vingt réales

en argent, & une centaine de cierges, qui vaudront pour le moins quinze ou seize francs.

La plûpart des Religieux qui demeurent autour de Guatimala, sont auffi bien fournis de cierges par ce moyen-là, que les boutiques des marchands le font dans la ville.

Quoi que ces Religieux vendent quelquefois tous ces cierges en gros aux Espagnols, afin d'en tirer une somme tout d'un coup, néanmoins ils ne se foucient pas beaucoup de s'en défaire en cette manière-là, parce que les Indiens lors qu'ils en ont affaire pour quelque fête, ou pour un batême, ou pour une femme qui relève de ses couches, les vont acheter du Curé, qui par ce moyen revendra jusqu'à cinq & six fois les mesmes cierges à ceux-là mesme qui les ont offerts.

Et parce que les Religieux remarquent que les Indiens ont une grande inclination à ces sortes d'offrandes qui leur sont si utiles, il les leur recommandent particulièrement dans leurs prédications, comme des marques de leur piété & de leur dévotion.

Mais quoi que ces peuples soient si zéléz & si libéraux à faire des offrandes, ils sont néanmoins si ignorans dans les mystères de la foi, qu'ils ne sauroient rendre aucune raison de leur croyance.

Car les mystères de la Trinité, de l'Incarnation de Jesus Christ, & de nôtre Rédemption par sa mort, sont trop élevez pour eux, & ne peuvent dire autre choses là-dessus que certaines réponses qu'on leur a enleignées en leurs Catechismes; mais si on leur demande ce qu'ils croient

croyent de ces articles de la Religion Chrétienne, ils ne répondent jamais affirmativement, mais seulement que cela peut bien être ainsi.

De même lors qu'on leur enseigne que le Corps de Jesus Christ est véritablement & réellement présent au Sacrement de l'Eucharistie, & qu'il n'y reste aucune substance du pain, mais seulement les accidens; si l'on demande au mieux instruit des Indiens s'il croit cela, il ne répondra autre chose sinon que cela peut bien être.

Il arriva qu'une vieille femme qu'on estimoit fort dévote dans le village de Mixco, me vint trouver afin que je lui administrasse la Communion, & en l'instruisant, comme je lui demandai si elle croyoit que le Corps de Jesus Christ fût dans le Sacrement qu'elle recevoit des mains du Prestre, elle ne me répondit sinon que cela pouvoit bien être.

Un peu après afin de l'éprouver, & la tirer hors de cette manière ordinaire de répondre, je lui demandai ce qu'il y avoit dans le Sacrement qu'elle recevoit du Prestre à l'Autel, & qui est-ce qui étoit dedans?

Elle fut quelque temps sans répondre; mais comme je la pressai de me répondre affirmativement, elle se mit à regarder toutes les images des Saints qui étoient dans l'Eglise qui est dédiée à Saint Dominique; & ne sçachant que répondre, à la fin comme je la pressois fort de me dire ce qui étoit dans ce Sacrement, elle se mit à regarder le grand Autel, & me répondit que c'étoit Saint Dominique qui étoit le Patron

tron de l'Eglise & du village.

Cette réponse me fit rire de voir sa simplicité, & pour l'éprouver davantage je lui dis qu'elle voyoit que Saint Dominique étoit peint, ayant un chien auprès de lui portant une torche & un globe à ses pieds.

Je lui demandai ensuite si toutes ces choses là étoient dans le Sacrement avec Saint Dominique? à quoi elle me répondit que cela pouvoit bien être ainsi; ce qui m'obligea de la reprendre de son erreur; & de l'instruire sur le sujet dont il s'agissoit.

Mais ni mon instruction, ni toutes celles des Prestres Espagnols, n'ont pû encore jusqu'à present les détourner de leurs erreurs, & leur faire comprendre les mystères de la foi: car ils sont grossiers & pesans, & ont de la peine à comprendre la nature de Dieu & des choses célestes, lors qu'elles surpassent le sens ou la raison.

Néanmoins ils imitent la manière de faire des Espagnols, & observent tout ce qui leur est enseigné par les Ecclésiastiques, & sont extrêmement formalistes, mais peu attachés à la vraie substance de la Religion.

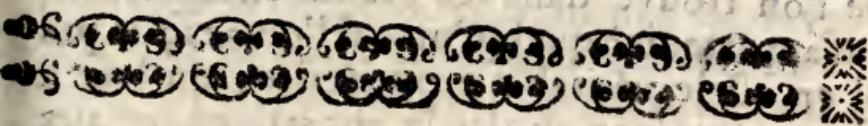
Comme on leur a enseigné qu'ils doivent faire quelque present au Curé lors qu'ils vont à confesse, & que par ce moyen-là leurs péchez seront pardonnez, ils sont si exacts en cela, particulièrement en Careme, que pas un n'oseroit venir se confesser sans avoir les mains garnies.

Les uns apportent de l'argent, d'autres du miel,

miel; des œufs, de la volaille, du poisson, du cacao, ou quelque autre chose semblable; de sorte que les confessions valent une bonne moisson au Curé dans le temps du Carême.

On leur a aussi enseigné que lors qu'ils viennent se présenter à la Communion, il faut qu'ils apportent pour le moins une réale au Curé; de sorte que j'ay connu quelques pauvres Indiens qui se sont retenus huit ou quinze jours sans communier, jusqu'à ce qu'ils eussent pû mettre à part une réale pour l'offrir en allant à la Communion.

Comme les Curez ne refusent la Communion à personne, & qu'ils obligent tous ceux qui ont passé l'âge de douze ans de se venir confesser, l'on ne sçauroit croire combien cela leur vaut tous les ans, & particulièrement dans les grands Villages, où j'ai vû quelquefois jusqu'à mille communiants.



CHAPITRE XV.

De l'application des Indiens à célébrer les fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public, à certains jours de l'année.

Les font aussi fort exacts à observer les jours de la semaine Sainte, que les Ecclésiastiques ont des reposoirs qu'ils gardent jour & nuit,
Tom. II. F &

& mettent un crucifix au devant avec deux basins aux côtez, pour recevoir les simples ou doubles réales, que chacun y apporte à genoux & pieds nus, en venant baiser les mains, les pieds, & le côté du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brûlent devant le reposoir en ces jours là.

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassés qui sont en Purgatoire; de sorte que quand le Prêtre a besoin d'argent il en trouve toujours dans le tronc, & comme, j'ay fait souvent ouvrir ces troncs là, j'y ai toujours trouvé plusieurs réales simples, & mêmes des pièces de quatre & de huit réales.

Et parce que les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne sçait pas qui en est le véritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses là appartiennent aux ames des trépassés; c'est pour quoi les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien plutôt au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassés, que ne feront pas les Espagnols, qui, s'ils trouvent une bourse perduë, la garderont fort bien pour eux-mêmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco qui trouva dans le grand chemin un patagon ou une pièce de huit réales, & étant venu quelque temps après

après pour se confesser, il me donna la pièce, en me dilant qu'il n'oseroit la garder, de peur que les ames se vissent presenter devant luy & la luy demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le jour des trépassés, d'argent, de volailles, de mahis, d'œufs & d'autres choses semblables, qui tournent toutes au profit du Curé.

Il y avoit un Religieux à Petapa, qui pour preuve de cela, me disoit qu'un jour de trépassés il avoit reçu en offrandes cent reales, deux cens pièces de volailles, demi douzaine de cocqs-d'Inde, huit boisseaux de mahis, troiscens œufs, seize cens amandes decacao, vingt fruits de palmites, & plus de cent cierges, sans compter quelques pains & autres petites baganelles, ce qui tout ensemble se pouvoit bien monter à cent livres selon le prix courant du pays.

Ils celebrent encore avec beaucoup de devotion le jour de Noël & les fêtes qui suivent ce jour-là: car un peu auparavant ils bârissent dans un coin de l'Eglise une petite cabane couverte de chaume comme une étable qu'ils nomment Bethlehem, avec une étoile qui a une queue qui aboutit à l'endroit où sont les trois Mages l'Orient, & dans cette étable ils mettent une crèche avec un petit enfant de bois dedans peint & doré représentant Jesus nouveau né, la Vierge qui est d'un côté & saint Joseph de l'autre, avec un âne aussi à l'un des côtez & un bœuf de l'autre; & en cette maniere ceux qui representent les Mages se mettent à genoux devant la crèche & offrent de l'or, de la

mirrhe, & de l'encens; les bergers viennent aussi offrir leurs presens, les uns un chévreau, un agneau, ou du lait, & les autres du fromage, du caillé, & des fruits.

L'on y voit aussi la representation des champs avec des troupeaux de brebis & de chèvres, & tout autour de la loge qui represente l'étable, il y a plusieurs figures d'AnGES avec des violes, des luts, & des harpes en leurs mains; ce qui attire une infinité d'Indiens dans les Eglises, où ils se plaisent à voir ces representations, parce qu'elles conviennent à leur entendement grossier, qui ne peut comprendre nos mystères que par les sens.

Mais comme il n'y a pas un Indien dans le village qui ne vienne voir cette representation de Bethléem, il n'y en a pas un aussi qui n'y apporte des presens, soit en argent, soit en quelque autre chose.

Les Prêtres ont encore eu cette adresse, que pour exciter davantage la dévotion des Indiens, & leur libéralité à faire des offrandes par l'exemple des Saints, ils leur ont enseigné de faire porter en procession les images de leurs Saints pendant toutes les fêtes jusqu'aux Rois au lieu où est cette representation de Bethléem, pour y presenter leurs offrandes selon le nombre des Saints qui sont dans l'Eglise, un jour cinq, un autre huit, un autre dix, & ainsi par ordre jusqu'à ce que tous y puissent aller avant le jour des Rois, pour faire leurs offrandes, soit en argent, soit en autre chose.

Celui à qui appartient l'image du Saint, marche devant lestement vêtu ce jour là avec tous
ceux

ceux de sa famille, s'il n'y a point de confrairie du Saint, & se met à genoux devant la crèche, puis s'étant levé il ôte l'offrande du Saint & la laisse devant la crèche, s'en retournant ensuite avec sa compagnie.

S'il y a une confrairie qui dépende de ce Saint là, ce seront les bedeaux ou les principaux officiers de la confrairie qui viendront faire cet hommage & ces offrandes.

Mais le jour des Rois, les Alcades & tous les Officiers de la Justice viennent aussi faire leurs hommages & apporter leurs presens, à l'exemple des Saints & des trois Rois, parce qu'ils representent la puissance & l'autorité du Roi.

Pendant tous ces jours là il y a aussi dans le village une danse de bergers, qui viennent la veille de Noël à minuit danser devant cette Bethléem, où ils offrent une brebis entr'eux.

Il y a aussi d'autres danses de personnes qui sont habillées en Anges avec de grandes ailes au dos, ce qui ne sert pas peu pour attirer le peuple aux Eglises, afin de voir toutes ces choses-là.

La Chandeleur ou le jour de la Purification est aussi observé avec beaucoup de cérémonies car l'on porte en procession l'image de la Vierge jusqu'à l'Autel, où elle offre des cierges, & des pigeons, ou des tourterelles entre les mains du Prêtre.

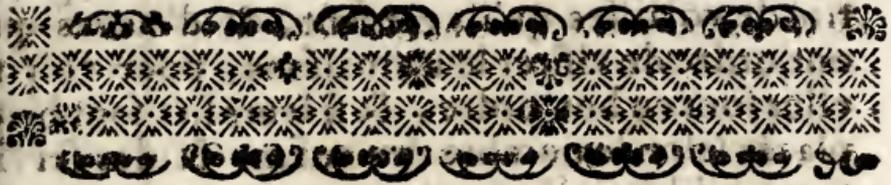
Tout le village doit imiter son exemple, & chacun y vient aussi apporter des cierges pour les faire benir, mais de quatre ou cinq qu'ils apportent ils n'en remportent qu'un qui est benit, les autres demeurent au Curé, de qui les Indiens

les rachètent après, & en donnent beaucoup plus que des autres parce qu'ils sont benits.

A la Pentecôte ils font une autre sorte de représentation dans l'Eglise, où pendant que l'on chante l'hymne du Saint Esprit, le Prêtre se tenant devant l'Autel le visage tourné vers le peuple, on laisse tomber sur sa tête une colombe ornée de diverses fleurs, & par de certains trous qui sont faits tout exprés, pendant une demie-heure ils jettent incessamment des fleurs sur la tête du Prêtre, pour représenter les graces du Saint Esprit sur sa personne, & les Indiens pour imiter cet exemple luy font aussi des présens.

Mais les Espagnols n'ont pas seulement enseigné ces ceremonies, & ces représentations aux Indiens, mais aussi leur maniere de se discipliner la semaine sainte; en quoy ils ne les imitent pas seulement, mais les surpassent aussi de beaucoup en rigueur avec laquelle les hommes & les femmes se disciplinent.

Car j'en ay vû quelques-uns non seulement s'évanouir, mais aussi mourir dans l'Eglise pour s'être donné la discipline trop rudement; de quoy les Prêtres ne se soucient pas beaucoup quand cela arrive, parce qu'ils sont assurez que leurs parens feront dire une Messe pour eux, qui leur vaudra trois ou quatre écus sans les autres offrandes.



CHAPITRE XVI.

Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.

C E ne sont pas seulement les Ecclésiastiques qui s'enrichissent aux dépens des Indiens ; mais généralement tous les Espagnols, qui étant la plupart oisifs, paresseux, & qui n'aiment point à travailler, s'enrichissent du travail de ces pauvres gens, leur font faire tous leurs ouvrages comme j'ay dit-cy-dessus, les tondent comme des brebis, & les chargent encore par quantité d'offices inutiles, afin d'avoir toujours quelque pretexte de rapiner sur eux ; & de prendre le peu qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine & de labeur.

Le President de Guatimala, les Juges de la Chancellerie ou de l'Audience Royale, les Gouverneurs & les Presidents des autres Provinces, se servent de ces pauvres Indiens pour avancer aussi & enrichir leurs domestiques.

Il y en a quelques-uns à qui ils donnent charge de visiter les villages, & de voir ce que chaque Indien a semé de mahis pour l'entretien de sa famille.

j'apportasse pour l'empêcher, mêmes en produisant le registre de leur batême pour montrer leur âge; de sorte que l'on en maria quelques-uns qui n'avoient pas passé douze à treize ans, & un même qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoissance fut jugée assez capable de suppléer au deffaut de son âge.

De maniere que dans l'action qui doit être la plus libre qui est celle du mariage, les Indiens sont traitez en esclaves par les Espagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen-là accroître leurs richesses.



CHAPITRE XVII.

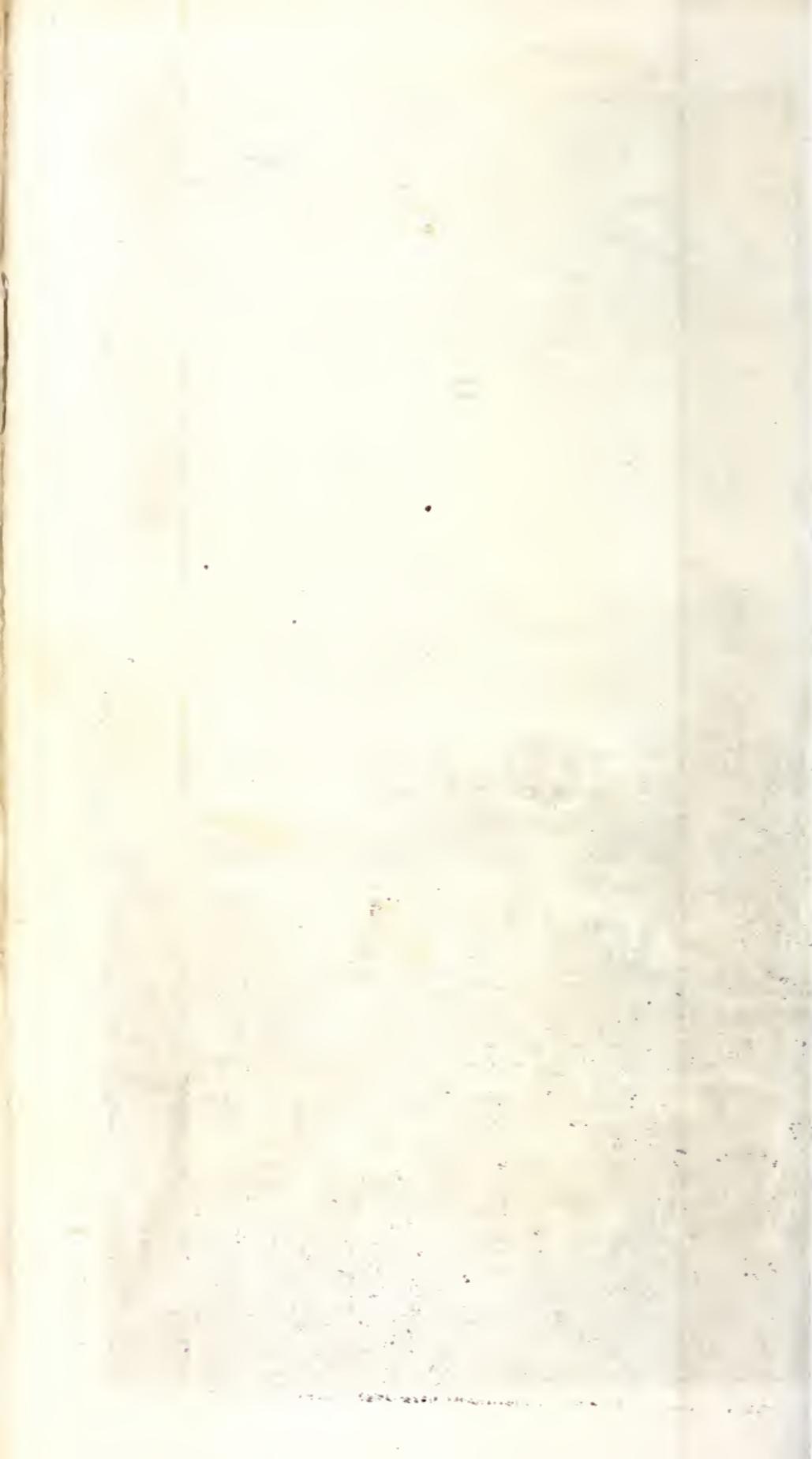
Des dances des Indiens & de leurs instrumens

MAis quoi qu'ils vivent sous le joug & la servitude, ils ne laissent pas d'être d'une humeur gaye, & de se divertir souvent en festins en jeux, & en dances, & principalement le jour de la fête du Saint à qui leur village est dédié.

Il n'y a pas un seul village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne seroit que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux





Deux ou trois mois avant la fête, les Indiens du village s'assemblent tous les soirs pour se préparer aux danses accoutumées en ces jours-là, & dans ces Assemblées ils boivent grande quantité de chocolatte & de chicha.

Il y a une maison ordonnée exprés pour chaque sorte de danse, où il y a un maître qui la va enseigner aux autres, afin qu'ils la sçachent parfaitement avant que le jour de la fête du Saint soit venu.

Pendant tout ce temps-là l'on n'entend autre chose toutes les nuits que des gens qui chantent, qui heurlent, qui frappent sur des coquilles de mer, qui jouent des hauts-bois & des flutes.

Mais quand la fête est venuë, pendant huit jours, on les voit danser en public, & mettre en pratique tout ce qu'ils ont appris en ces maisons là pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'étofes de soye, de toile fine, avec quantité de rubans & de plumes selon la nature de la danse, qu'ils commencent dans l'Eglise devant l'Image du Saint qui est le Patron de leur village, ou bien dans le cimétiere: & durant l'octave ils vont danser de maison en maison, où l'on leur donne à boire du chocolatte, du chicha, ou de quelqu'autre bon breuvage.

De manière que pendant huit jours l'on ne voit autre chose que des yvrognes dans le village, & si on les reprend de leur excès, ils répondent qu'ils se réjouissent avec leur Saint qui est au Ciel, & qu'ils veulent boire à lui, afin qu'il se souvienné d'eux.

La principale danse qui se pratique entr'eux s'appelle *Toncontin*, que quelques Espagnols qui ont vécu parmy les Indiens ont dansé devant le Roy d'Espagne à Madrid, pour lui faire voir quelque chose des coûtumes de ces peuples-là, & l'on dit que sa Majesté Catholique témoigna en être fort satisfaite.

Voicy comme on la danse ordinairement; les Indiens qui la doivent danser sont du moins trente ou quarante selon la grandeur du village.

Ils sont tous habillez de blanc, tant leurs pourpoints, que leurs calçons, & leurs ajates, qui d'un côté pendent presque jusqu'à terre.

Leurs calçons & leurs ajates sont brodez de soye ou de plumage, ou bordez de quelque beau gallon.

Quelques uns mêmes loüent des pourpoints, des calçons, & des ajates de taffetas tout exprés pour cela.

Ils portent sur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui sont colées à une certaine petite machine qui est faite tout exprés, & qui est dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme & ne tombe pas, ou se relâche en dansant.

Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celuy là, qui est attaché à leurs chapeaux, ou bien à une espece de casque qui est peint ou doré qu'ils mettent sur leur tête.

Ils tiennent aussi dans la main un évantail de plumes, & la plupart en ont aussi aux pieds en
for-

forme de petites ailes ; & quelques-uns portent des fouliers & d'autres n'en ont point ; mais depuis la tête jusqu'aux pieds ils sont presque tous couverts de fort belles plumes.

L'instrument dont ils se servent pour marquer la cadence est fait du tronc d'un arbre creux , qui est bien arrondi & paré au dedans , & au dehors fort doux & luisant , & qui est environ quatre fois plus épais que nos violes , avec deux ou trois longues fentes du côté d'en-haut , & quelque trous au bout qu'ils appellent *Tepanabaz*.

L'on pose cet instrument sur deux sièges ou sur un banc au milieu des Indiens , & le maître de la danse frappe dessus avec deux bâtons , qui sont garnis de laine au bout , & couverts d'un cuir poissé pour tenir la laine.

Quoy que cet instrument rende un son sourd & pesant , celui qui en jouë ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de jouer divers tons , & par les changemens du ton de faire entendre aux danseurs les mouvemens qu'ils doivent faire , soit en s'allongeant , soit en se courbant , ou bien lors qu'il faut qu'ils se mettent à chanter & élever leur voix.

Ils dansent tout en rond autour de cet instrument , les uns suivant les autres , quelquefois tout droit , & quelquefois en tournant tout autour , ou en ne faisant qu'un demy tour , & par fois en se penchant de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre , & en cette maniere ils chantent la vie du Patron de leur village , ou de quelqu'autre Saint.

Cet.

Cette dance n'est autre chose qu'une espèce de démarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans un mesme lieu, & puis après s'en vont faire la même chose dans une autre maison.

Il n'y a que les Chefs & principaux du village qui dansent ce Toncontin, qui est la dance qu'ils pratiquoient avant qu'ils fussent Chrétiens; & il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des louanges de leurs faux-dieux ils chantent la vie des Saints.

Ils pratiquent aussi fort souvent une autre sorte de danse, qui est une espèce de chasse de beste sauvage, qu'au temps du Paganisme l'on sacrifioit à leurs fausses divinitez, & qu'ils offrent à present au Saint qui est leur Patron.

L'on se sert d'une grande diversité d'airs & de tons en cette dance, avec un petit Tepanabaz & plusieurs coquilles de tortuë, ou bien de pots couverts de cuir sur lesquels ils frappent comme sur le Tepanabaz; qu'ils accompagnent du son des flutes.

Lors qu'ils dansent cette danse là ils crient & font grand bruit, en s'appellant & se parlant les uns aux autres, comme dans une Comédie, les uns racontant une chose, & les autres une autre, sur le sujet de la beste qu'ils chassent.

Ils sont tous déguisez en bêtes, les uns ayant de peaux peintes en forme de lions, d'autres de tigres & de loups, & ayant sur la tête des bonnets faits comme la tête de ces animaux-là, ou bien d'aigle & d'autres oiseaux de proie.

Ils portent aussi dans la main des bâtons peints comme des dards, des épées, & des haches,

ches, avec quoi ils menacent de tuer la beste qu'ils poursuivent.

D'autres au lieu de chasser une beste poursuivent un homme, comme s'il étoit poursuivy par des bêtes sauvages dans un desert pour le devorer.

Celui qui est ainsi poursuivi doit estre fort agile & leger à la course, comme un homme qui s'enfuit pour sauver sa vie, frapant ça & là sur ces bêtes qui courent après luy, mais qui à la fin le prennent & le mangent.

Comme le Toncontin consiste la plûpart à marcher & tourner tout à loisir, & à s'étendre tout doucement le corps, cette danse-là tout au contraire est pleine d'action, tantôt à courir tout autour d'un cercle & quelquefois dehors, tantôt à sauter & à frapper des instrumens qu'ils portent à la main, ce qui fait que ce divertissement est ennuyeux, plein de bruit, & où je n'ay jamais pris aucun plaisir.

Ils se servent encore d'une autre sorte de danse à Mexique, où les uns sont habillez en homme, & les autres en femmes.

Du temps du Paganisme ils s'en servoient pour chanter les louanges de leur Roy & de leur Empereur; mais à present ils appliquent leur chansons au Roy de gloire ou au Saint Sacrement, se servant ordinairement de ces paroles; ou d'autres peu differentes.

Salid Mexicanas bailad Toncontin,

Cansalas galanas en cuerpa gentil.

& derechef;

Salid Mexicanas bailad Toncontin,

Al Rei de la gloria tenemos aqui,

Et

Et dansent de la sorte tous en rond, en jouant de leurs guitarres, en répétant tous ensemble un verset ou deux de fois à autre, & appellant les Dames de Mexique pour venir chanter avec eux les louanges du Roi de gloire.

Outre ces danses là ils dansent aussi nos farabandes & celles des Nègres avec des castagnettes aux doigts.

Mais la danse qui attire plus le peuple & qui lui donne plus d'étonnement, est une tragédie qu'on représente en dansant & qui est bien souvent la mort de S. Pierre, ou celle de S. Jean-Baptiste.

L'on y représente l'Empereur Neron ou le Roi Hérode avec leurs femmes, vêtus magnifiquement ; & un autre personnage avec une longue robe qui représente aussi Saint Pierre ou Saint Jean Baptiste, qui pendant que les autres dansent marche au milieu d'eux tenant un livre en ses mains comme s'il lisoit des prières, & tous ceux qui dansent sont équipés comme des capitaines & des soldats avec des épées, des poignards, & des halebardes en leurs mains.

Ils dansent au son d'un petit tambour & de quelques flutes, quelquefois en rond, & quelquefois en devant, & parlent souvent à l'Empereur ou au Roi, & puis après entr'eux, sur le dessein de prendre & de faire mourir le Saint.

Le Roi & la Reine s'asseient quelquefois pour les entendre plaider contre le Saint, & pour ouïr aussi ses deffenses, & puis ils dansent avec les autres.

Mais

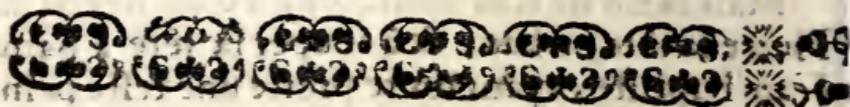
Mais la fin de leur danse tend à crucifier Saint Pierre la tête en bas, & à couper la tête à Saint Jean Baptiste, ayant toute preste une teste peinte dans un plat qu'ils presentent au Roi & à la Reine, qui de joye dansent après tous ensemble, & finissent en ôtant de la croix celui qui a représenté la personne de Saint Pierre.

La plûpart des Indiens ont quelque sorte de superstition & d'attache à ce qu'ils font en cette danse, comme s'il y avoit quelque réalité ou quelque chose au de là de la representation de l'Histoire.

Lors que j'étois parmi eux, celui qui avoit représenté Saint Pierre ou Saint Jean Baptiste, avoit toujors accoûtumé de se venir confesser le premier, disant qu'ils devoient être purs & saints comme le Saint qu'ils avoient représenté, & qu'ils se devoient préparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le personnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé ou parlé contre les Saints; venoient aussi ensuite confesser leur crime & en demander l'absolution.

Je dirai encore dans le chapitre suivant force choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demourois parmi eux.



CHAPITRE XVIII.

Comme l'Auteur sortit de la ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.

A Prés avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Theologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoy je m'adressay au Provincial & au President de Guatimala, & les priay de me vouloir donner la permission de retourner en mon pays; mais ny l'un ny l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exprés du Roy Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit deffendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à estre comme prisonnier en ce pays-là, & sans espoir de retourner de long-temps en Angleterre, je me resolus de ne demeurer pas plus long-temps à Guatimala; mais de quitter la ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prescher en quelque village, où j'étois assuré de gagner plus d'argent,
pour

pour m'aider à m'en retourner quand le temps seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Cependant je crus qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis qui étoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour, & du General de nôtre Ordre à Rome; afin que je pusse retourner en ma patrie.

En ce mesme temps là le Prieur de Coban de la Province de Vera Paz nommé François Moran, vint à Guatimala, pour représenter au President & à tous les autres Magistrats de la Ville la necessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrêtiens.

Ce Moran qui étoit mon amy particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de Saint Paul de Vailladolid en Espagne où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec luy, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolatres au Christianisme, il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau pays, dont je pouvois m'assurer que j'aurois bonne part aussi bien que luy.

Je ne fus pas fort difficile à me laisser persuader, parce que sur toutes choses je souhaitois de pouvoir travailler à la conversion de quelque peu-

peuple qui n'eût jamais oui parler de Jesus Christ; de sorte que je me résolus à quitter la charge que j'avois dans l'Université, pour aller prêcher le nom de Jesus Christ à ce peuple infidelle.

Le Provincial eut beaucoup de joye de la résolution que je lui témoignai, & après m'avoir fait quelques presens & donné de l'argent pour mes nécessitez, il m'envoya avec Moran à la Vera-Paz, avec cinquante soldats Espagnols que le Président nous avoit donnez pour nous escorter en ce voyage.

Lors que nous arrivâmes à Coban, nous nous pourvumes de toutes les choses qui étoient nécessaires pour une entreprise aussi difficile & dangereuse que celle où nous allions.

De Coban nous vinmes à deux grands villages de Chrétiens nommez Saint Pierre & Saint Jean, où l'on joignit avec nous cent Indiens pour fortifier nôtre escorte & nous servir pendant le voyage.

A deux journées au delà de ces villages nous voyageâmes sur des mules avec beaucoup de facilité, dans un pays peuplé de Chrétiens qui demeurent dans de petits villages.

Mais après ces deux journées-là comme nous approchions des frontières de ces payens, nous ne trouvâmes aucun chemin où nous pussions passer avec nos mules, de sorte qu'il nous falut aller à pied.

Pendant deux jours nous ne fimes que monter & descendre des montagnes parmi les bois; de sorte que ces bocages & la difficulté du chemin nous ôtoient l'espérance de rencontrer le
peu-

peuple que nous allions chercher. Nous fîmes portant bonne garde toute la nuit de peur d'être surpris par les ennemis, & résolûmes de passer encore plus outre le lendemain.

Nous trouvâmes diverses sortes de fruits en ces montagnes-là, & plusieurs fontaines & ruisseaux dans les fondrières, avec divers arbres de cacao & d'achiote.

Le troisiéme jour nous nous mîmes à marcher, & vinmes à une vallée où il y a une rivière peu profonde qui passe au milieu, où nous vîmes quelques milpas & champ de mahis.

Cela nous fit connoître qu'il y avoit des Indiens proche de là, & nous obligea de nous rassembler & tenir sur nos gardes, pour les repousser s'ils nous venoient attaquer.

Pendant que nous marchions nous rencontrâmes inopinément une demi-douzaine de pauvres Cases couvertes de branches d'arbres & de feuilles de palmites, où nous trouvâmes deux hommes, trois femmes, & cinq petits enfans, qui étoient tout nus & qui eussent bien voulu s'enfuyr, mais il leur fut impossible.

Nous nous reposâmes dans leurs cases, & leur donnâmes de nos vivres, qu'ils refusoient au commencement ne faisant que criailler, jusqu'à ce que Moran les eut un peu consolez par ses paroles qu'ils entendoient en partie.

Nous leur donnâmes des habits, & les emmenâmes avec nous, dans l'espérance qu'ils nous aideroient à trouver quelque tresor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaise humeur que nous ne pûmes rien sçavoir d'eux.

Nous

Nous continuâmes à marcher de la sorte, suivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, jusqu'à ce qu'il fût presque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cases où il y avoit environ vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des Flèches, & nous y trouvâmes aussi une assez bonne quantité de palmites, de poisson, & de venaison, avec quoi nous nous rafraîchîmes.

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, aussi bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impossible de passer plus outre, ce qui nous fit résoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Espagnols pour découvrir le pays.

Ils trouvèrent encore quelques cabanes, & des champs semez de mahis, de chilé, de faveols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuis.

CHA-



CHAPITRE XIX.

L'Auteur continue la Relation de son Voyage.

NOs gens étant retournez nous donnèrent envie de passer outre, par le récit qu'ils nous firent de la beauté du pays; mais ils nous avertirent aussi de nous tenir bien sur nos gardes, parce que la fuite des Indiens étoit une marque que tout le pais étoit averti de nôtre venue.

Le lendemain nous fimes dessein de nous avancer jusqu'à cette habitation que nos gens avoient vüe, parce que c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations sont situées proche de la riviere ou le Soleil étoit si chaud que cela nous causa la fièvre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois je ne laiffay pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas sans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'apprehender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens étoient avertis de nôtre venue.

Les

Les prisonniers que nous avions commencèrent à se familiariser avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cette riviere-là, & que plus avant dans le pays il y avoit un grand lac, autour duquel habitoient un grand nombre d'Indiens qui étoient vaillans & adroits à se servir de l'arc & des flèches.

L'espérance de trouver de l'or donnoit du courage aux uns; mais la crainte d'avoir affaire à cette multitude d'Indiens, fit que les autres eussent bien voulu être hors de ces bois & de ces lieux inconnus, & commencèrent à murmurer contre Moran qui les avoit engagez dans ce grand péril.

Comme la nuit fut venüe je m'en allai coucher, comme firent aussi les autres Espagnols qui étoient malades, les uns sur la terre, & d'autres avec moi en des *bamacs*, qui sont des lits de rezeau qu'on attache à deux pieux ou à deux arbres, & qui pendent en l'air, où par le moindre mouvement du corps l'on se berce de côté & d'autre, & l'on s'y endort aussi doucement que dans un berceau.

Je me reposai donc jusqu'à environ minuit, que les sentinelles donnerent l'alarme, & nous avertirent que les ennemis approchoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit plus de mille hommes.

Ils s'approchèrent de nous comme des desesperés; mais lors qu'ils virent qu'ils étoient découverts, qu'ils entendirent le son de nos tambours, & qu'ils ouïrent tirer nos fusils & nos mousquets, ils se mirent à heurler & à faire

des cris si épouvantables, que tout tremblant de la fièvre je fuyois encore de crainte & de frayeur.

Mais Moran qui vint se confesser à moi, & se préparer à la mort ou à recevoir quelque blessure mortelle; me consola, me disant que je ne devois rien craindre, que j'eusse à me tenir en repos ne leur pouvant servir de rien en l'état où j'étois, que le peril étoit moindre que je ne croyois, parce que nos soldats s'étoient placez tout autour de moy; de sorte que ces infidelles ne pouvoient entrer par aucun endroit au lieu où j'étois, & que nous ne pouvions pas nous enfuir sans courir tous risque de la vie.

Le combat ne dura pas plus d'une heure; car les ennemis après cela prirent la fuite: nous en primes dix, & le lendemain matin nous en trouvâmes treize de morts sur la terre; il y en eut aussi cinq des nôtres qui furent blessés, dont l'un mourut le lendemain.

Le matin nos soldats se mutinerent, témoignant qu'ils avoient dessein de s'en retourner, parce qu'ils craignoient encore une attaque plus forte & plus dangereuse que celle là la nuit ou le jour suivant.

Car quelques-uns des Indiens que nous avions pris leur dirent nettement que si nous ne nous en retournions pas, nous étions assurés d'avoir six ou sept mille Indiens sur les bras.

De plus, qu'ils sçavoient bien que les Espagnols possédoient tout ce pays là à la réserve de ce petit canton où ils demeuroient, &

dont ils vouloient jouir en paix sans avoir rien à démêler avec nous ; mais que si nous voulions voir leur pays & y passer comme amis, qu'ils nous y laisseroient aller sans nous faire aucun mal.

Mais que si nous venions pour les combattre & pour les rendre esclaves, comme nous avions fait leurs voisins, qu'ils étoient tous résolus de mourir en combatant plutôt que de se rendre.

Ces paroles là mirent la division entre nos soldats. Car les uns étoient d'avis avec Moran d'éprouver les Indiens, & de passer paisiblement au travers de leur pays, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à quelque village de Jucatan. Il y en avoit d'autres qui vouloient qu'on allât combattre les Indiens ; & d'autres qui s'en vouloient retourner, parce qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister à tant de gens qu'il y avoit dans le pays. Mais l'on ne conclut rien ce jour-là, parce qu'on ne pouvoit pas décamper à cause des malades & des bleffez.

De maniere que nous y demeurâmes cette nuit-là pendant laquelle environ à la même heure que la precedente les ennemis vinrent nous attaquer pour une seconde fois, mais comme ils virent que nous étions sur nos gardes en les attendant, ils prirent bien-tôt la fuite.

Le matin nous prîmes la resolution de nous en retourner, & Moran envoya dire aux Indiens que s'ils le vouloient laisser passer dans leur pays paisiblement pour découvrir les ter-
res

res de Jucatan, que dans peu de mois il reviendroit les trouver n'ayant qu'une demi-douzaine d'Indiens avec luy, & leur confieroit sa vie, sçachant bien que s'ils luy faisoient tort, tous les Espagnols des environs s'armeroient contr'eux & les extermineroient tous.

A quoy ils firent réponse que s'il venoit avec le petit nombre d'Indiens qu'il leur avoit mandé, il seroit le bien venu, & qu'ils le traiteroient amiablement avec ceux de sa suite, ce que Moran & eux accomplirent depuis fort exactement l'année suivante.

En cette maniere nous commençâmes à nous en retourner dès ce jour là, par le même chemin que nous étions venus, & je commençai aussi à me mieux porter, & ma fièvre me laissa.

Nous emmenâmes avec nous quelques-uns de ces enfans que nous avions pris, afin de les presenter au President de Guatimala.

Lors que nous fûmes arrivez à Coban, le Prieur Moran crût qu'il rendroit un grand service à Dieu, s'il batisoit ces petits enfans, disant qu'ils pouvoient devenir saints, & qu'à l'avenir leurs prieres pourroient avoir assez d'efficace pour convertir leurs parens; & tous les autres habitans du pays à la Religion Chrétienne.

Quoy que je m'y opposasse, luy disant qu'il falloit auparavant les instruire dans les articles de la foy, pour les rendre fideles & capables de recevoir le Sacrement du Batême, & ne pas faire comme faisoient les Religieux du temps de Cort z, qui se contentoient

de faire mener les Indiens aux rivières, & de leur jeter un peu d'eau sur le visage en faisant le signe de la Croix, sans aucune instruction précédente.

Il se resolut de les batiser, & les ayant batissez & imposé des noms de Chrêtiens, il les fit bien habiller, & les envoya au President de Guatimala qui commanda qu'on les nourrit, & qu'on les instruisist dans le Couvent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique.

Je demeuray après cela quelque temps dans Copan & dans les Villages qui sont aux environs jusqu'au temps que les navires aborderent au Golphe, où je fus avec Moran pour acheter des vins, de l'huile, du fer, du drap, & les autres choses qui étoient necessaires au Couvent.

Et comme il s'y trouva aussi une fregate qui étoit prête à partir pour aller à Truxillo, où Moran avoit quelques affaires qui l'y appelloient, je m'embarquay avec luy.

Nous ne demeurâmes pas plus de huit jours en ce port là qui est foible & sans resistance, comme il paroît par la facilité avec laquelle les Anglois & les Hollandois l'ont pris; mais après ce temps-là nous nous resolumes de nous en retourner par terre à Guatimala, & de passer par le pays de Comayagua qu'on appelle communement les Hondures.

Ce pays-là est plein de bois & de montagnes, fort mauvais & incommode aux voyageurs, & de plus fort pauvre: car il n'y a point d'autres marchandises que des cuirs, de la casse, & de la falsepareille.

De plus ils ont si peu de pain, qu'autour de Truxillo ils sont obligez de se servir de cassave, qui est une racine qui étrangle presque les personnes en la mangeant quand elle est seche; c'est pourquoy on la trempe dans du bouillon, de l'eau, du vin, ou du chocolate, afin qu'elle soit plus facile à avaller.

Dans le pays & particulièrement autour de la Ville de Comayagua qui est le lieu de l'Evêché, quoy que le lieu soit petit, & qu'il n'y ait pas plus de cinq cens habitans, il s'y trouve une plus grande quantité de mahis, à cause qu'il y a un plus grand nombre d'Indiens qui se sont rassemblez, & qui demeurent en plusieurs villages grands & petits.

Je trouvay que ce pays-là étoit le plus pauvre de toute l'Amerique: l'endroit le plus sain & où il fait meilleur vivre est la vallée qu'on nomme *Gracias à Dios*, où il y a quelques riches fermes de bétail & de froment.

Mais parce qu'elle est aussi proche de Guatimala que de Comayagua, & que les chemins sont beaucoup plus commodes du côté de Guatimala que de l'autre, cela fait que la plûpart de ce bled est transporté à Guatimala, & dans les villages circonvoisins, plutôt qu'à Comayagua ou à Truxillo.

De Truxillo à Guatimala il y a environ quatre vingts ou cent lieuës, & quoy que ce pays-là soit assez sterile, nous fimes pourtant ce voyage là sans manquer de guides ny de vivres, parce que les pauvres Indiens n'épargnoient rien pour nous servir, soit de leurs personnes, soit de leurs biens, & ne trou-

voient rien de trop bon pour nous en faire present.

Nous retournâmes de la sorte à Guatimala, où nous fûmes reçûs avec grande joye par les Religieux: Le Président nous donna aussi une récompense considérable, & par toute la ville l'on nous appelloit de vrais Apôtres, parce que nous avions hazardé nôtre vie pour aller chercher ces Payens, que nous avions ouvert le chemin à leur conversion, trouvé le lieu de leur principale habitation, & que nous avions aussi envoyé devant nous ces enfans, qui servoient d'un témoignage évident de la peine que nous avions prise.

Moran étoit si enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Président, & des applaudissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demi-douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avions emmenez; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroïssoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidèles, & ces sortes d'entreprises difficiles où ma vie & ma fanté

cou-

couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce pays-là.



CHAPITRE XX.

Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remaquable pendant le séjour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Curez de ces Pays-là.

A Prés avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon temps à apprendre quelqu'undes Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je considèrai la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à suppléer aux nécessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur prêchant Jesus Christ crucifié comme l'Auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je sçavois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pouvois disposer les choses

nécessaires pour retourner en Angleterre & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse tous les ans beaucoup plus facilement qu'ailleurs.

Je découvris ma pensée au Père Provincial qui étoit alors à Guatimala, qui tout aussitôt accorda ma requête, & me conseilla d'apprendre le langage *Poconchi*, dont j'avois déjà eu quelques commencemens lors que j'étois en la Province de Vera-Paz, & qui est en grand usage aux environs de Guatimala, & dans les Provinces de Vera-Paz & de saint Salvador.

Il me promit de m'envoyer dans le village de Petapa, pour y apprendre la Langue avec un de ses particuliers amis nommé frere Pierre Molina; qui étoit fort âgé & qui avoit besoin d'une personne qui fût plus jeune que luy pour le soulager en sa charge, parce que le village étoit fort grand, & qu'il y passoit plusieurs personnes qui voyageoient.

Il sembloit que le Provincial avoit connu ma pensée en me nommant ce lieu là, parce que c'étoit là particulièrement où j'avois dessein d'aller.

De sorte qu'environ quinze jours avant la S. Jean-Baptiste, je partis de Guatimala pour aller à Petapa qui est à six lieues de là où je m'établissafin d'y apprendre la langue Indienne.

Les Religieux de ces quartiers qui entendent les langages Indiens, ont composé des Grammaires & des Dictionnaires pour aider à ceux qui pourroient remplir leurs places après leur mort; mais pendant qu'ils vivent ils ne veulent pas enseigner

seigner ces Langages-là à d'autres, de peur que les écoliers après s'y être perfectionnez, ne les supplantent & ne leur ôtent le profit qu'ils retiennent dans les villages des Indiens, où ils sont établis en qualité de Curez.

Neanmoins ce vieillard Molina voyant qu'il étoit déjà avancé en âge, & pour l'amour de son bon amy le Provincial, ne refusa pas ma compagnie, ny de me donner la connoissance qu'il avoit acquise pendant plusieurs années du langage Poconchi.

Il me donna donc un abrégé de tous les rudimens de cette Langue-là, qui consistoient la plupart à décliner les noms & conjuguer les verbes, ce que j'appris aisément quinze jours après que je fus avec luy, puis il me donna un dictionnaire des mots Indiens pour les apprendre par cœur & pouvoir étudier sans livre, jusqu'à ce que je fusse capable de prêcher aux Indiens; ce que je fis aisément après en discourant & conferant souvent avec eux, outre l'étude que je faisois encore en mon particulier.

Six semaines après cela Molina composa une petite exhortation en ce Langage-là, qu'il m'exposa & voulut que je l'appriisse par cœur, ce que je fis & la recitai publiquement le jour de la fête de S. Jacques.

Il me composa encore une autre exhortation en Espagnol pour le quinzième d'Août suivant, qu'il me fit traduire en la langue Indienne, & corrigea ce qu'il y trouva à propos de changer: ce qui m'ayant donné du courage je commençay de-là en avant à ne plus craindre de me presenter en public devant les Indiens.

Je continuay ces exhortations trois ou quatre fois jusqu'à la S. Michel, prêchant ce que j'avois traduit de l'Espagnol avec son assistance, jusqu'à ce que je pussé converser tout seul avec les Indiens, & composer mes sermons moy-même.

Après la saint Michel, Molina étoit extrêmement satisfait de l'instruction qu'il m'avoit donnée, & de me voir si fort avancé en cette Langue en si peu de temps, n'y ayant que trois ou quatre mois que j'avois commencé de l'étudier sous luy.

Il écrivit au Provincial pour luy faire sçavoir la peine qu'il avoit prise à m'instruire, & le bon succès de son labour, l'assurant que j'étois à présent capable de gouverner les Indiens & de prêcher tout seul, le priant de me donner quelque village des Indiens ou quelque benefice, où je pussé en continuant à prêcher mettre en pratique ce que j'avois appris, & me fortifier de plus en plus en l'usage de cette Langue que j'avois apprise avec tant de facilité.

Le Provincial qui avoit toujourns été mon amy, n'eut pas besoin d'être fort poussé pour me témoigner la bonne volonté qu'il avoit pour moy, & m'envoya aussitôt ordre d'aller dans les villages de Mixco & de Pinola, prendre la charge des Indiens de ces lieux-là, & rendre compte tous les trois mois de tout ce que je recevrais, au Couvent de Guatimala à qui toute cette vallée appartient.

Tous les villages des Indiens & les Religieux qui y demeurent dépendant tous de quelque Couvent, & il faut que ces Religieux rendent
compte

compte à leur Supérieur de tout l'argent qu'ils ont épargné, après ce qui est nécessaire pour leur entretien & celui de leurs serviteurs, & ce qui en revient est employé par le Supérieur aux nécessitez du Couvent.

Cet ordre n'est pas encore observé dans le Péru: car tous les Religieux qui ont des bénéfices dans les villages des Indiens, ne dépendent d'aucun Couvent, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser; mais aussi ils ne reçoivent rien de leurs Couvents, & sont obligés de s'habiller & de s'entretenir à leurs propres dépens, des offrandes & des autres droits qu'ils reçoivent des Indiens; ce qui fait que les Religieux du Péru sont les plus riches de tous ceux qui sont aux Indes, où ils vivent comme des Seigneurs, & jouent publiquement aux cartes & aux dez sans que personne les en empêche.

Mais quoi que ceux de Guatimala, de Guaxaca, & de Mexique, ayent assez de quoi, & même plus qu'il n'est convenable à leur profession, ils n'ont pourtant pas le pouvoir de disposer du revenu de leurs bénéfices comme ceux du Péru: car ils sont obligés de donner à leur Supérieur, ce qui est au de là de leurs dépenses; & il leur envoie tous les mois un pot de vin qui contient un arrobe & demi, & tous les ans un habit neuf avec les autres choses nécessaires pour se vêtir.

Nonobstant tout cela je ne voudrois pas dire que les Religieux de Guatimala n'ayent pas assez de liberté & de richesses: car ils n'en ont que trop, & jouent & se divertissent aussi bien

que les autres, & au lieu qu'ils pourroient rendre cinq cens écus au Couvent par an, ils n'en rendent pas trois cens, & gardent le reste pour eux, trafiquant aussi sous-main avec les marchands contre leur vœu de pauvreté.

Ce fut donc à ces conditions là & cette dépendance du Prieur & du Couvent de Guatimala, que je fus envoyé pour prêcher aux Indiens de Mixco & de Pinola; d'où à cause de moi l'on ôta un vieux Religieux qui avoit près de quatre-vingts ans, & on le fit revenir au Couvent pour se reposer, parce qu'il ne pouvoit plus s'acquiescer de cette charge, ayant deux villages qui dépendoient de luy, & qui étoient éloignez de trois lieuës l'un de l'autre.

Le revenu dont je jouissois en ces deux villages, avec les offrandes & les autres droits que je recevois des Indiens, étoit tel qui s'ensuit.

Je recevois tous les mois vingt écus à Mixco, & quinze à Pinola, qui m'étoient payez fort ponctuellement par les Alcades & Regidors avant que le mois fût fini.

Pour faire ce paiement les habitans semoient une piece de terre en froment ou mahis, & écrivoient dans leur registre public la quantité de la recolte, & l'argent qu'ils en avoient reçu; j'étois aussi obligé d'y écrire tous les mois ce que je recevois d'eux pour leur servir de quittance, & à la fin de l'année ils portoient leur Registre pour être examiné par un Officier ordonné par la Cour de Guatimala.

Outre cette pension par mois, je recevois des confrairies des trepassez toutes les semaines
deux

deux écus en chaque village , pour dire une Messe pour ceux qui sont en Purgatoire ; deux écus tous les premiers dimanches du mois à Pinola de la confrairie du Rosaire de la Vierge , & à Mixco autant tous les mois de chaque confrairie des Indiens , des Espagnols , & des Negres.

De plus j'avois encoré deux écus tous les mois de chaque confrairie de la vraye-Croix , & autant à Mixco d'une autre confrairie d'Espagnols de S. Nicolas de Tolentin , & deux écus aussi par mois de la confrairie de S. Blaise à Pinola , & deux autres écus par mois à Mixco de la confrairie de S. Jacinthe , outre les offrandes d'argent , de volailles , & de cierges qu'on faisoit aux jours que l'on celebroit ces Messes-là , ce qui montoit à soixante-neuf écus par mois , dont j'étois toujourns bien assuré d'être payé avant la fin du mois.

Sans compter encore ce que j'ay dit des images des Saints qui dépendent des Eglises , qui rapportent continuellement de l'argent , de la volaille , des cierges , & d'autres offrandes ce jour-là au Curé.

De sorte que le revenu que j'avois en ces deux villages n'étoit pas peu considerable : car il y avoit dix-huit images de Saints à Mixco , & vingt à Pinola , qui me rapportoient chacune quatre écus le jour de leur feste , pour dire la Messe & le Sermon & faire la Procession ; outre les volailles , les cocqs-d'Inde , le cacao ; & les offrandes qu'on faisoit devant les Saints , qui valoient du moins trois écus à chaque feste , & revenoient cha-
que

que année à plus de deux cens soixante & fix écus.

Les quatre confrairies du Rosaire, dont il y en avoit trois à Mixco & une à Pinola, dans les jours des cinq principales fêtes de l'année m'apportoient chacune quatre écus, sçavoir deux écus pour dire la Messe ce jour-là, & deux autres pour celle du lendemain, qu'ils appellent l'anniversaire, pour ceux qui avoient été de la confrairie; qui outre les offrandes & les presens de volailles & de cacao, faisoient plus de quatre-vingts écus par an.

Les deux confrairies de la vraye Croix aux temps de leurs fêtes, dont l'une est le quatorzième de Septembre, & l'autre le troisième de Mai, me rapportoient quatre écus chacune pour dire la Messe ce jour-là, & autant pour celle de l'anniversaire, & encore deux écus tous les vendredis du Carême, qui se montoient au bout de l'an à quarante-quatre écus, & tout ce que j'ai dit cy-dessus m'étoit comme une rente assurée en ces deux villages.

Mais ce seroit une chose trop ennuyeuse de calculer tout ce qui me venoit casuellement outre cela; les offrandes qu'on faisoit à Noël en ces deux villages me valoient ordinairement quarante écus; celles qui se faisoient le Jeudi & le Vendredi Saint, cent écus; celle de la Touffaint, quatre vingts écus, & quarante écus celles qui se faisoient ordinairement à la Chandeleur.

Outre encore ce qui étoit offert aux jours de la fête de chaque village, par tous ceux de la campagne qui y venoient faire leurs dévotions,

ce

ce qui me valut une année à Mixco en argent & en cierges quatre vingts écus, & plus de cinquante à Pinola.

Les communians donnant chacun une reale faisoient du moins mille reales dans les deux villages, & les confessions du Carême en valoient bien encore autant; outre les autres offrandes d'œufs, de miel, de cacao, de volailles, & de fruits; outre aussi que l'on donne deux reales pour chaque batême, deux écus pour chaque mariage, autant pour chaque enterrement, & même il y en avoit quelques uns qui en mourant laissoient dix ou douze écus pour dire cinq ou six Messes pour le repos de leurs ames.

L'on peut juger comme les Ecclésiastiques sont à leur aise, & ont moyen de s'enrichir en ces pays-là, par le revenu que j'avois en ces deux villages de Mixco & de Pinola, qui sont pourtant beaucoup moindres que Petapa & Amatitlan qui sont dans la même vallée, & où il s'en faut beaucoup qu'il ne se fasse tant d'offrandes qu'il s'en fait en beaucoup d'autres lieux, ce qui me rendoit pourtant, avec les offrandes qu'on mettoit dans les troncs, & ce que les Indiens m'apportoient quand ils me venoient voir, & d'autres Messes extraordinaires, plus de deux mille écus monnoye d'Espagne, ou du moins six mille livres par an.

Je crus donc que ce benefice étoit une demeure plus commode & plus utile pour moy que le Couvent de Guatimala, où je ne pouvois faire autre chose que me rompre la tête sur des questions de Theologie, & avoir l'anplau.

plaudissement des écoliers, mais peu de profit, à quoy je devois pourtant penser aussi-bien que ceux de mon Ordre ; & d'autant plus qu'ayant dessein de retourner en Angleterre, je recevrois peu d'assistance pendant ce long voyage, & que laissant mes amis en ce lieu-là je devois croire que je ne trouverois point de meilleur amy que l'argent pour m'accompagner par mer & par terre.

La premiere chose que je fis, fut de m'instruire par le moyen des registres de la recepte & de la dépense dans le Couvent de Guatimala, quels étoient les comptes que mon predecesseur & les autres avant lui avoient rendus tous les ans au Couvent de Mixco & de Pinola, afin que je me pussé gouverner en sorte & si bien regler ma dépense, que je pussé vivre avec honneur, & neanmoins que ceux du Couvent me remerciaissent en leur donnant plus qu'aucun n'avoit fait avant moy.

Je trouvay que mon predecesseur n'avoit pas donné plus de quatre cens écus pour sés comptes, & qu'ordinairement avant lui l'on n'en avoit gueres donné davantage pour ces deux villages.

Sur quoy je pris une fois occasion de demander au Prieur de Guatimala en parlant avec lui, ce qu'il desiroit que je luy donnasse tous les ans pendant que je demeurerois en ces deux villages ? Il me repondit que si je donnois autant qu'avoit fait mon predecesseur il me remerciroit, & ne m'en demanderoit pas davantage, & que jepourrois retenir tout ce que je pourrois avoir en ces deux villages, pour m'acheter
des

des livres, des tableaux, du choctalote, des mules, & des serviteurs.

Mais je luy répondis que j'esperois vivre avec honneur en ce lieu-là, & néanmoins donner au Couvent plus qu'aucun autre n'avoit fait avant moy, & que je me soumettois à être depossédé de ce benefice, si je ne donnois tous les ans quatre cens cinquante écus au Couvent.

Sur quoy le Prieur me remercia fort affectueusement, & m'assura qu'il ne me laisseroit point manquer de vin; mais qu'il auroit soin de m'en envoyer tous les mois, & de me donner des habits tous les ans, ce qui étoit une grande épargne pour moy; de sorte que je me trouvay pourvû de tout ce que j'avois besoin pendant tout le temps que je demeuray dans les Indes.

L'on peut voir par là comme un Religieux qui est pourvû d'un benefice dans l'Amerique, y peut vivre avec quatre ou cinq mille livres de rente, sans que ses habits & son vin luy coûtent rien; outre les presens de volailles qu'on luy fait, & le vil prix de la viande, où l'on a treize livres de bœuf pour deux sols six deniers; & s'il n'a pas assez de quoi se divertir & acheter des mules, des tapisseries, des tableaux, des cabinets, & mêmes les remplir de pistoles & de pieces de huit, pour negocier à Madrid, & avoir ensuite un bon Evêché, comme ils font pour la plûpart.

Après que je fus établi en ces deux villages, le premier soin que j'eus fut d'acheter une bonne mulle, pour me porter aisément
d'un

d'un village à l'autre lors que l'occasion s'en offrirait.

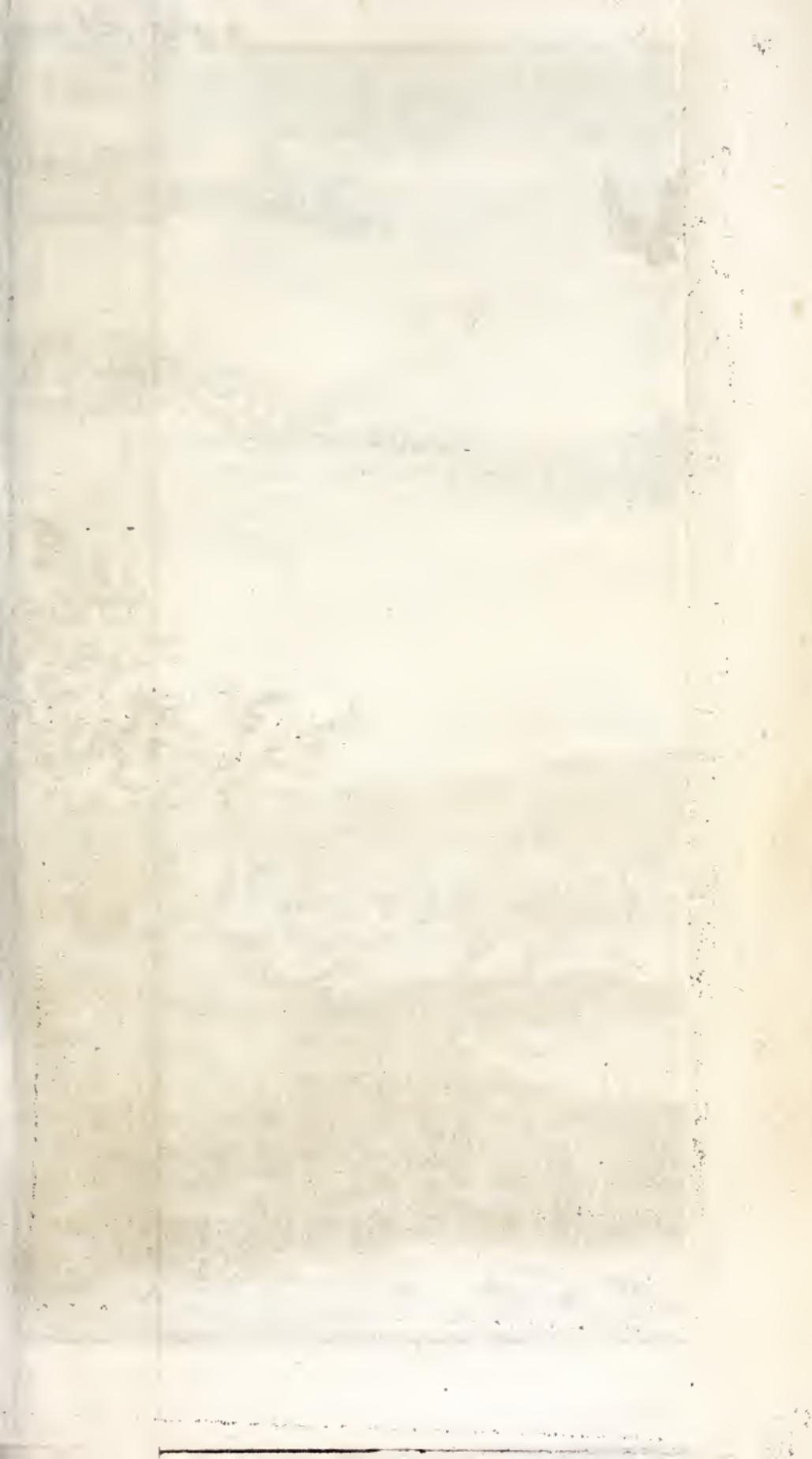
J'en trouvai bien-tôt une qui me coûta quatrevingts écus, & qui me servit bien à traverser promptement la vallée, & faire les trois lieues qu'il y a d'un village à l'autre.

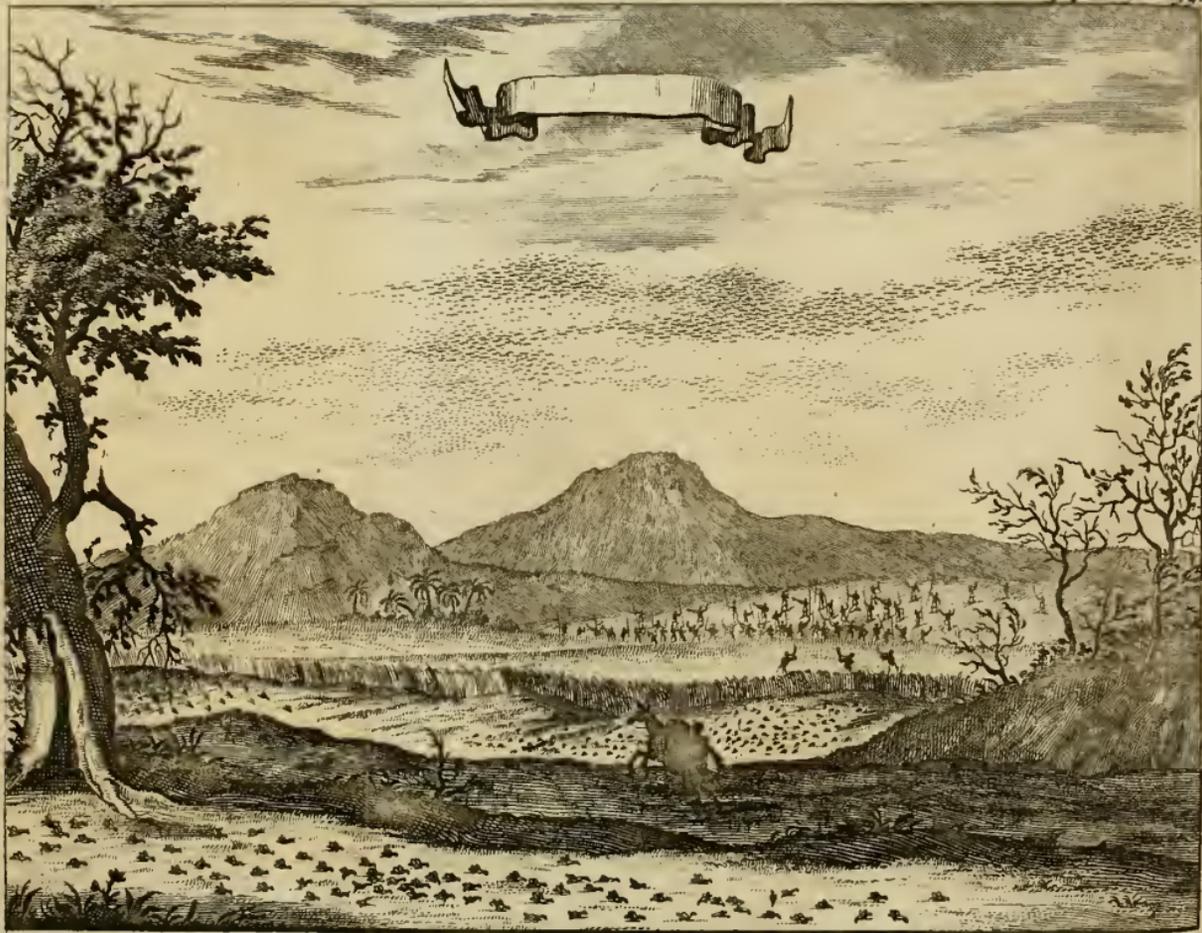
Quoi que mon étude principale en ce lieu-là fût de me perfectionner en la Langue Indienne, afin que je pusse prêcher aux Indiens & me bien faire entendre, je ne laissai pourtant pas de continuer le dessein que j'avois de retourner en Angleterre, & pour cet effet de travailler à avoir mon congé de Rome ou d'Espagne, par le moyen d'un Capitaine nommé Isidore de Zepeda, qui étoit un marchand de Seville, & maître d'un des navires qui la première année que je fus établi à Mixco, apportèrent des marchandises pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui passoit souvent par la vallée de Mixco, à mes amis en Espagne, dont j'eus réponse, mais avec peu de satisfaction sur ce que j'attendois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Capitaine Zepeda étoit si grande, que je lui déclarai mon dessein & le priai de m'emmener en Espagne dans son vaisseau; mais il le refusa, me représentant le danger où il se mettroit si l'on en faisoit plainte au Président de Guatimala, me conseillant de demeurer où j'étois, & de me munir d'argent, afin que je pusse m'en retourner avec honneur après avoir eu mon congé.

Me voyant donc obligé de demeurer en ce pais-là, je me résolus de me laisser conduire à





à la providence de Dieu , qui sçauroit bien trouver les moyens pour m'en tirer , quand il seroit nécessaire pour sa gloire & pour mon bien.

Cependant , je demurai cinq ans entiers en ces deux villages de Mixco & de Pinola , où il se presenta à moi des occasions beaucoup plus favorables pour profiter , qu'à pas un de tous ceux qui m'y avoient précédé.

Car la première année que j'y demurai , Dieu y envoya une des sept playes d'Égypte qui étoit celle des fauterelles , n'en ayant jamais vû auparavant.

Elles étoient semblables aux fauterelles de l'Europe , mais plus grosses , & s'envoloient toutes ensemble par troupes , & en si grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur , & empêchoient le Soleil de faire paroître sa lumière.

Par tout où elles s'attachoient en descendant de l'air , l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruïne & de désolation ; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds , mais aussi les feuilles & les fruits des arbres , où elles tomboient en si grand nombre , que de leur pesanteur elles rompoient les branches où elles s'arrêtoient , & les separoient du tronc de l'arbre.

Les grands chemins en étoient tout couverts , de sorte qu'elles faisoient tressaillir à tout moment les mulets qui alloient par le país , en sifflant autour de leurs oreilles , & en leur chatouillant les pieds.

Je me souviens même qu'en allant par le país
j'en

j'en étois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit été impossible de pouvoir continuer mon chemin.

Les fermiers qui demeuroient sur la côte du Sud, se plaignoient que leur Indigo qui étoit encore en herbe, étoit sur le point d'être rongé par ces sauterelles.

Ceux qui cultivoient le sucre se plaignoient aussi que les cannes de sucre qui étoient encore tendres couroient le même peril; mais sur tout c'étoit une chose pitoyable d'entendre les plaintes des laboureurs de la vallée où je demeurois, qui apprehendoient que tout leur bled ne fût dévoré dans une nuit par cette armée de sauterelles.

Comme cette affaire regardoit le public, cela obligea les Magistrats d'y apporter tous les remedes dont on se peut aviser pour les chasser du pays.

Pour cet effet l'on faisoit sortir à la campagne tous les habitans des villages, avec des trompettes & autres semblables instrumens, afin de les étonner par le bruit, & les chasser des endroits où ils pouvoient faire plus de dommage, ce qui réussit heureusement; car c'étoit une chose étonnante de voir comme elles s'enfuyoient, lors qu'elles entendoient le bruit que faisoient les Indiens.

Dans tous les endroits où elles descendoient, sur les montagnes & dans les grands chemins, elles y laissoient leurs petits, qui rampoient sur la terre, & la menaçoient d'une seconde playe l'année suivante, mais pour y remédier

medier l'on commanda à tous les habitans des villages de faire de longues fosses pour les y enterrer.

Par ce moyen & avec beaucoup de peine & de perte pour ces pauvres Indiens, ces pestilencieux insectes furent chassés en la mer du Sud, où ils trouverent leur tombeau dans les eaux, à même temps que leurs petits le trouvoient dans la terre ; & comme l'on ne put pas tout d'un coup les enterrer tous, il en resta encore quelques-uns ; mais comme le nombre n'en étoit pas grand ; on en vint bien-tôt à bout.

Mais pendant que tout le monde étoit affligé de la sorte, les Prêtres firent bien leurs affaires ; car de tous côtes l'on faisoit des processions, & l'on faisoit dire des Messes pour tâcher d'éloigner cette peste du pays.

Toutes les images des Saints qui étoient à Mixco furent portées à la campagne en procession, & particulièrement celles de la Vierge & de S. Nicolas de Tolentin, à l'honneur de qui l'on a accoutumé de benir de petits pains où l'image du Saint est empreinte d'un côté, qu'on dit être bons pour chasser la peste, la fièvre, & toutes sortes de perils & grands dangers publics.

Tous les laboureurs & fermiers Espagnols de la vallée, vinrent à Mixco apporter leurs offrandes à ce Saint, firent dire des Messes, & benir de ces petits pains, qu'ils emportèrent chez eux, & en jetterent les uns parmi leurs bleds, & en enterrèrent d'autres dans leurs hayes & buissons, dans la creance qu'ils

avoient

avoient à S. Nicolas, que ces pains benits en son nom empêcheroient que les sauterelles ne vinsent dans leurs champs.

De maniere que quand les sauterelles se furent retirées sans que leurs bleds en eussent été endommagéz, ils se mirent tous à crier miracle en faveur de Nôtre-Dame & de Saint Nicolas de Tolentin, & à faire dire des Messes pour s'acquiter des vœux qu'ils leur avoient faits pendant le danger des sauterelles; de sorte que leur devotion en cette rencontre là m'apporta encore beaucoup plus d'argent, que ce que j'avois accoûtumé de recevoir des confrairies dont j'ay parlé cy-devant.

L'année suivante tout ce pays là fut généralement infecté d'une certaine maladie presque aussi contagieuse que la peste, qu'ils appellent *Tabardillo*, qui étoit une certaine fièvre dans les entrailles qui à grand peine duroit jusqu'au septième jour; car ordinairement elle faisoit mourir les personnes le troisième ou le cinquième jour.

La mauvaise odeur & la puanteur qui sortoit du corps des malades suffisoit pour infecter non seulement ceux de la maison, mais aussi tous ceux qui les venoient voir.

Elle leur faisoit pourrir la bouche & la langue, & les rendoit aussi noirs que du charbon avant que de mourir.

Il y eut bien peu d'Espagnols infectez de cette maladie contagieuse, mais les Indiens le furent tous généralement.

L'on disoit qu'elle avoit commencé aux environs de Mixco, d'où elle s'étoit épandue de
village

village en village jusqu'à Guatimala, & ensuite avoit passé au de là, comme les sauterelles avoient fait l'année auparavant, qui étoient parties de Mixco, & ensuite avoient couru par tout le pays.

Je visitai diverses personnes qui moururent de cette maladie, sans me servir d'autre antidote que de sentir un mouchoir trempé dans du vinaigre, avec quoi, moyennant la grace de Dieu, je me tirai de ce danger au lieu que plusieurs autres en moururent.

J'enterrai dans Mixco quatre-vingts dix personnes, & plus de cent à Pinola, dont j'eus deux écus de chacun de tous ceux qui étoient au dessus de l'âge de huit ans, afin de dire une Messe pour delivrer leurs ames de Purgatoire; de sorte qu'en moins de six mois j'en tirai près de quatre cens écus, & par ce moyen aussi bien que par les sauterelle j'eus de quoi m'enrichir pendant deux ans, comme tous les autres Curez qui étoient mes voisins.

Mais il ne faut pas s'imaginer que parce qu'il mourut plusieurs personnes en ce village-là, les offrandes que j'avois accoutumé de recevoir fussent diminuées; les Seigneurs de ces deux villages prirent le soin d'y remédier encette manière.

Afin de ne rien perdre du tribut qu'on avoit accoutumé de leur payer avant la maladie, après qu'elle fut cessée ils firent nombrer les Indiens, & obligèrent tous ceux qui avoient passé douze ans à se marier, ce qui étoit encore un nouveau moyen de m'apporter de l'argent, car j'avois deux écus de chaque mariage sans

compter les offrandes, & il se trouva qu'en cette occurence je fis pour le moins quatre-vingts mariages, de sorte que j'en retiray une bonne somme.

Ce ne fut pas là tout le malheur de ce pays-là: car après cette maladie contagieuse les pluies furent si grandes, que les laboureurs n'en appréhendoient pas moins que la perte de tous leurs biens.

Car tous les jours à midi pendant un mois l'air se trouvoit couvert de nuages si épais & si sombres, que non seulement la lumière du Soleil en étoit obscurcie; mais il en tomboit des pluies si violentes, qu'elles ruinèrent beaucoup de bleds, & abbattirent quantité de pauvres cases des Indiens; mais ce qui étoit encore plus étonnant, c'est que parmy la pluie il faisoit des tonnerres qui sembloient menacer de ruine tout ce pays là.

Deux hommes qui voyageoient ensemble dans la vallée de Mixco en furent frapez tous deux à mort & renversez de leurs mules à terre.

La Chapelle de Nôtre Dame de Mont Carmel en la même vallée en fut brûlée rez-pied rez-terre, & deux autres maisons à la riviere des Vaches.

Un autre éclat de tonnerre tomba aussi à Petapa sur le grand Autel de l'Eglise, dont il fit fendre les murailles courant d'un Autel à l'autre, où il effaça toutes les peintures & dorures sans pourtant y faire de mal.

Un Religieux qui dormoit sur son lit après diné dans le Couvent des Cordeliers de

Guatimala en fut frappé à mort, & son corps demeura aussi noir que s'il avoit été brûlé au feu, & néanmoins il n'y avoit aucune apparence de blessure sur lui.

Il arriva divers accidens cette année-là 1632. dans tout le Pays; mais Dieu m'en garantit toujours par sa grace comme par une espece de miracle.

Car étant un Samedi à Mixco tout tremblant & rempli de crainte, comme je faisois mes prieres dans ma chambre, le tonnerre tomba sur la muraille de l'Eglise joignant ma chambre, & tua deux veaux qui étoient attachés à un pieu dans la cour, qui devoient être tuez le lendemain pour l'usage du Couvent.

L'éclair étoit si proche & si terrible que ma chambre parut toute en feu, & il me jetta par terre avec tant de violence que je demurai quelque temps comme mort, & étant revenu à moi je trouvai plusieurs Indiens autour de ma maison, qui y étoient venus croyant que le feu y devoit être ou bien dans l'Eglise.

Ces orages m'apporterent aussi beaucoup de profit; car comme j'ai dit ci-dessus, les Espagnols de la Vallée & les Indiens firent faire plusieurs processions où l'on porta les Images des Saints, ce qui ne se fit pas sans argent; car chacun y apportoit des offrandes & des aumônes à l'ordinaire,

L'Eté suivant il fit des tremblemens de terre extraordinaires, qui furent si grands dans le Peru, que la Ville de Truxillo fut abîmée dans la

terre qui s'ouvrit en divers endroits, & engloutit presque tous les habitans qui étoient en prieres à l'Eglise.

Le dommage qu'il fit autour de Guatimala fut beaucoup moindre qu'en d'autres endroits : car il ne fit qu'abattre quelques murailles de terre, & faire trembler les Eglises; ce qui ne laissa pas de jetter une si grande appréhension parmi les habitans qui craignoient encore un malheur pareil à celui du tremblement de terre qui étoit arrivé un peu avant que je vinsse en ce pays-là, que pour l'éviter tous se mirent en devotion, & firent dire quantité de Messes pour éloigner le danger dont ils étoient menacez.

Ces tremblemens de terre sont plus frequens que de longue durée; car ils ne durent pas long-temps, faisant trembler la terre de trois mouvemens differens, dont l'un la remue à gauche, l'autre à droite, & le troisieme semble la remettre derechef dans son lieu.

Il est constant que s'ils duroient long-temps, il n'y a point de clochers, de tours, ni d'édifices si grands & si bien bâtis qu'ils ne renversassent rez-pied rez-terre.

Il en arriva un à Mixco qui fut si fort, qu'il fit sonner les cloches & pancher le clocher d'un côté; mais je m'y étois si fort accoutumé que je ne prenois plus la peine de quitter mon lit pour cela.

Mais cette année-là ils me donnerent de si fortes appréhensions, que je puis dire que j'étois perdu si Dieu ne m'eût assisté.

Car un matin comme j'étudiois dans ma cham-

chambre, il arriva un tremblement de terre si soudain & si violent, qu'il me fit quitter la table pour me refugier sous une fenêtre, craignant qu'avant que j'eusse descendu les degrez toute la maison seroit tombée & m'auroit écrasé.

La fenêtre étoit dans une muraille fort épaisse & voutée en arcade, qui est l'endroit que les Espagnols tiennent pour le plus assuré au cas qu'une maison vint à tomber.

Aussi-tôt que je me fus retiré sous cette fenêtre le tremblement de terre cessa; mais comme je deliberois en moi-même si je demeurerois où j'étois ou si je descendrois en la cour, il en vint un second encore plus fort que le premier, de sorte que cela me fit apprehender d'être écrasé à la fin par ces secousses si violentes; car je voyois que bien que si la maison tomboit, cette fenêtre ne me pouvoit pas sauver, & que je serois jetté à terre par l'ouverture, qui étoit large & assez élevée, sans vitres & fermée de bois, comme c'est la mode de ce pays là.

De manière que cela arrivant je ne courrois pas moins de risque que de me casser la tête, une jambe ou un bras; que si je sautois à terre de moi-même, je pouvois me sauver la vie, mais je ne pouvois manquer de m'estropier.

L'étonnement dans lequel j'étois m'empêchoit de prendre aucune resolution; mais au milieu de cette perplexité un troisiéme tremblement de terre étant survenu aussi violent que les autres, m'ôta tellement le jugement

que je mis un pied sur la fenêtre pour me jeter en bas ; mais Dieu me retint , & à même temps fit cesser tous ces tremblemens de terre.

En cette maniere-là Dieu me sauva la vie par deux fois dans Mixco ; mais dans Pinola je me vis aussi en danger de perdre une jambe par un petit animal qui est beaucoup moindre qu'une puce.

Ce Village de Pinola s'appelle dans la langue Indienne *Pancan* ; Pan signifie dedans ou parmi , & Cac signifie trois choses , la première le feu , la seconde un fruit , qu'on nomme autrement *guiava* , & la troisième une petite vermine , que les Espagnols appellent *nigua* , qui est commune dans toutes les Indes , mais plus en certains endroits qu'en d'autres , & particulièrement où il y a quantité de pourceaux.

Les Espagnols disent qu'il y eut plusieurs soldats de François Drac qui en moururent , lors qu'ils mirent pied à terre aux environs de Nombre de Dios , & monterent sur les hautes montagnes de S. Paul vers Panama.

Car comme ils sentoient que les pieds leurs démangeoient & qu'ils en ignoroient la cause , ils se mirent à les grater si fort qu'il y vint des apostumes qui les firent mourir.

Quelques uns disent qu'elles s'engendrent par tout , haut & bas , sur les tables & sur les lits aussi bien que sur la terre ; mais l'expérience montre qu'elles ne s'engendrent que sur la terre , & particulièrement où les maisons sont sales & peu souvent baliées.

Elles s'attachent ordinairement aux pieds & entrent dans les souliers , mais fort peu souvent
aux

aux mains & aux autres parties du corps, ce qui fait voir qu'elles s'engendrent sur la terre & non ailleurs.

Elles sont beaucoup moindres que les plus petites puces; de sorte qu'on a de la peine à les voir, & lors qu'elles entrent dans les pieds, l'on y sent une chaleur & une demangeaison extrême.

Elles paroissent noires en ce temps là, & ne sont pas plus grosses que la pointe d'une épingle, & l'on les peut tirer facilement toutes entières avec une épingle; mais s'il en reste la moindre chose, cela fera autant de mal que si tout le corps y étoit demeuré, & entrera dans la chair.

Lors qu'elles y sont entrées elles y engendrent une petite vessie pleines de lentes, qui grossit peu à peu jusqu'à la grosseur d'un pois, & cause encore une fort grande demangeaison, que si l'on grate cela se convertit en apostume, & met tout le pied en danger.

Quelques uns tiennent que le meilleur est de les tirer dehors quand elles ne font que commencer à demanger & entrer dans la peau; mais cela est difficile, parce qu'on a de la peine à les voir, & qu'elles sont aisées à rompre.

C'est pourquoi plusieurs n'y touchent point qu'elles ne soient entrées dans la chair, & n'ayent engendré une vessie pleine de lentes qui se fait voir par sa luer au travers de la peau, qu'alors avec la pointe d'une épingle ils égratignent tout autour de la vessie, & la déracent en sorte qu'ils la puissent enlever toute entière avec la pointe de l'épingle:

car si on la perce elle repullulle tout de nouveau ; mais si on l'arrache toute entiere, & que l'on mette un peu de matiere d'oreille ou des cendres sur le trou, dans un jour ou deux tout est gueri.

Le moyen d'empêcher que cette vermine n'entre dans les pieds, est de poser les chausses & les souliers avec les autres habits sur un escabeau, ou sur une chaise élevée de terre, & de ne point marcher nud pieds.

Mais c'est une chose admirable que les Indiens qui vont nud-pieds n'en sont presque jamais incommodés, ce qu'on attribue à la dureté de leur peau, car s'ils l'avoient aussi tendre que ceux qui portent des chausses & des souliers, ils en seroient aussi bien incommodés qu'eux.

Penac ou Pinola est fort sujet à cette sorte de vermine ou à ces niguas, comme je l'ai éprouvé par une fâcheuse experience ; car à mon arrivée en ce lieu ne connoissant pas encore la nature de ces insectes, j'en laissai croupir un si long temps dans mon pied en continuant aussi de le grater, qu'à la fin il s'y fit une telle apostume que je fus obligé de me mettre entre les mains du Chirurgien, & de garder le lit pendant deux mois, après quoi je fus entierement gueri par la grace de Dieu.

Mais afin que la posterité puisse connoître les graces que la Providence divine m'a faites en ces Pays si éloignés de ma patrie, avant que de conclure ce chapitre je veux decrire les autres perils où je me suis trouvé, la maniere par laquelle Dieu m'en a tiré.

Quoi

Quoi qu'il soit vrai que la plûpart des Indiens ne soient Chrétiens qu'en apparence & par formalité, & qu'ils soient adonnez secrettement au sortilege & à l'idolatrie ; néanmoins comme ils étoient sous ma charge, je crûs qu'en leur prêchant Jesus Christ, les caressant & protegant contre la cruauté des Espagnols, je pourrois d'autant mieux les instruire en la verité, & particulièrement touchant Dieu le Pere & Nôtre Seigneur Jesus Christ.

C'est pourquoi comme ils avoient beaucoup de respect & d'affection pour moi, je tâchois dans toute sorte d'occasions de leur témoigner de l'amitié en plaignant leur condition, prenant leur parti lors que quelque Espagnol leur faisoit du tort, & ayant toujourns dans ma chambre des eaux de vie & du vin pour les faire boire lors qu'ils me venoient voir, & pour les fortifier lors qu'ils étoient malades ou affligés, ce qui pourtant pensa presque me couter la vie dans le Village de Pinola.

Car un Indien de ce Village-là, qui servoit un Espagnol nommé *Francisco de Montenegro* qui demouroit à une demi-lieuë de là, fut un jour tellement battu & meurtri par son maître, parcé qu'il lui dit qu'il me viendroit faire ses plaintes de ce qu'ils ne lui payoit pas ses gages, qu'ayant été apporté chez lui si je n'eusse promtement envoyé un Chirurgien pour le panser que je fis venir de Petapa, il est certain qu'il en fût mort.

Je me plaignis au President de Guatimala du mauvais traitement que ce pauvre Indien avoit

reçû, qui ayant confideré ma plainte fit venir l'Espagnol dans la Ville, le fit mettre en prison, où il demeura jusqu'à ce que l'Indien fut guéri, & après avoir payé une bonne amandé.

De plus je fis un sermon où je representai cette action aux autres Espagnols mes voisins, les exhortant à ne faire point de tort aux pauvres Indiens, & les avertiffant que je ne le souffrirois pas non plus que s'ils le faisoient à moi-même, parce que je les confiderois comme des Neophytes & de nouvelles plantes du Christianisme, que l'on ne devoit point choquer, mais qu'on devoit plutôt par douceur & par amitié tâcher d'amener à Jesus Christ.

Je commandai ensuite à tous les Indiens à qui l'on feroit quelque tort de se venir plaindre à moi, & que je representerois si bien leurs plaintes que je m'affurois qu'on leur feroit justice, comme ils pouvoient bien voir par ce que j'avois déjà fait.

Ce sermon toucha de sorte Montenegro, qu'il fit serment à ce qu'on me rapporta de me faire mourir; j'eus pourtant de la peine à le croire m'imaginant que c'étoit plutôt une rodomontade Espagnole qu'une veritable resolution.

Quelques uns de mes amis même me confeillerent de prendre garde à moi; mais je méprisai encore cet avis, jusqu'à ce que je vis venir tout en courant à la porte de ma chambre les garçons & les Indiens qui servoient dans ma maison, qui me dirent de prendre

de garde à moi & de ne point sortir, parce que Montenegro étoit dans la cour avec une épée nuë qui me vouloit tuer.

Je leur ordonnai aussi-tôt d'aller querir les Officiers du Village pour venir à mon aide; mais cependant cet Espagnol qui étoit en une si grande furie, comme il se vit decouvert il s'enfuit du Village.

Cela m'obligea de pourvoir à ma seureté, & pour cet effet je fis venir un Negre nommé Michel Delva qui étoit un homme fort & robuste, pour demeurer auprès de moi jusqu'à ce que j'eusse vû la fin du mauvais dessein de Montenegro.

Le Dimanche suivant comme je devois aller le matin au Village de Mixco, je pris mon Negre avec moi & une demi-douzaine d'Indiens pour m'y accompagner, & passant au travers d'un petit bois qui est au milieu de la Vallée, je rencontrai mon ennemi qui m'y attendoit, qui voyant l'escorte que j'avois n'osant rien faire, finon de me dire des injures & qu'il esperoit de me rencontrer quelque jour que je serois tout seul.

Cela m'obligea de ne pas differer davantage à faire une seconde plainte contre lui au President; qui la reçut fort bien, & après avoir tenu Montenegro un mois dans la prison le bannit à trente lieues de la Vallée.

Je ne fus pas seulement persecuté par les Espagnols à cause des Indiens pendant que je demourois en ces Villages-là; mais aussi par des Indiens même qui n'avoient de la Religion qu'en apparence; mais quoi que
H s je

je me trouvasse en grand peril par la haine des uns & des autres, Dieu me fit pourtant toujours la grace de m'en garantir.



CHAPITRE XXI.

Des sorciers, & de leurs sortileges, avec trois Histoires remarquables sur ce sujet.

ILy en avoit quelques uns à Pinola qui étoient fort adonnez au sortilege, & qui par le pouvoir du diable avoient fait d'étranges choses.

Entre les autres il y avoit une vieille femme nommée Marthe de Carillo, qui avoit déjà été accusée pour avoir enforcélé plusieurs personnes du Village; mais les Juges Espagnols la déchargèrent ne trouvant point de preuves certaines contr'elle; ce qui la rendit encore pire qu'elle n'étoit auparavant, de sorte qu'elle fit beaucoup plus de mal.

Il y mourut deux ou trois personnes pendant que j'y étois, qui finirent leur vie en langueur, & dirent à leur mort que c'étoit cette Carillo qui les avoit tuez, & qu'ils la voyoient souvent autour de leur lit qui les menaçoit avec un visage plein de colere & de fureur.

Les Indiens l'apprehendoient si fort qu'ils n'osoient se plaindre ni avoir affaire avec elle;

ce qui m'obligea de faire dire à Dom Jean de Guzman qui étoit Seigneur de ce Village-là, que s'il n'y mettoit ordre elle détruiroit son Village.

Sur cela il obtint une Commission pour moi de l'Evêque & pour un autre Officier de l'Inquisition, afin de faire une exacte perquisition de sa vie & de ses mœurs; ce qu'ayant fait, les Indiens firent de grandes plaintes contr'elle, la plupart des habitans du Village témoignant qu'elle étoit notoirement forciera, & qu'avant qu'elle fût accusée la premiere fois, elle avoit accoûtumé par tout où elle alloit autour du Village de se faire suivre par une canne, qui lors qu'elle entroit dans l'Eglise se tenoit à la porte jusqu'à ce qu'elle fût sortie, & s'en retournoit après avec elle en sa maison, & qu'ils croyoient que cette canne étoit son demon & son esprit familier, parce qu'ils avoient souvent mis des chiens après qui au lieu d'en approcher s'en étoient fuis.

Mais depuis qu'elle avoit été accusée devant la Justice, cette canne n'avoit point paru, ce qu'on croyoit qu'elle avoit fait par adresse, afin qu'on ne la soupçonnât plus de se mêler de ces choses là.

Cette vieille étoit veuve & des plus pauvres du Village en apparence, & néanmoins elle avoit toujours beaucoup d'argent, sans qu'on pût dire d'où il lui pouvoit venir.

Lors que je faisois cette enquête secrete contr'elle, qui étoit au temps du Carême que tous les habitans du Village se venoient

confesser, elle y vint aussi comme les autres, & m'apporta le plus beau present que j'eusse receu entre tous ceux du Village; car au lieu que c'étoit une chose commune de donner une reale, elle m'en donna quatre avec un cocq d'Inde, des œufs, du poisson & un petit pot de miel.

Elle s'imaginoit que cela me donneroit une meilleure opinion d'elle, que je n'en avois receuë par le raport des habitans du lieu.

Je réceus ses offrandes & l'ouïs en confession, où elle ne dit que des bagatelles qu'à grande peine auroit-on pû mettre au rang des pechez veniels.

Ce qui m'obligea de l'examiner plus exactement sur l'opinion commune que tous les Indiens avoient d'elle, & particulièrement de ceux qui en mourant m'avoient déclaré qu'elle les avoit enforcelez, & qu'elle les avoit menacez avantqu'ils tombassent malades, & depuis pendant leur maladie leur étoit apparue autour de leur lit, en les menaçant de les faire mourir, & personne ne la voyant qu'eux.

A quoi elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle se mit à pleurer, & dit qu'on lui faisoit tort de croire cela d'elle.

Je lui demandai comme quoi étant une pauvre femme veuve, sans avoir aucuns enfans qui l'assistassent, & sans aucuns moyens de gagner sa vie, elle avoit néanmoins tant d'argent que de me donner plus que ne faisoient les plus riches du Village, comme quoi elle avoit eu ce cocq d'Inde, ce poisson, & ce miel, n'ayant rien de tout cela chez elle?

A quoi elle me répondit que Dieu l'aimoit & lui avoit donné toutes ces choses-là, & qu'elle avoit acheté le reste de son argent.

Je lui demandai de qui elle l'avoit acheté, & elle me répondit que c'étoit de ceux du Village.

Je l'exhortai fort à la repentance, à quitter le demon, & à n'avoir aucune familiarité avec lui; sur quoi elle me fit des réponses pleines de piété & de devotion, me suppliant instamment de lui vouloir administrer la Communion avec tous les autres qui devoient communier le lendemain.

Mais je lui répondis que je n'oserois le faire, me servant même des paroles de Jesus-Christ, qu'il ne faut point donner aux chiens le pain des enfans, ni jeter les perles aux porceux, & que ce seroit un grand scandale si je lui donnois la Communion, après avoir été non seulement soupçonnée, mais aussi accusée d'être forcier.

Elle prit cela en fort mauvaise part, & me dit que pendant plusieurs années elle avoit toujours reçu la Communion, & que ce lui étoit un grand déplaisir de s'en voir privée en sa vieillesse, en suite de quoi elle se prit à pleurer; mais toutes ses larmes ne me touchèrent point, & je demurai ferme à lui refuser la Communion, & lui donnai congé là-dessus de se retirer.

Sur le midi après que j'eus achevé mon Office dans l'Eglise, j'ordonnai à mes gens d'aller recueillir les offrandes, & de me faire apprêter à dîner le poisson qu'elle avoit apporté;

té ; mais il ne fut pas plutôt dans la cuisine que le cuisinier le trouva plein de vers & qui sentoit mauvais, de sorte qu'il fallut le jeter.

Cela commença de me donner du soupçon de cette vieille sorciere, & m'obligea d'aller visiter le miel qu'elle m'avoit donné, que je versai dans un plat & le trouvai rempli de vers ; pour ses œufs je ne pus les reconnoître entre les autres, parce que j'en avois reçu environ un cent ce jour-là, mais à mesure qu'on les employoit, l'on en trouva les uns qui étoient pourris, & d'autres où il y avoit des poulets morts dedans.

Le cocq d'Inde fut trouvé mort le lendemain ; & quant à ses quatre réales, je ne pus pas m'appercevoir si elle m'avoit ensorcelé de ce côté-là, parce que je les avois mises dans ma pochette avec plusieurs autres qu'on m'avoit données ce jour-là ; néanmoins autant que je me pouvois souvenir de tout ce qui m'avoit été donné, je trouvois qu'il en manquoit quatre reales.

Le soir après que mes serviteurs Indiens se furent allez coucher, je demurai fort tard en ma chambre à étudier, parce que je devois le lendemain faire une exhortation à tous ceux qui devoient communier.

Après que j'eus étudié un peu de temps, entre dix & onze heures tout soudain la grande porte de la salle, à côté de laquelle étoit ma chambre & celle de mes serviteurs, & trois autres portes s'ouvrirent avec grand bruit, & j'ouïs quelqu'un qui entra dans la salle & s'y promena quelque temps.

Après

Après cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le lieu où l'on feroit les harnois de mes mulets, ce qui me fit croire que ce pouvoit être mon Negre Michel Delva, qui bien souvent se retiroit fort tard, particulièrement depuis la crainte que j'avois eu de Montenegro, & je m'imaginai que c'étoit qu'il alloit ferrer la selle de son mulet, ce qui fit que je l'appellai deux ou trois fois par son nom du dedans de ma chambre, sans que personne me repondit un seul mot.

Mais au lieu de cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le jardin, ce qui me donna alors une telle frayeur que tout le corps m'en trembla, & les cheveux m'en dresserent en la tête; de sorte que je n'avois pas même le courage d'appeller mes valets tant j'étois épouvanté.

Cela me fit penser à la forcierre & prier Dieu de me garder de sa malice; ensuite de quoi ayant pris courage, & me sentant la parole libre que la peur m'avoit retenuë jusques alors, j'appellai mes valets & heurtai avec une canne afin qu'ils me pussent entendre; car je n'osois pas ouvrir ma porte ny sortir de ma chambre.

Le bruit que je fis ayant reveillé mes gens ils s'en vinrent à la porte de ma chambre, & après l'avoir ouverte je leur demandai s'ils n'avoient ouï personne dans la salle, & s'ils n'avoient pas entendu ouvrir toutes les portes.

Ils me répondirent qu'ils dormoient & qu'ils n'a-

n'avoient rien ouï; il n'y eut qu'un garçon qui dit qu'il avoit tout entendu, & me raconta les mêmes choses que j'avois ouïes.

Là-dessus je pris ma chandelle à la main, & m'en allai avec eux dans la salle pour visiter les portes, que je trouvai toutes fermées comme les serviteurs me dirent qu'ils les avoient laissées.

Cela me fit connoître alors que la sorciere avoit eu dessein de m'épouvanter, mais qu'elle n'avoit pû me faire de mal.

Après cela je me retirai dans ma chambre & allai me mettre au lit, ayant fait venir deux de mes serviteurs pour coucher auprès de moi.

Le matin j'envoyai querir mon Official, & lui dis ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit; de quoi il se prit à rire, & me dit que c'étoit la veuve Carillo, qui avoit fait souvent de semblables tours dans le Village à ceux qui l'avoient choquée; c'est pourquoi il m'étoit venu voir le soir avant que de lui donner la Communion, de peur qu'elle ne me fit quelque mal; ce que je lui refusai comme j'avois fait à elle même; & ensuite il me dit que je n'avois qu'à me réjouir, & qu'il sçavoit bien qu'elle n'avoit pas le pouvoir de me faire aucun mal.

Ce jour-là même après la Communion quelques uns des principaux Indiens me vinrent trouver, & me dirent que la vieille Carillo s'étoit vantée qu'elle me feroit piece d'une façon ou d'autre, parce que je ne voulois pas lui donner la Communion.

Mais

Mais pour délivrer le Village d'une si méchante créature, je la fis conduire à Guatimala avec toutes les informations & les témoins que j'avois contr'elle, que j'envoyai au President & à l'Evesque, qui la firent mettre en prison où elle mourut deux mois après.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Indiens dans ce Village là, qu'on disoit qui faisoient d'étranges choses.

Entr'autres l'on disoit qu'il y avoit un certain Jean Gonçalez qui se transformoit souvent en lion, & comme il étoit en cette figure-là il fut blessé au nez par un pauvre innocent Espagnol, qui gagnoit sa vie à chasser des cerfs & d'autre bestes sauvages dans les bois & sur les montagnes.

Un jour ayant appercû un lion caché derrière un arbre, dont il ne voyoit que le muse, il tira dessus & aussi-tôt le lion s'enfuit.

Le mesme jour Gonçalez se trouva mal, & l'on m'envoya querir pour voir sa Confession; comme je fus arrivé chez lui, je trouvai qu'il étoit blessé au visage & qu'il avoit le nez tout cassé, & lui ayant demandé comment cela lui étoit arrivé, il me répondit qu'il étoit tombé d'un arbre, & que peu s'en falloit qu'il ne se fût tué; néanmoins il accusa ensuite ce pauvre Espagnol d'avoir tiré sur lui.

L'affaire ayant été portée devant le Juge, l'on reçût le témoignage que je rendis que Gonçalez m'avoit dit qu'il étoit tombé d'un arbre, l'Espagnol fut interrogé sur son serment, qui dit qu'il avoit tiré sur un lion
dans

dans un bois fort épais, & où l'on n'auroit jamais crû qu'un Indien pût avoir affaire.

L'arbre fut encore trouvé dans le bois marqué des balles du fusil, & Gonzalez avoua que c'étoit-là l'endroit où il s'étoit blessé, & étant examiné comment il n'étoit point tombé; & n'avoit point été apperçu de l'Espagnol lors qu'il étoit venu chercher le lion qu'il croyoit avoir tué, il répondit, qu'il s'en étoit fuy de peur que l'Espagnol n'achévât de le tuer.

Mais comme la plûpart de ses réponses parurent frivoles, que l'innocence de l'Espagnol fut reconnüe, & le soupçon que l'on avoit dans tout le Village que Gonzalez avoit commerce avec le demon, l'Espagnol fut renvoyé absous de tout ce que l'autre avoit déposé contre lui.

Mais tout cela n'étoit rien au prix de ce qui arriva ensuite à un nommé Jean Gomez, le principal des Indiens de ce Village-là, âgé de près de quatre-vingt ans, Chef & Gouverneur de la plus considérable Tribu qui fût entr'eux, & dont l'avis étoit toujours préféré à celui de tous les autres, qui paroissoit assez homme de bien, & qui manquoit peu souvent de se trouver le matin à la Messe & à Vêpres l'après-dinée, ayant même fait de grands dons à l'Eglise du lieu.

Cet Indien s'étant trouvé malade subitement comme j'étois dans le Village de Mexico, les Bedeaux de la Confrairie de la Vierge craignant qu'il ne mourût sans Confession & d'être repris de negligence, me vinrent trouver

er à Mixco sur le minuit, pour me prier de venir tout à l'heure pour assister Jean Gomez & le disposer à bien mourir, disant qu'il souhaitoit fort de me voir & que je vinssse pour le consoler.

quoique ce fût une heure induë & qu'il tombât une grosse pluye, jugeant que c'étoit une œuvre de charité, cela ne m'empêcha pas de monter à cheval, & de faire trois lieues dans l'obscurité de la nuit & pendant la pluye.

Lors que j'arrivai à Pinola étant tout percé de la pluye, je m'en allai d'abord à la maison du vieux Gomez qui étoit couché dans son lit la face enveloppée, qui me remercia de la peine que je prenois pour le salut de son ame, me pria de le confesser, & par ses larmes & par sa confession ne me donna que des marques d'une bonne vie & du desir qu'il avoit de mourir & d'aller à Jesus Christ.

Je le consolai & le preparai à la mort, mais avant que de partir je lui demandai comme il se portoit? il me répondit que son mal n'étoit autre chose que la vieillesse avec la foiblesse qui l'accompagnoit.

Après cela je m'en allai en ma maison, où je changeai de linge & me couchai pour prendre un peu de repos; mais tout aussi-tôt l'on me vint querir pour donner l'Extrême-Onction à Gomez, qui est une chose que les Indiens n'oublent jamais avant que de mourir.

Comme je lui oignois le nez, les lèvres, les yeux, les mains & les pieds, je remarquai qu'il étoit enflé & tout livide, néanmoins je
n'en

n'en fis pas de compte croyant que cela venoit de sa maladie.

Je m'en retournai au logis sur le point du jour & après avoir un peu reposé, quelques Indiens vinrent fraper à ma porte, qui venoient acheter des cierges pour faire des offrandes pour l'ame de Jean Gomez qui venoit de mourir, & qui devoit être enterré ce jour-là solennellement après la Messe.

Je me levai ayant encore les yeux tout rouges pour n'avoir pas reposé toute la nuit, & m'en allai à l'Eglise où je trouvai que l'on commençoit à faire la fosse.

Je rencontraï deux ou trois Espagnols qui demeuroient proche du Village, qui étoient venus pour entendre la Messe ce matin-là, qui s'en vinrent avec moi dans ma chambre, avec qui j'entrai en conversation touchant Jean Gomez, leur disant que j'avois reçu beaucoup de consolation de le voir si bien mourir, que je ne faisois point de doute qu'il ne fût sauvé, & que tous les habitans du Village perdoient beaucoup en sa mort, parce qu'il étoit leur Chef & Conducteur, qui les avoit toujours gouvernez avec beaucoup de sagesse & de jugement.

Là-dessus ces deux Espagnols se prirent à rire en se regardant l'un l'autre & me dirent que j'étois bien trompé par tous les Indiens, & particulièrement par le défunt Jean Gomez, si je croyois qu'il eût été un saint ou un homme de bien.

Je leur répondis que comme ils étoient ennemis des pauvres Indiens, ils en jugeoient tou-

toûjours mal ; mais que j'en pouvois rendre un témoignage plus certain qu'eux , parce que je sçavois fort l'état de leurs consciences.

Mais l'un d'entr'eux me repliqua , qu'il sembloit que je ne sçavois gueres bien ce qui étoit de la mort de Jean Gomez par la confession qu'il m'avoit faite avant que de mourir , & qu'il falloit bien que je ne sçeusse pas le bruit qu'il y avoit dans le Village touchant sa mort ; ce qui m'étonna si fort que je les priai de me dire la verité de ce qu'ils en sçavoient.

Ils me dirent que le bruit étoit que Jean Gomez étoit le plus grand magicien & forcier du Village , & qu'il avoit accoutumé de prendre la forme d'un lion , & sous cette forme là de courir par les montagnes.

Qu'il avoit toûjours été ennemi mortel d'un certain Sebastien Lopez , qui étoit un vieux Indien & Chef d'une autre Tribu ; qu'il y avoit deux jours qu'ils s'étoient rencontrés tous deux en la montagne , Gomez sous la figure d'un lion , & Lopez sous celle d'un tigre , où ils s'étoient battus fort cruellement , jusqu'à ce que Gomez qui étoit le plus vieux & le plus foible , fut lassé & tellement mordu & moulu de coups qu'il en étoit mort.

Que pour montrer que cela étoit vrai , l'on avoit mis Lopez en prison à cause de cela , que les deux Tribus étoient en conteste tous ensemble sur ce sujet là , que la Tribu & les parens de Gomez demandoient satisfaction à Lopez & à ceux de sa Tribu & une grande somme d'argent , & à faute de cela les
me-

menaçoient de mettre l'affaire entre les mains des Magistrats Espagnols; mais qu'ils ne vouloient pas le faire encore si-tôt, du moins s'ils pouvoient pacifier les choses entr'eux, de peur que cela ne fist tort à leur village, & les rendit odieux aux Espagnols.

Cela me sembla si extraordinaire que je ne sçavois plus ce que je devois croire, & me fit resoudre à ne jamais ajouter foi à aucun Indien, si je pouvois découvrir que Jean Gomez eût été si dissimulé & m'eût trompé de la sorte.

Je pris congé des Espagnols & m'en allai à la prison, où je trouvai Lopez qui avoit les fers aux pieds.

Ensuite étant de retour chez moi j'envoyai querir un Officier de la ville qui étoit Alguazil-Major & mon grand ami, de qui je m'enquis en particulier pourquoi Lopez étoit ainsi retenu prisonnier.

Il craignoit de me dire l'apprehension qu'avoient les Indiens, espérant que l'affaire seroit accommodée entre des deux Tribus, & qu'on n'en parleroit point dans le pays; parce qu'en ce même temps-là les deux Alcades & Rigidors avec les principaux de ces deux Tribus, étoient assemblez pour cela dans la Maison de Ville.

La retenuë que je voyois en cet Officier augmentoit encore plus le desir que j'avois d'apprendre ce qui en étoit, & le pressai de me dire la verité, en lui disant même quelque chose de ce que j'avois appris auparavant de ces deux Espagnols.

A quoi il me répondit que s'ils se pouvoient accommoder entr'eux , ils n'apprehendoient point que les Espagnols fissent courir aucun mauvais bruit de leur village ; mais je lui répondis que je voulois sçavoir pourquoi ils s'étoient ainsi assemblez si secrettement dans la Maison de Ville.

Sur quoi il me promit que si je lui voulois promettre de ne point parler de lui , parce qu'il craignoit l'animosité de tous les habitans s'ils venoient à sçavoir qu'il m'eût revelé l'affaire , il me diroit la verité.

Je l'assurai là-dessus & lui donnai un verre de vin pour lui donner courage , lui promettant qu'il ne lui arriveroit aucun mal pour tout ce qu'il me pourroit dire.

Alors il me raconta toute l'affaire comme les Espagnols avoient fait , & me dit qu'il ne croyoit pas que les Tribus s'accordassent , parce qu'il y avoit des amis de Gomez qui haïssent Lopez & tous ceux qui avoient familiarité avec le Diable comme lui , & ne se soucioient pas si la vie dissimulée de Gomez étoit connue d'un chacun ; mais il y en avoit d'autres qui étoient aussi méchans que Lopez & Gomez , qui la vouloient cacher de peur qu'ils ne fussent découverts & tous les autres magiciens & sorciers du village.

Cela me toucha extrêmement le cœur , de voir que j'étois obligé de demeurer parmi un peuple qui dépensoit tout ce qu'il pouvoit gagner par son travail à faire du bien à l'Eglise & des offrandes aux Saints , & qui néanmoins avoit tant de familiarité avec le démon.

J'avois un grand déplaisir de voir que je leur prêchois la parole de Dieu inutilement, ce qui me fit résoudre à travailler d'oresnavant contre les ruses de satan, & à leur représenter avec beaucoup plus de vigueur que je n'avois fait auparavant, le grand peril où étoient les ames de ceux qui avoient fait quelque sorte de pacte avec le demon, afin de les porter à renoncer à ses œuvres, & à s'attacher à Jesus-Christ par une foi sincere.

Après avoir congedié cet Officier Indien je m'en allai à l'Eglise pour voir si le peuple étoit venu à la Messe; mais je n'y trouvai que deux hommes qui faisoient la fosse de Gomez.

N'ayant donc trouvé personne je m'en retournai dans ma chambre, extrêmement étonné de ce que je venois d'apprendre, & fort incertain si je devois l'enterrer comme un Chrétien, après avoir vécu & être mort de la sorte qu'on m'avoit dit.

Néanmoins je ne crus pas être obligé de croire un seul Indien contre lui, ni les Espagnols qui à mon avis ne parloient que par ouï dire.

Pendant que j'étois dans l'incertitude de ce que je devois faire, il vint pour le moins vingt des principaux Indiens du Village, avec les deux Maires & Echevins & tous les Officiers de la Justice, qui me prièrent de remettre ce jour-là l'enterrement de Jean Gomez, parce qu'ils avoient résolu de faire venir un Officier de la Couronne pour visiter son corps & examiner les causes de sa mort, de peur qu'ils ne reçussent

gussent du déplaisir à cause de lui & qu'on le fit déterrer.

Je fis semblant de ne rien sçavoir de cette affaire, & leur demandai pourquoi ils me faisoient cette priere ?

Alors ils me racontent tout, & me dirent comme il y avoit des témoins dans le Village, qui disoient avoir vû combattre un lion & un tigre l'un contre l'autre, & qu'un moment après ces bêtes avant disparu de devant eux, ils avoient vû Jean Gomez & Sebastien Lopez presque dans le même endroit qui s'étoient separez l'un de l'autre, & qu'aussi-tôt après cela Jean Gomez s'en étoit venu chez lui tout brisé de coups, & s'étoit mis au lit d'où il n'étoit point relevé, & qu'il avoit déclaré en mourant à quelques-uns de ses amis que Sebastien Lopez l'avoit tué; sur quoi on l'avoit arrêté & mis prisonnier.

De plus ils me dirent que quoi qu'ils n'eussent jamais rien reconnu de la méchanceté de ces deux hommes, qui étoient les principaux de leur Village & à qui ils avoient toujours porté beaucoup de respect, que néanmoins en cette conjoncture ils étoient véritablement informez, tant de la part d'une Tribu que de l'autre, que ces deux personnes avoient toujours communiqué avec le demon; ce qui étoit une chose honteuse à tous les habitans de leur Village; mais que pour eux ils renonçoient à toutes ces méchantes pratiques, & qu'ils me prioient de n'imputer pas le crime de quelques particuliers à tous les autres, & qu'ils étoient résolus de pour-

laines tous ces malheureux-là, & ne point permettre qu'ils demeuraissent parmi eux dans le Village & des plus riches du Village.

Je leur dis que j'aprouvois leur zele, & les exhortai comme bons Chrétiens de travailler à bannir le demon de leur Village & qu'ils avoient bien fait d'envoyer à Guatimala pour avertir les Magistrats Espagnols de cet accident, & que s'ils l'avoient caché ils auroient pû être tous châtiés, comme coupables de la mort de Gomez, & complices des instrumens de Satan.

Je les assurai de plus que je n'avois aucune mauvaise opinion d'eux; mais qu'au contraire je les estimois beaucoup de ce qu'ils avoient tous ensemble résolu de faire.

L'Officier de la Couronne qu'on avoit envoyé querir arriva ce soir-là, qui visita le corps de Gomez en ma présence, & le trouva tout brisé, égratigné, mordu, & blessé en plusieurs endroits.

L'on apporta ensuite de cela plusieurs témoignages & soupçons contre Lopez, tant des habitans du Village que des amis de Gomez; sur quoi on le conduisit à Guatimala où il fut encore examiné par devant les mêmes témoins; & comme il ne se deffendit pas trop bien, mais avoua en quelque façon la chose, il fut condamné à être pendu & fut exécuté ensuite; & Gomez au lieu d'être enterré dans la fosse qu'on avoit faite pour lui dans l'Eglise, fut enterré dans une autre qu'on fit dans un fosse.

Dans Mixco je trouvai aussi quelques Indiens
qui

qui n'étoient pas moins dissimulez que Gomez, qui étoient quatre freres appellez Fuentes des principaux & des plus riches du Village, & plus d'une dizaine d'autres.

Ces gens là en apparence paroïssent bien vivans, liberaux envers les particuliers, bien faisans à l'Eglise, dévots envers les Saints, & qui avoient un grand soin de célébrer leurs fêtes; mais qui en secret étoient de grands Idolâtres.

Mais il plût à Dieu de se servir de moi comme d'un instrument pour découvrir & mettre en lumière le secret de leurs œuvres de ténèbres, que la solitude d'un bois & d'une montagne avoient cachées aux yeux du monde pendant plusieurs années.

Quelques uns de ces gens là étant un jour en la compagnie de quelques autres personnes qui étoient meilleurs Chrétiens qu'eux, où ils faisoient débauche de leur chicha, se prirent à se vanter de leur Dieu, disant qu'il leur avoit prêché bien mieux que je n'avois fait, & qu'ils ne devoient rien croire de tout ce que je leur enseignerois de Jesus Christ; mais qu'ils devoient suivre l'ancienne Religion de leurs ancêtres qui adoroient leurs Dieux comme il falloit; mais qu'à présent par l'exemple des Espagnols ils avoient été abusez & portez à adorer un faux Dieu.

Les autres Chrétiens qui entendirent ces paroles commencèrent à s'étonner, & leur demanderent où étoit donc ce Dieu là, & avec bien de la peine, en leur promettant de les imiter & de servir leur Dieu, ils apprirent

d'eux le lieu & la montagne où l'on le pouvoit trouver.

Quoi que dans la débauche ces bons Chrétiens leur eussent promis de faire comme eux, néanmoins quand ils furent en leur particulier ayant mûrement pensé à leur promesse, ils se moquerent de leur engagement comme d'une chose frivole, & de tous les discours qu'on leur avoit faits.

Ils ne peurent pourtant pas tenir la chose si cachée, qu'elle ne vint à la connoissance d'un Espagnol qui demouroit dans la vallée, qui croyant qu'il étoit obligé en conscience de la reveler, me vint trouver à Mixco, & me dit qu'il y avoit certains Indiens dans ce Village-là qui adoroient une Idole, & se vantoient qu'elle avoit prêché contre ma doctrine en faveur de l'Idolatrie des anciens Payens.

Je louai Dieu de ce qu'il renversoît tous les jours les ouvrages de Satan, & pria l'Espagnol de me dire de qui il avoit appris toutes ces choses, ce qu'il fit me nommant celui qui le lui avoit dit, & qui me l'auroit revelé s'il n'eût appréhendé de découvrir ces Indiens là & de me le dire à cause d'eux.

La-dessus j'envoyai querir cet Indien pour le confronter à l'Espagnol, devant qui il me confessa ce qu'il en avoit oui dire, mais qu'il n'avoit osé le déclarer, parce qu'il s'avoit bien que s'il découvroit ces Indiens là qu'ils lui feroient beaucoup de mal par le moyen du diable.

Sur quoi je lui remontrai que s'il étoit vrai Chrétien il devoit combattre contre

le diable & non pas l'aprehender, parce qu'il ne scauroit lui faire de mal tant que Dieu seroit avec lui, & qu'il s'attacheroit à Jesus Christ par la foi; & que si on decouvroit cette Idole ce seroit le moyen de convertir les Idolâtres, lors qu'ils verroient le peu de pouvoir de leur faux Dieu au prix du vrai Dieu des Chrétiens.

De plus je lui dis ingenument que s'il ne me vouloit pas dire qui étoient ces Indiens & où étoit leur Idole, que je l'envoyerois à Guatimala, & que là on lui feroit bien dire tout ce qu'il scavoit.

Sur cela il eut peur, & tout tremblant me dit que c'étoient les Fuentes qui s'étoient vanté de cette Idole qu'ils appelloient leur Dieu, & qu'ils avoient donné pour marques du lieu où il étoit une fontaine & un pin qui étoient à l'entrée d'une caverne dans une telle montagne.

Je lui demandai s'il scavoit le lieu, & quelle sorte d'Idole c'étoit; sur quoi il me répondit qu'il avoit été souvent sur cette montagne, où il avoit vû deux ou trois sources, mais qu'il n'avoit jamais descendu dans aucune caverne.

Je lui demandai encore s'il voudroit bien venir avec moi & m'aider à decouvrir ce lieu-là; mais il refusa craignant ces Idolâtres, & me dit même de n'y point aller, de peur que s'ils y étoient ils ne me tuaient plutôt que de se laisser decouvrir.

Mais je lui répondis que je menerois une si bonne escorte avec moi, qu'elle seroit bien capa-

ble de me deffendre contr'eux, & que la foi que j'avois au Dieu vivant & tout Puissant me garantiroit contre ce faux Dieu-là.

C'est pourquoy je me resolus avec cet Espagnol d'aller chercher cette caverne le lendemain, & de mener avec moi trois ou quatre autres Espagnols & mon Negre Michel Delva avec cet Indien, que je ne voulus pas laisser retourner ce jour-là dans sa maison, de peur qu'il ne découvrit dans le Village le dessein que j'avois, & que les Idolâtres le sachant ne me previnssent pendant la nuit, & ne transportassent leur Idole hors de ce lieu-là.

L'Indien refusoit toujours de m'accompagner, jusqu'à ce que je le menaçai d'envoyer querir les Officiers de la Justice & de le faire arrêter, ce qui l'obligea de me promettre qu'il viendrait avec moi.

Mais afin qu'il ne pût parler à personne du Village ni avec mes valets, je pria l'Espagnol de l'emmener chez lui & de le bien garder pendant le jour & la nuit, avec promesse que je l'irai trouver le lendemain matin, lui recommandant sur tout d'être secret, & en cette maniere je le congediai avec l'Indien qu'il emmena avec lui.

Le même jour je m'en allai à Pinola pour faire venir le Negre Michel Delva, que j'amenai avec moi à Mixco sans lui rien découvrir de mon dessein; j'allai aussi trouver quatre Espagnols de mes voisins que je pria de se tenir prêts pour le lendemain matin, pour m'accompagner dans une affaire où il s'agis-

soit

soit du service de Dieu, qu'ils se rendissent dans la maison d'un de nos voisins communs, & que s'ils apportent leurs fusils nous pourrions trouver de quoi nous divertir au lieu où nous allions, que du reste je mettrois ordre à ce que nous eussions du vin & de la viande suffisamment.

Ils me promirent tous de venir avec moi, s'imaginant qu'encore que je leur disse que c'étoit pour le service de Dieu, que je n'avois d'autre dessein que de chasser quelque cert dans les montagnes.

Je fus bien aisé de voir qu'ils interpretoient mon intention de la sorte, & là-dessus je m'en retournai à mon logis, où je fis provision ce soir-là d'un bon jambon, & de quelques volailles rôties & d'autres bouillies bien poivrées & salées pour notre voyage du lendemain.

Je trouvai toute ma compagnie en la maison où j'avois fait garder l'Indien, & de là nous allâmes tous ensemble au lieu où les Idolâtres alloient adorer leur faux Dieu, qui étoit environ à deux lieues de Mixco vers le Village de saint Jean de Sacatepeque.

Lors que nous entrâmes dans le bois nous rencontrâmes d'abord une profonde fondrière où il y avoit un ruisseau; ce qui nous obligea d'y faire une fort exacte recherche par tout; mais nous n'y trouvâmes rien de ce que nous allions chercher.

De-là nous montâmes au haut de la fondrière, & après avoir employé bien du temps encore à chercher nous trouvâmes une fontaine;

mais qu'il que nous regardassions fort exacte-
ment tout, autour nous n'y vismes point de
caverne.

Nous cherchâmes ainsi en vain tout le
jour jusqu'au soir, de sorte que craignant
de nous égarer si la nuit nous surprenoit, mes
amis commencèrent à s'ennuyer & parloient de
s'en retourner.

Mais considérant que nous n'avions pas
encore passé la moitié du bois, & que si
nous retournions au logis pour revenir enco-
re en ce lieu là nous pourrions être décou-
verts, & nôtre dessein divulgué, nous jugeâ-
mes que le meilleur étoit de coucher ce soir
là dans le bois dans la fondrière où nous
avons cherché d'abord, parce qu'il y avoit de
bonne eau pour boire du chocolatte, & qu'il y
faisoit bon coucher sous les arbres, & qu'en
suite de cela nous pourrions facilement faire
notre seconde recherche.

Toute la compagnie fut de même avis que
moi, & la nuit qui se trouva calme & sérè-
ne favorisa nôtre bonne intention.

Nous fîmes du feu pour nôtre chocolatte ;
& soupâmes fort bien avec nôtre viande froide ;
après quoi nous passâmes la plûpart de la nuit à
discourir, ayant toujours l'œil sur nôtre In-
dien, que j'avois donné en garde à Michel
Délva, de peur qu'il ne nous échapât.

Le matin nous offrîmes nos prières à Dieu,
le suppliant de nous vouloir conduire ce
jour là en l'exécution du dessein que nous
avons, & de nous vouloir découvrir la caver-
ne de tenebres & d'iniquité où étoit caché cet

instrument de Sathan qui que l'aym de pouvert
 ont donné gloire au vrai Dieu, & que les
 ennemis fussent couverts de honte & châtiez
 suivant leurs merites. Mais comme nous
 indignes rempames de recher dans le bois en
 montant une montagne fort rude & droite,
 où ayant cherché par tout du côté du Sud,
 nous retournames du côté du Nord, où nous
 trouvames une autre descente fore profonde
 que nous commençames à descendre en regar-
 dant de tous côtez, & non pas en vain, car
 en viron un demi mille du haut de la montagne
 nous trouvames quelques vestiges d'un chemin
 où l'on avoit passé & qui étoit un peu battu,
 que nous suivimes jusqu'à ce que nous trouvâ-
 mes une seconde fontaine.
 & Nous nous mines à chercher fort exacte-
 ment aux environs, où nous trouvames quel-
 ques pieces de plats & de pots de terre, &
 une autre piece d'un réchaut, tels que sont ceux
 où les Indiens ont accoutumé de faire brûler
 de l'encens dans les Eglises devant les images
 des Saints.

Cela nous fit croire, comme il étoit vrai
 aussi, que c'étoient des pieces de ces encen-
 soirs avec quoi ces Idolatres encensoient leur
 Idol, & en quoi nous fûmes d'autant plus con-
 firmes, que nous reconnûmes que c'étoit de la
 poterie qui avoit été faite à Mixco, & le Pin
 que nous apperçumes incontinent après ache-
 va de confirmer l'esperance que nous avions
 conçue, que nous étions près du lieu que nous
 avions tant cherché.

Lors que nous fûmes près de cet arbre, nous

trouvâmes aussi tôt la caverne qui étoit toute proche de là, fort obscure au dedans, mais claire à son entrée, où nous trouvâmes encore de ces vases de terre où il y avoit des cendres dedans, & qui nous firent juger qu'on y avoit brûlé de l'encens.

Comme nous ne scavions point jusqu'où cette caverne pouvoit aller, ni ce qui pouvoit être dedans, nous fîmes du feu avec un fusil & allumâmes deux chandelles, avec quoi nous entrâmes dans la caverne.

Elle étoit large à l'entrée s'avancant un peu dans la terre; mais lors que nous y fîmes entree nous trouvâmes qu'elle tournoit à main gauche vers la montagne, mais non pas fort avant; car à environ deux toises de là nous trouvâmes l'Idole posée sur un petit siege & couverte de toile.

Elle étoit faite d'un bois noir luisant comme du jaiet, & comme si on l'avoit peinte ou enfumée. Elle avoit la tête faite comme celle d'un homme jusqu'aux épaules, mais sans barbe ni moustaches, ayant le regard affreux, le front tout ridé, & de gros yeux tout égarez.

Sa mauvaise mine ne nous fit pas peur & n'empêcha pas que nous ne l'emportassions; mais comme on la leva de dessus le siege où elle étoit posée, nous trouvâmes au dessous quelques reales simples que ses favoris lui avoient offertes; ce qui nous fit chercher encore avec plus de soin dans la caverne, ce qui ne fût pas mal à propos; car nous trouvâmes encore sur la terre diverses autres reales simples, avec quelques palmites & autres fruits, des cier-

ges à demi brûlez, des pots pleins de mahis, un petit pot de miel, & de petits vases où l'on avoit brûlé de l'ensens.

Ce qui me fit voir que les Idolâtres faisoient les mêmes offrandes que les Chrétiens, & si je n'avois pas appris qu'ils apelloient cette Idole leur Dieu, je n'aurois pas pû les blâmer plus que tous les autres Indiens des Villages, qui offroient les mêmes choses, & se mettoient à genoux devant les images des Saints, dont il y en avoit quelques unes de bois qui n'étoient gueres mieux faites que cette Idole, qui n'ayant pas la figure d'une bête comme j'avois crû, mais celle d'un homme, ils pouvoient lui donner le nom de quelque Saint, & par là s'excuser en quelque façon.

Mais soit qu'ils ne le pussent pas ou ne le voulussent pas faire, ils persisterent en cette erreur que c'étoit leur Dieu qui leur avoit parlé, & leur ayant après cela demandé encore si ce n'étoit point là l'image de quelque Saint, comme ceux qui étoient à Mixco & dans les autres Eglises, ils me répondirent que non, mais qu'il étoit au dessus de tous les Saints du pays.

Nous fûmes ravis de voir que nous n'avions pas perdu notre peine, ni mal employé notre temps; de sorte qu'après avoir tiré cette Idole hors de la caverne, nous coupâmes quantité de branches d'arbres que nous jetâmes dedans pour la remplir & en fermer l'entrée.

Après cela nous partîmes de ce lieu-là chargeant l'Idole sur le dos de l'Indien enveloppée d'une

d'une toile, afin qu'on ne la vît point dans les endroits où nous avions à passer.

C'est pourquoi je crus encore qu'il étoit à propos d'attendre qu'il fut nuit pour entrer dans Mixco, afin que les Indiens ne pussent s'apercevoir de rien.

De sorte que je demeurai en la maison de l'un de ces Espagnols jusqu'à ce qu'il fut tard, & le priai d'avertir de ma part tous les Espagnols des environs de se trouver à l'Eglise à Mixco le Dimanche suivant, craignant que les Idolâtres étant en grand nombre ne se soulevassent contre moi, & qu'il leur fit entendre que j'avois quelque chose à leur dire & à leurs Negres sur le sujet de leurs Confreries.

Car je ne voulois pas qu'ils eussent aucune connoissance de cette affaire, jusqu'à ce qu'ils en entendissent parler dans l'Eglise & qu'ils vissent l'Idole devant eux, de peur que cela venant aux oreilles des Indiens les Idolâtres eussent le moyen de s'en aller & de s'absenter du Village.

Lors que la nuit fut venue je pris mon Indien avec moi & Michel Delva, & m'en allai à mon logis où je ferai l'Idole dans un coffre jusqu'au Dimanche prochain, & renvoyai l'Indien avec ordre de ne rien dire, parce qu'il sçavoit bien le mal que les Idolâtres lui pourroient faire; c'est pourquoi aussi il n'avoit garde de dire qu'il m'eût accompagné.

Je retins Michel Delva avec moi, parce qu'il avoit envie de voir l'issue de toute cette affaire; & me preparai à prêcher le Dimanche sui-

suivant sur le troisieme verset du vingtieme chapitre du livre de l'Exode : Tu n'auras point d'autres Dieux devant moi ; que je choisis tout exprés pour cette occasion, quoi que ce ne fût pas l'Evangile de ce jour-là, d'où l'on a accoutumé de prendre le texte du sermon qui se doit faire en l'Eglise.

Le Dimanche matin la chaire ayant été préparée par celui qui avoit le soin de l'Eglise & des Autels, je fis porter l'Idole à l'Eglise par Michel Delva cachée sous son manteau, & la fis poser dans la chaire afin qu'on ne la vit point jusqu'à ce que je trouvasse à propos de la faire voir pendant mon sermon, & lui donnai ordre de prendre garde autour de l'Eglise lors que le peuple viendrait, afin que personne ne la vit ni ne l'emportât.

Il n'y avoit jamais eu un plus grand abord de peuple dans l'Eglise que ce jour-là tant des Espagnols que des Negres des environs du Village, qui à cause de l'avertissement que je leur avois fait faire, s'attendoient que j'avois quelque chose de considerable à leur dire.

Il y avoit même peu des habitans du Village qui fussent absents, les Fuentes même & tous les autres qui étoient soupçonnez de servir cette Idole, qui ne pensoient à rien moins que d'apprendre qu'on avoit enlevé leur Dieu de la caverne où il étoit, & qu'il étoit dans la chaire d'où il devoit être exposé en public à leur honte & confusion, se trouverent aussi tous à l'Eglise ce jour-là.

J'ordonnai ensuite à Michel Delva de se tenir près de la chaire pendant le sermon, & d'aver-

d'avertir les Espagnols qui sçavoient l'affaire & quelques autres Negres de ses amis, de se tenir aussi près du degré où l'on montoit dans la chaire.

Après que la Messe fut dite je montai en chaire pour dire le sermon; comme je recitai les paroles de mon texte, je remarquai que les Espagnols & les Indiens se regardoient les uns les autres, n'étant pas accoutumés à voir faire des sermons sur l'Ancien Testament.

Pour l'exposition de ce commandement, je montrai combien l'Idolâtrie étoit un crime horrible devant Dieu; qu'il n'y avoit aucune Creature qui pût être égalée au Dieu vivant Createur de toutes choses, ni aucune qui pût faire ni bien ni mal aux hommes sans sa permission, & par conséquent qu'on ne leur devoit rendre aucune adoration.

Mais beaucoup moins encore à celles qui étoient inanimées comme le bois & la pierre, à qui les hommes pouvoient bien faire une bouche, des yeux, & des oreilles, mais que ce n'étoient pourtant que des Idoles mortes qui ne sçavoient parler, ni voir, ni entendre, & qui quand elles auroient des bras & des mains ne sçavoient se deffendre, ni ceux qui les adoroient & qui se mettoient à genoux devant elles.

Comme je fus à la moitié de mon sermon je me baissai dans la chaire, d'où je levai cette noire & hideuse Idole que je mis à côté de la chaire, en regardant fixement quelques-uns des Fuentes & d'autres, que je remarquai qu'ils changeoient de couleur, rougissoient,

& paroïssôient extrêmement étonnez en se regardant les uns les autres.

La-dessus je priaï l'assemblée de considérer quel étoit ce Dieu que quelques-uns d'entre eux adoroient, de le bien remarquer, & voir s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui scût quelle partie de la terre étoit sous sa domination, & qui pût dire d'où il venoit.

Je leur dis de plus que quelques-uns d'entre eux s'étoient vantés que cette pièce de bois avoit parlé, & avoit prêché contre ce que j'avois enseigné de Jesus-Christ; c'est pourquoy ils l'avoient adorée comme Dieu, lui avoient offert de l'argent, du miel, des fruits, & avoient brûlé de l'encens devant lui dans une certaine caverne secrète & cachée sous terre, montrant par là qu'ils avoient honte de le reconnoître en public, & qu'étant ainsi caché sous terre il dépendoit absolument du Prince des tenebres.

Je le defiai alors en public de parler & de defendre sa cause, faute de quoi son silence couvriroit de honte & de confusion tous ses adorateurs.

Je leur montrai ensuite que ce n'étoit qu'une pièce de bois qui avoit été façonnée de la sorte par la main des hommes, & partant que ce n'étoit qu'une Idole morte.

J'argumentai assez long temps contre, & defiai satan qui s'en étoit servi comme de son instrument, de l'ôter du lieu où j'e l'avois mis s'il étoit en son pouvoir, pour montrer que sa puissance étoit bien foible au respect de ma foi en Jesus Christ.

Après

Après avoir bien raisonné & disputé selon la capacité des Indiens qui étoient présents, je leur dis que si le Dieu avoit le pouvoir de se garantir du supplice où je l'allois exposer, qui étoit de le faire hacher en piéces & de le brûler publiquement, je les dispensois de croire à l'Evangile de Jesus Christ, mais que s'ils voyoient qu'il n'eût aucun pouvoir contre moi, qui étois le plus foible des hommes du vrai Dieu vivant, que je les suppliois de se convertir à ce vrai Dieu qui avoit créé toutes choses, de mettre l'esperance de leur salut en son Fils Jesus Christ qui étoit notre seul Mediateur & Sauveur, & de renoncer dorenavant à toute cette Idolatrie Payenne de leurs ancêtres.

Les assurant au reste que pour ce qui s'étoit passé, j'employerois mon intercession pour eux, & les garantissois du châtiment à quoi l'Evêque & le President de Guatimala les pourroient justement condamner, & que s'ils vouloient me venir trouver je ferois tout mon possible pour les instruire, & les avancer dans le vrai chemin du Christianisme.

Après avoir ainsi conclu sans toutefois nommer personne, je descendis de la chaire & fis apporter l'Idole après moi; & ayant fait apporter une hache & deux grands paniers de charbon, je commandai qu'on la mit en petites piéces & qu'on la jettât dans le feu, pour y être brûlée devant tout le peuple au milieu de l'Eglise.

Quelques uns des Espagnols le prirent alors crier victor, victor; & d'autre disoient, glor-

re soit à nôtre Dieu : mais les Idolatres garderent le silence & ne dirent pas un mot, mais après cela ils firent tout ce qu'ils purent pour me faire perir.

J'écrivis au President de Guatimala pour lui donner avis de ce que j'avois fait, & à l'Evêque comme Inquisiteur à qui appartenoit la connoissance de ces affaires là, pour scavoir comme quoi je me devois gouverner envers les coupables, dont j'en en connoissois qu'une partie, & encore étoit-ce par le récit d'un Indien.

Ils me remercièrent tous deux de la peine que j'avois prise à chercher la montagne & à découvrir le lieu où étoit l'Idole, & pour le zele que j'avois témoigné en cette affaire.

Quant à la maniere selon laquelle je me devois gouverner avec les Idolatres, ils me conseillèrent de découvrir tous ceux que je pourrois, & travailler à les convertir à la connoissance du vrai Dieu par les voyes de la douceur, témoignant d'avoir de la compassion de leur aveuglement, & leur promettant d'obtenir le pardon de l'Inquisition, pourvû qu'ils témoignassent se repentir de leur crime, parce que l'Inquisition les regardant comme de nouvelles plantes ne vouloit pas les traiter à la rigueur, comme elle feroit les Espagnols s'ils tomboient en des crimes de cette nature,

Je suivis donc cet avis, & j'envoyai querir secrettement les Fuentes, que je fis venir en ma chambre & leur representai la douceur de l'Inquisition envers eux, dans l'esperance qu'ils

qu'ils se convertiroient & changeroient de maniere de vivre.

Mais je les trouvai biffinez & tous en colere de ce que j'avois fait brûler ce Dieu qu'ils adoroient, aussi bien que plusieurs autres habitans de ce Village-la & de celui de S. Jean de Sacatepeque.

Et comme je voulus leur faire voir qu'on ne devoit point l'honorer comme Dieu, un d'entr'eux me répondit hardiment, qu'ils scivoient bien que ce n'étoit qu'une piece de bois qui de soi même ne pouvoit pas parler; mais puis qu'il avoit parlé, comme ils en étoient tous temoins, que c'étoit un miracle qu'ils devoient croire, & qu'ils étoient vraiment persuadez que Dieu étoit en cette piece de bois, puisque par son discours elle avoit montré que ce n'étoit pas un bois ordinaire, Dieu y étant, & par consequent qui meritoit plutôt d'avoir des offrandes & de la veneration, que ces Saints qui étoient dans l'Eglise qui n'avoient jamais parlé au peuple.

Je leur repliquai que c'étoit plutôt le diable que Dieu qui avoit forme ce discours, s'ils en avoient oui quelqu'un, pour les tromper & les mener aux Enfers, ce qu'ils pouvoient voir aisément par la Doctrine qu'on m'avoit dit qu'il leur avoit prêchée contre Jesus Christ le Fils unique de Dieu & en qui il prenoit son bon plaisir, & contre qui il n'y avoit point d'apparence qu'il voulût parler par cette Idole.

Un autre répondit aussi hardiment que le premier, que leurs ancêtres n'avoient jamais

qui parler de Jesus Christ avant la venue des Espagnols en ce pais-là ; mais qu'ils scavoient bien qu'il y avoit des Dieux, qu'ils les adoroient & leur offroient des sacrifices, & qu'ils scavoient bien que ce Dieu-là avoit autrefois été un des Dieux de leurs ancêtres.

Quoi donc, leur dis-je, il faut que ce Dieu soit bien foible, puis qu'il a souffert que je l'aye fait brûler.

Je m'apperçus alors qu'il n'y avoit plus lieu de raisonner avec eux, & qu'ils estoient obstinez tout à fait ; de sorte que je fus obligé de les renvoyer comme ils estoient venus.

Si Dieu ne m'eût protegé contre ces gens, il est constant qu'ils m'auroient tue ; car un mois après avoir brûlé cette Idole, lors que je m'imaginóis que tout étoit oublié & que les Idolâtres vivoient en repos, ce fut alors qu'ils commencerent à vouloir executer leur mauvais dessein.

Je m'en apperçus premièrement par un bruit que j'ouïs une fois à minuit, de certaines gens qui étoient autour de ma maison & à la porte de ma chambre que j'appellai n'osant ouvrir la porte, mais personne ne me répondit ; de sorte que comme ils continuoient à pousser la porte, cela me fit connoître que c'étoient des gens qui vouloient entrer par force.

Cela m'obligea de prendre les draps de mon lit & les lier ensemble par l'un des bouts, & par l'autre à l'une des barres de la fenetre, pour descendre à terre par là & m'enfuir pendant la nuit s'ils eussent fait violence pour entrer.

La-dessus comme ils continuoient à pousser la porte sans dire une seule parole, je crûs qu'en criant bien haut, ils auroient peur & prendroient la fuite; c'est pourquoi j'appellai mes gens qui étoient au bout d'une longue galerie & les voisins à mon secours contre les voleurs.

Mes gens qui s'étoient déjà éveillés à ce bruit-là s'en vinrent me trouver, de sorte que comme mes ennemis les ouïrent venir, ils s'enfuirent par les degrez de la maison, & l'on ne les ouï plus cette nuit-là.

Mais comme j'eus reconnu par-là jusqu'où alloit leur haine & leur malice, je crûs que je ne devois plus demeurer ainsi tout seul avec des garçons seulement dans une maison aussi grande que celle de Mixco.

C'est pourquoi le lendemain j'envoyai querir Michel Delva en qui je me confiois tout à fait, & qui tout seul pouvoit battre une demi douzaine d'Indiens, avec ordre d'apporter toutes les armes qu'il pouvoit pour ma deffense.

Je le tins avec moi pendant quinze jours, & le Dimanche après je fis dire à l'Eglise que ceux qui étoient venus chez moi pendant la nuit, pour m'épouvanter ou pour me faire du mal, eussent à prendre garde à eux, parce que j'étois muni d'armes offensives & deffensives.

Quoi que pendant quelque temps ils se tinssent en repos, ils ne cessèrent pourtant pas de continuer leur mauvais dessein; car sçachant que Michel Delva ne couchoit pas dans

dans ma chambre, quinze jours après, environ sur le milieu comme j'étudiois à la chandelle, ils monterent les degrez si doucement que je ne les vis pas monter; mais le Negre qui ne dormoit pas s'aperçut bien qu'ils montoient, & se levant doucement de dessus une table où il étoit couché sur une natte, il prit deux briques en ses mains de celles qui étoient sous la table pour quelque ouvrage que je faisois faire; comme il ouvrit la porte qu'il fit fort doucement, le peu de bruit qu'il fit fut cause que pour sauver leur vie ils s'enfuirent aussi-tôt par les degrez où ils étoient venus.

Le Negre courut aussi tôt après, mais comme ils étoient déjà assez loin devant lui, ne sachant quel chemin ils pourroient prendre il leur jetta ses deux briques à la tête; en sorte qu'il y en eut une qui atteignit l'un d'entr'eux; car le lendemain passant par le Village il rencontra un des Fuentes qui avoit un bonnet sur sa tête, & ayant demandé à quelques Indiens ce qu'il avoit, ils lui répondirent qu'il avoit la tête cassée, mais qu'ils ne sçavoient pas d'où cela lui étoit arrivé.

Les Fuentes voyant que j'étois toujours gardé par Michel Delva, s'abstinrent depuis ce temps-là de venir la nuit en ma maison; mais ils n'eurent pas pour cela moins d'animosité contre moi.

Car un mois après comme je croyois qu'ils ne songeoient plus à rien, & qu'ils me témoignoiént en apparence beaucoup de civilité & de bonne volonté, il vint un homme me trouver

ver de la part de leur frere aîné nommé Paul de Fuentes, pour me dire qu'il estoit fort malade & comme prêt à mourir, qu'il me prioit de le venir voir pour le consoler & l'instruire en la verité de nôtre Religion, parce qu'il avoit dessein d'être veritablement converti.

Je reçus cette nouvelle avec beaucoup de joye croyant qu'elle estoit veritable, de sorte que sans rien soupçonner du contraire je priaï Dieu serieusement de m'assister en la conversion de cet homme, & tout plein de zele je m'en allai en diligence à sa maison, où toute ma joye & ma consolation fut bien tôt changée en chagrin & déplaisir.

Car comme je fus arrivé à la porte de sa maison, en entrant dedans j'y trouvai tous les freres de Paul de Fuentes, & quelques autres soupçonnez d'Idolâtrie qui estoient en rond dans la place; mais comme je vis que Paul n'y étoit pas, je me retirai un peu en arriere & leur demandai où il étoit, soupçonnant quelque chose les voyant tous assemblez de la sorte: mais lors que j'apperçus qu'ils ne se levoient point ni ne me répondoient pas un mot, & qu'ils ne m'ôtoient pas même leur chapeau, je commençai à craindre tout de bon & à soupçonner qu'il y avoit de la trahison; de sorte que je les quittai pour m'en retourner en ma maison.

Mais je n'eus pas si-tôt le dos tourné, que voici Paul de Fuentes, qui avoit feint d'être malade & de se vouloir convertir, qui vint par derriere sa maison avec un gros bâton à la main en haussant le bras pour m'en fraper; de
forte

forte que si je n'eusse empoigné son bâton avec les deux mains & n'eusse retenu le coup, il étoit certain que de ce coup-là il m'auroit jetté par terre.

Comme lui & moi disputions à qui seroit maître du bâton, les autres Indiens qui étoient assis dans la maison sortirent dans la cour, qui étoit un lieu public & tout ouvert m'étoit bien plus avantageux que si ç'eût été dans la maison.

Ils se jetterent tous sur moi, les uns me tirant d'un côté les autres d'un autre, déchirant mes habits en deux ou trois endroits, & l'un d'entr'eux pour me faire quitter le bâton me donna un coup de couteau dans la main dont la cicatrice paroît encore aujourd'hui, étant certain que si nous n'eussions pas été dans un lieu public il m'auroit enfoncé son couteau dans le côté.

Un autre voyant que je ne voulois point laisser aller ce bâton l'empoigna avec Paul de Fuentes, & tous deux ensemble le poussèrent si rudement contre ma bouche qu'ils me cassèrent les dents, en sorte que j'avois la bouche toute en sang, & le coup fut si rude qu'il me fit tomber à terre tout étourdi; néanmoins je repris bien-tôt mes esprits & me relevai aussi-tôt les voyant qui se moquoient de moi, mais qui n'osoient me faire plus de mal, parce qu'ils apprehendoient d'être découverts.

Aussi Dieu voulut que dans le même temps que j'étois tombé à terre, une esclave Mulâtre qui servoit un Espagnol dans la Vallée vint à passer par-là, qui m'entendant appeler

ler les voisins à mon secours, qui étoient assez éloignez de-là, parce que toutes les maisons proches appartenoient aux Fuentes, entra dans la cour, & me voyant tout en sang crût que j'étois blessé à mort; de manière qu'après leur avoir dit des injures comme à des meurtriers, elle se prit à courir dans la rue en criant au meurtre, au meurtre dans la cour de Paul de Fuentes, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à la place du marché & à la Maison de Ville, où elle trouva les Maires & les Eschevins avec deux Espagnols, qui ayant sçu le danger où j'étois vinrent l'épée nue à la main tous en courant avec les Officiers de la Justice dans la cour de Paul de Fuentes, pour m'assister dans le peril où j'étois.

Mais les Idolâtres ayant ouï les cris de la Mulatre s'enfuirent d'un côté & d'autre pour se cacher, & Paul de Fuentes s'en alla aussi pour fermer sa maison & pour s'absenter; mais connoissant son intention je fis tout mon possible pour le retenir & l'empêcher de fuir jusqu'à ce que quelqu'un fût venu à mon secours.

Lors que les Espagnols furent arrivez & qu'ils me virent tout en sang, ils se jetterent tous en furie sur Paul de Fuentes avec leurs épées nuës, & l'auroient tué sans que je les en empêchai, en leur disant qu'on m'imputeroit tout le mal qu'on lui feroit.

Mais je priai les Officiers de la Justice de ne rien apprehender de sa part quoi qu'il fût riche, & à peine d'en répondre devant le President de Guatimala de se saisir de sa personne &

& de le mener en prison, ce qu'ils firent aussi sur le champ.

Je fis faire ensuite une information de tout ce qui s'étoit passé, où les Espagnols & la Mulatre furent employez pour temoins comme ils m'avoient vû blessé à la main, la bouche toute en sang, & mes habits couverts de sang & tout déchirez, laquelle information j'envoyai en diligence au President de Guatimala.

Cette affaire fut aussi-tôt divulguée dans la Vallée, & tous les Espagnols vinrent m'offrir leur assistance, Michel Delva qui se trouva alors par hazard en la maison d'un de ces Espagnols vint aussi avec eux, & ils auroient tous ensemble assurément fait beaucoup de mal cette nuit-là aux Indiens si je ne les en eusse empêchez.

Je les priai de se retirer paisiblement chez eux, en leur disant que je n'apprehendois plus rien, & qu'il me suffisoit d'avoir Michel Delva avec moi pour me garder.

Mais ils ne voulurent jamais s'en aller, & me dirent que cette nuit-là étoit plus dangereuse pour moi que je ne pensois, & que j'avois besoin d'être gardé par plus d'un homme seul.

Car ils croyoient que ces idolâtres faisant reflexion sur ce qu'ils avoient fait ce jour-là, & apprehendant d'être rigoureusement châtiez par le President de Guatimala, se voyant perdus & ruinez pourroient attenter par desespoir de tirer cette nuit-là leur frere de prison, & m'attaquer après & prendre la fuite pour se sauver.

Quoi qu'ils me dirent je ne pus jamais m'imaginer que ces gens là eussent assez de hardiesse pour entreprendre ces choses-là, ni qu'ils s'en voulussent fuir, parce qu'ils avoient tous des maisons dans le village & des terres aux environs; néanmoins je consentis pour cette nuit-là qu'ils demeureroient pour me garder avec Michel Delva.

Après souper ils firent garde tout autour de ma maison, jusqu'à ce qu'ils virent que tout étoit calme & que les Indiens s'étoient retirez, & après cela ils posèrent encore des gardes autour de la prison, afin d'empêcher que personne ne vint pour en faire sortir Paul de Fuentes & le mettre en liberté.

Mais n'étant pas encore contens de toutes ces précautions-là, prétendant qu'ils étoient en danger aussi bien que moi n'étant qu'environ une douzaine, si tous les habitans du Village venoient à se mutiner & à se soulever contre nous par l'instigation des Idolâtres, ils voulurent aller faire lever les deux Alcaldes & deux autres Officiers inferieurs, pour faire perquisition dans le Village & chercher le reste des Fuentes & des autres Idolâtres qu'on connoissoit, afin de s'assurer de leurs personnes & les mettre en prison pour les envoyer à Guatimala, & par ce moyen les empêcher de nous faire du mal, non seulement cette nuit-là, mais aussi à l'avenir.

Avec tout cet empressement & le grand soin qu'ils prirent de ma personne, ils furent la cause que je passai toute la nuit sans dormir.

Il s

Ils s'en allerent donc appeller les Alcaldes & deux autres Officiers qu'ils amenerent chez moi, & me prierent de leur représenter qu'il étoit nécessaire de chercher le reste des autres Indiens.

Les pauvres Alcaldes furent tout effrayez de voir tant d'Espagnols à cette heure-là dans ma maison avec leurs épées nuës; de sorte qu'ils n'avoient garde de refuser de faire ce que l'on desiroit d'eux, & qui étoit nécessaire en cette conjoncture.

De sorte qu'après être sorti de ma maison sur le minuit, ils furent dans le Village cherchant toutes les maisons où ils soupçonnoient que les Fuentes pouvoient s'être cachez, où quelqu'un des autres qui les avoient assistez dans l'insulte qu'ils m'avoient faite ce jour-là.

Ils n'en trouverent pas un chez eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent en la maison de Laurens de Fuentes l'un des quatre freres, où ils les trouverent tous & ceux qui étoient avec eux lors qu'ils m'avoient attaqué, qui buvoient & faisoient débauche.

Comme la maison fut assiegée de tous côtez il n'y avoit pas moyen de s'échaper ni de s'enfuir, & comme ils virent les épées nues des Espagnols ils n'oserent faire aucune sorte de résistance.

Mais sans cette précaution là il est certain, comme nous en fumes assurez après cela, qu'ils auroient causé un grand tumulte dans le Village cette nuit-là, & qu'ils s'étoient tous assemblez pour mettre Paul de Fuentes en liber-

té, & me faire une insulte & s'entuir après cela, ne sçachant pas que je fusse si bien escorté par les Espagnols.

L'on trouva qu'ils étoient dix en cette maison-là, qui à l'heure même sans qu'il arrivât aucun bruit dans le Village furent tous conduits dans la prison, où ils furent renfermez & gardéz par les Espagnols.

Dès le matin Dom Jean de Guzman President de Guatimala, qui étoit un Gouverneur plein de pieté, ayant considéré ce que je lui avois écrit le jour precedent, & croyant que j'étois dans un grand pevil, m'envoya un Officier de Justice Espagnol avec une fort ample commission, pour amener prisonniers dans la Ville de Guatimala tous les Indiens qui m'avoient attaqué le jour precedent: Et au cas qu'on ne les pût pas trouver, de confisquer tous les biens qu'on trouveroit leur appartenir dans le Village de Mixco & dans la Vallée.

Mais le soin que les Espagnols avoient pris la nuit precedente fit qu'il les trouva tous à point nommé, & apres qu'ils eurent payé les dépens de cet Officier qu'il taxa comme il voulut, & ceux de Michel Delva & de deux ou trois autres Espagnols à qui l'on enjoignit au nom du Roi d'assister cet Officier pour les conduire en seureté à Guatimala, on les fit monter à cheval, & ce jour-là même on les mena devant le President.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivez il les envoya en prison, & apres cela les condamna à être stigez publiquement dans les ruës, & en

en condamna deux au bannissement de Mixco au Golphe de saint Thomas de Castille, & les eût tous bannis comme ceux-là s'ils ne se fussent pas humiliés, & ne m'eussent pas prié comme ils firent d'interceder pour eux, promettant de vivre mieux à l'avenir, de me donner toute sorte de satisfaction si on leur donnoit la permission de retourner en leur Village, & qu'au cas qu'ils tombassent jamais dans une pareille faute, ils se soumettoient à être pendus & perdre tous leurs biens.

Sur cela le President après les avoir encore condamnés à payer chacun vingt ecus d'amende envers l'Eglise, pour être employez selon que je le trouverois à propos, les renvoya chez eux, où suivant leur promesse ils me vinrent trouver, & en s'humiliant & pleurant à chaudes larmes, témoignèrent qu'ils avoient beaucoup de douleur de ce qu'ils avoient fait, rejettant toute la faute sur le demon qui avoit eu beaucoup de pouvoir sur eux, & les avoit tentez jusqu'à ce point que de leur faire commettre cette méchante action; mais qu'ils renonçoient à toutes ses pratiques, & vouloient vivre en bons Chrétiens à l'avenir & n'adorer qu'un seul Dieu.

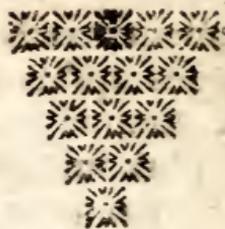
Je fus sensiblement touché de leurs larmes & des témoignages qu'ils me donnerent de leur repentir, & comme je remarquai qu'ils étoient à present plus susceptibles d'embrasser Jesus-Christ qu'ils n'avoient été par le passé, je tâchai de les instruire en sa connoissance & de leur enseigner le chemin du salut.

Je ne demeurai pas long-temps après cela dans ce Village là; mais dans tout le temps que j'y demeurai je trouvai un si grand changement en leurs mœurs, que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit véritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulieres de quelques-uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation, que j'aime extrêmement & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang, si cela pouvoit servir à leur faire du bien & procurer le salut de leurs ames.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens là, qui après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche, ne sont encore pour la plûpart que des Chrétiens en apparence, & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel, aisez à flechir, & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu, si on leur ensei- gnoit ce qui est particulièrement du vrai cul- te de Dieu.



CHAPITRE XXII.

L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son Général de s'en retourner en Angleterre, & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatitlan & de toute la contrée, dont il fait une exacte description, aussi bien que des mœurs des Indiens, & des avantages de son Vicariat.

LA même année que ce bruit arriva à Mixco, je reçus de Rome du Général de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre, dont j'eus beaucoup de joye, parce que je me lassois de vivre entre les Indiens, & qu'il m'ennuyoit de voir le peu de fruit que j'y faisois, n'osant à cause de l'Inquisition * leur prêcher la verité de l'Evangile, qui eût pû les rendre de bons & de veritables Chrétiens dans l'interieur.

Et de plus parce que je voyois qu'Antoine de Sottomajor, qui estoit Seigneur du Village de Mixco, avoit de l'averfion pour moi,

K 4

pour

* Cette reflexion peut faire douter que nôtre Auteur fût vrai Catholique.

pour avoir fait bannir deux des habitans de son Village, & fait un affront public aux de Fuentes à cause de leur idolâtrie, qu'il prenoit comme s'il avoit été fait à tous les autres Indiens de ce lieu-là.

Après avoir donc bien considéré toutes ces choses, j'écrivis au Provincial qui étoit alors à Chiapa, que j'avois dessein de m'en retourner en ma Patrie, suivant la permission que j'en avois reçûe de Rome.

Mais comme il eut appris tout ce que j'avois fait dans le Village de Mixco, où j'avois réduit à la raison les Idolâtres qui y étoient, brûlé leur Idole, & hazardé ma vie pour une si bonne cause que celle-là.

De plus sçachant que j'avois acquis une parfaite connoissance de la Langue Poconchi, il ne voulut jamais consentir que je m'en allasse; mais il fit tout ce qu'il put par belles paroles pour m'obliger à demeurer en ce pais-là, ne faisant point de doute que comme j'avois déjà rendu ci-devant service à Dieu, je pouvois lui en rendre encore beaucoup plus à l'avenir.

Et pour m'y engager plus aisément il m'envoya des Lettres Patentes, par lesquelles il me faisoit son Vicaire du Village & du Couvent d'Amatitlan, où l'on bâtiſſoit alors un nouveau Monastere, pour separer toute cette Vallée du Couvent de Guatimala.

Il me pria de recevoir ce témoignage de l'affection qu'il avoit pour mon avancement, ne faisant point de doute que comme je parlois fort bien le Langage Indien, je ne pusse

pusse contribuer beaucoup plus qu'un autre à faire bien-tôt parachever le bâtiment de ce nouveau Couvent, ce qui lui donneroit occasion à l'avenir de me procurer quelque autre emploi beaucoup plus utile pour mon avancement.

Quoi que je ne fisse pas beaucoup d'état de la charge qu'il me donnoit à present, ni des autres honneurs que je pourrois avoir en suite, je crus que ce n'étoit pas-là encore le temps que Dieu avoit ordonné pour mon retour en Angleterre; car je voyois bien que si le Provincial & le President de Guatimala se joignoient ensemble pour s'opposer à mon départ, comme j'avois remarqué par la lettre du Provincial qu'ils en avoient le dessein, il me seroit impossible de m'en aller d'un côté ou d'un autre sans être découvert & ramené ensuite.

Ce qui me fit résoudre d'attendre que le Provincial fût de retour à Guatimala, afin de pouvoir conférer avec lui en particulier, & lui représenter les raisons que j'avois de quitter ce pays-là & de retourner en ma patrie.

De maniere que j'acceptai librement la charge du Village d'Amatitlan, où je pouvois beaucoup plus gagner que dans les deux autres où j'avois déjà demeuré cinq ans entiers.

Car outre que ce Village-là étoit plus grand que Mixco & Pinola ensemble, l'Eglise bien plus remplie d'images de Saints que celles de ces Villages, & qu'il y avoit aussi beaucoup de Confreries qui en dépendoient.

Il me revenoit encore beaucoup du moulin

à sucre, dont j'ai parlé ci-devant, qui étoit proche de la Ville, dont je recevois tous les jours des offrandes des Negres & des Espagnols qui y demeuroient.

J'avois encore sous ma charge outre ce grand Village d'Amatitlan, un autre Village plus petit nommé saint Christophle d'Amatitlan qui étoit situé à deux lieuës de celui-la.

Ce Village de saint Christophle s'appelle proprement en ce Langage-là *Palinba*; *Ha* signifie de l'eau, & *Pali* se tenir debout, & est composé de deux mots qui signifient une eau qui se tient droite ou debout.

Car le Village est situé au dos du Vulcan-d'eau, qui regarde au de-là de Guatimala, & jette non seulement diverses fontaines de ce côté-là; mais il en sort aussi d'un rocher qui est fort haut un courant d'eau, qui tombant de haut & faisant grand bruit, & le rocher d'où il sort étant tout droite au dessus, fait en suite un fort agreable ruisseau qui passe à côté du Village; cela a donné lieu aux Indiens de nommer leur Village *Palinba*, à cause de ce rocher si haut & si droit d'où cette eau vient à tomber.

Il y a plusieurs riches Indiens en ce Village là qui trafiquent à la côte de la mer du Sud, & le Village est tellement ombragé d'arbres fruitiers qu'il semble que c'est une tonnelle ou un petit bocage qu'on a fait à plaisir.

Mais le principal de leurs fruits est celui qu'on appelle *Pinas* ou *Ananas*, qui croit dans toutes les Cours des Indiens, & qui sont fort

fort recherché par les Espagnols pour les confire, à cause de la commodité du moulin à sucre qui est en ce lieu-là; aussi est-ce la plus délicate confiture que j'aye mangé en tous ces pais-là.

Les habitans de ce Village tirent beaucoup d'argent des ais de cedres qui croissent en grand quantité du côté de ce Vulcan, qu'ils vendent à Guatimala & aux environs pour être employez dans les bâtimens.

Entre le grand Amatitlan & ce Village ci le chemin est tout plain & uni, qui est sous un Vulcan de feu qui autrefois jettoit autant de fumée que celui de Guatimala; mais s'y étant fait une grande ouverture au haut, qui jetta quantité de pierres dans le fond au bas de la montagne qui se voyent encore; depuis ce temps-là il n'a jetté ni pierres ni fumée, & nullement incommodé le pays qui est aux environs.

De mon temps il y eut un nommé Jean-Baptiste de Guatimala qui fit bâtir un nouveau moulin à sucre sur ce chemin-là, qui au rapport d'un chacun devoit apporter beaucoup de profit à cette Ville-là.

Dans le temps que je demeurois à Amatitlan, j'avois encore un autre petit Village sous ma charge qui s'appelle *Pampichi*, situé au bas d'une montagne de l'autre côté du lac, qui n'étoit qu'une Chapelle qui dépendoit du grand Amatitlan, où je n'allois qu'une fois tous les trois mois de l'année pour me divertir seulement; car ce Village est fort bien nommé en la Langue Indienne, d'un mot composé

posé de *Pam* qui signifie en , ou dedans , & *Pichi* des fleurs , qui signifie en des fleurs , parce qu'ils est tout environné de fleurs , ce qu'il rend extrêmement agréable ; outre la commodité que l'on a d'aller sur le lac pour s'y promener , ou pour y pêcher par le moyen des canaux qui sont sur le rivage tout proche des maisons

De maniere que pendant que je demeurois à Amatitlan j'avois le choix de trois Villages pour me divertir ; & parce que j'avois une grande charge d'ames il y avoit toujours quelqu'un pour me soulager.

Le lieu d'Amatitlan étoit comme la Cour au respect des deux autres Villages ; car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit , & nourrir le corps par la diversité des viandes & du Poisson.

Néanmoins le soin & le grand embarras que j'avois à cause du bâtiment du Couvent , furent cause que je fus bien tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agreable Village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers , & quelquefois plus ou moins , auxquels il falloit que je prisse garde , & que je payasse tous les Samedis au soir , ce qui me fatiguoit l'esprit , m'empêchoit d'étudier , & qui plus est étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaisir , n'y n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là , je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala , & le suppliai derechef très-instamment d'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome , pour m'en retourner en

en Angleterre qui étoit ma Patrie pour y prêcher l'Évangile; qui étoit la condition sur quoi le Général me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentoient obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plutôt en faveur de ceux de ma Nation qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Herétiques, & que lors que je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.





CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait en sorte qu'on l'ôte de l'employ d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa, où il fait resolution de se prevaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général, & l'execute habilement, nonobstant tout ce que pûrent faire ses Superieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne serviroit de rien; de sorte que je me resolus en moi-même de m'échaper à la premiere occasion que je pourrois trouver, & avec la permission que j'avois reçüe de Rome de m'en aller sans qu'il en scût rien.

Je le suppliai seulement de m'ôter d'Amatitlan, parce que je ne me sentoispas assez fort pour supporter cette grande charge, ni capable de conduire le bâtiment du Couvent.

Ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il y consentit, me presentant l'honneur que c'étoit d'être le Fondateur d'un nouveau Monastere, & de voir son nom écrit dans les
mu-

murailles, pour servir de monument à la postérité.

Mais je lui dis que je ne considérois point toutes ces choses-là, & que je faisois plus d'état de ma fanté & de mon repos, que de toutes ces sortes de vanitez.

Cela l'obligea enfin de m'accorder ce que je lui demandois, me donnant ordre d'aller à Petapa, & faisant venir en ma place le Vicaire de Petapa; pour faire achever l'ouvrage d'Amatitlan.

Je demurai dans Petapa plus d'un an, avec toute sorte de contentement pour les choses du monde; mais comme les desseins que j'avois ne me laissoient point en repos, je me resolus à quelque prix que ce fût de quitter ce pays-là, & de m'en retourner en Angleterre, méprisant les perils où je m'allois jeter, & tout ce qui me pouvoit arriver si j'étois pris, & ramené devant le President de Guatimala, & le Provincial.

Mais comme je vis bien qu'il étoit difficile que je m'en allasse tout seul, particulièrement les deux ou trois premières journées, ayant aussi diverses choses que je voulois vendre pour avoir de l'argent, je crûs qu'il étoit plus à propos de me servir d'un ami fidelle que de vouloir tout faire moi seul.

Je crûs donc que je n'en pouvois trouver un qui fût plus propre que Michel D'iva, que j'avois toujours reconnu pour m'être fort affectionné & très.

très-fidèle , & qui se contenteroit de peu de chose.

Là dessus je l'envoyai querir à Pinola où il étoit , & après lui avoir recommandé d'être secret , je lui dis que j'étois obligé pour la décharge de ma conscience de faire un voyage à Rome , & que je voulois que personne n'en scût rien que lui , ayant dessein de retourner comme d'autres qui avoient fait le même voyage , & qui au bout de deux ans étoient retournez en ce País-là.

Je ne voulus pas lui dire que mon dessein étoit d'aller en Angleterre , de peur que ce bon vieux Negre eût du déplaisir craignant de ne me voir jamais , & que l'amitié qu'il me portoit , jointe à l'intérêt qu'il trouvoit auprès de moi , ne l'obligeât à découvrir ma résolution , & à chercher les moyens d'en empêcher l'exécution.

Ce bon Negre s'offrit de venir avec moi , mais je le lui refusai en lui disant qu'il étoit trop âgé pour pouvoir souffrir la mer , & qu'étant Negre , lors que nous serions éloignez on le pourroit prendre pour un esclave fugitif , & se saisir de sa personne.

Il approuva ce que je lui dis , & voyant que j'avois raison , il s'offrit à m'accompagner jusqu'au bord de la mer , de quoi l'ayant remercié je lui donnai à vendre quelques mules , du froment , & du mahis que j'avois , & quelques autres choses qui étoient de sa connoissance.

Quant

Quant aux tableaux qui étoient en ma chambre, je crûs que les habitans de Petapa les pourroient bien acheter pour mettre dans leur Eglise, c'est pourquoi j'en parlai au Gouverneur qui en fut fort aise.

Mais je vendis la plûpart de mes livres & de mes meubles à Guatimala, par le moyen de Michel Delva que je tins avec moi pendant deux mois avant que jé m'en allasse, me réservant seulement deux malles de cuir avec quelques livres, & un matelas pour me coucher pendant mon voyage.

Après que j'eus vendu toutes les choses dont je me voulois deffaire, je trouvai que j'avois neuf mille pieces de huit en monnoye d'Espagne, que j'avois gagnées en douze ans que j'avois demeuré en ce País-là.

Et parce que je crûs qu'une si grosse somme d'argent me seroit incommode à porter dans un si long voyage que celui que j'avois à faire, j'achetai pour quatre mille écus de perles & de pierres precieuses, afin que mon bagage fût plus leger, & mis le reste de mon argent partie en des sacs & partie dans mon matelas, avec dessein de le changer en pistoles sur le chemin.

Après m'être pourvû d'argent je pris soin aussi de me munir de chocolatte & de confitures pour ma provision pendant le voyage.

Et parce que je considerai que ma fuite devoit être accompagnée d'une extrême diligence la premiere semaine, & que nos coffres ne pouvoient pas courir la poste jour & nuit

nuit comme j'avois deſſein de faire, je creus que je devois envoyer mes coffres pour le moins quatre jours avant que de partir.

Comme je n'oſois me confier à pas un des habitans de Petapa, j'envoyai querir un Indien de Mixco qui étoit mon ami particulier, & qui ſçavoit fort bien tout le chemin que je devois tenir à qui je declarai mon deſſein, & lui offris aſſez de quoi le ſatisfaire pour ſon ſalaire, & ſur le minuit je le fis partir avec deux mules, l'une pour lui & l'autre pour porter mes hardes, avec ordre de marcher toujours vers ſaint Michel ou Nicaragua, juſqu'à ce que je l'euffe rencontré.

Je le fis donc partir quatre jours avant moi, après quoi je partis hardiment avec mon bon Negre, laiffant la clef de ma chambre à la porte, & rien autre choſe que de vieux papiers dans la maiſon; & dans le temps que tous les Indiens étoient endormis je dis adieu au Village de Petapa, à toute la Vallée, & à tous les amis que j'avois dans l'Amérique.

Fin de la troiſième Partie.

RELATION

DE LA

NOUVELLE

ESPAGNE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Recit du voyage de l'Auteur depuis le Village
de Petapa jusqu'à celui de la Trinité, &
de ce qui lui arriva dans le chemin.*

QE qui me faisoit le plus de peine dans le dessein que j'avois fait de m'en retourner, étoit de choisir le chemin le plus assuré, ce qui me fit quitter celui du Golphe, quoi que ce fût le plus aisé de tous, & la mer la plus proche du lieu où je demeurois, parce que je savois
que

que je trouverois diverses personnes de ma connoissance en ces lieux-là, & que la sortie des navires étoit si incertaine, qu'avant qu'ils fussent partis l'on auroit pû envoyer un ordre de Guatimala pour m'arrêter.

J'apprehendois aussi que si je m'en allois par terre au travers de la Province de Comayagua ou Truxillo, & y attendois les vaisseaux, que le Gouverneur de ce lieu là ayant été averti par le President de Guatimala, ne vint à m'interroger & me renvoyer ensuite, ou bien que l'on ne fit deffense aux Maîtres des navires de me recevoir en leur bord.

Je considerois encore que si je m'en retournois à Mexique & à la Vera-Paz; ce chemin là me seroit encore plus facheux étant seul, qu'il n'avoit été en venant à Chiapa avec mes amis, & d'autant plus que je voulois mener Michel Delva jusques-là par terre avec moi.

C'est pourquoi après avoir resolu de ne passer point par ces trois chemins, je choisiss le quatrième par Nicaragua & le lac de Grenade, & je differai mon voyage jusqu'à la semaine après Noël, sçachant que le temps que les fregates sortoient de ce lac pour aller à la Havane, étoit ordinairement après la mi-Janvier ou au plus tard à la Chandeleur, où j'esperois de me rendre pour y être avant ce temps-là.

Mais pour empêcher qu'on ne soupçonnât que j'eusse pris ce chemin, avant que de partir j'envoyai par Michel Delva une lettre à un de ses amis, pour la donner au Provincial à

Gua-

Guatimala quatre jours après mon départ, par laquelle je prenois congé de lui fort civilement, le priant de ne me point blâmer & de n'envoyer point après moi, que puisqu'il avoit une permission de Rome assez suffisante pour cela, n'ayant pû avoir la sienne, je croyois que je pouvois en bonne conscience m'en retourner en ma Patrie, laissant en ce pays-là pour remplir ma place assez de gens qui entendoient le langage des Indiens.

Et pour lui ôter la pensée de faire chercher du côté de Nicaragua, je datai ma lettre du Village de saint Antoine Suchutepeque qui étoit sur le chemin de Mexique & tout opposé à celui de Nicaragua.

Le lendemain des Rois qui étoit le septième de Janvier 1637. sur le minuit je sortis de Petapa sur une fort bonne mule, que je vendis sur le chemin quatre-vingt pieces de huit, n'ayant personne en ma compaguie que Michel Delva.

Et parce que le commencement du chemin étoit fort montagneux, nous ne pûmes aller si vite que nous eussions bien désiré: car il étoit jour avant que nous pussions arriver au haut de la montagne, qu'on appelle *Sierra ordonna* ou la montagne ronde, qui est fort renommée en ce pays-là, à cause des bons pâturages qui s'y trouvent pour le bétail & pour les brebis, lors que les Vallées sont arides & qu'il n'y a plus d'herbe pour la nourriture des bêtes.

Cette montagne sert aussi d'un grand soulage-

gement aux voyageurs ; car ils y font fort bien traitez dans une hôtellerie où l'on vend du vin & de la viande, & où l'on se peut mettre à couvert avec tout le bagage que l'on mene avec soi.

Il y a aussi une des meilleures fermes de bétail de tout ce pais-là, & où l'on fait du fromage de lait de chevre & de brebis qui est estimé le meilleur de tous ces quartiers.

Cette montagne ronde est à cinq lieuës de Petapa, que je passai en diligence craignant d'y rencontrer quelqu'un de Petapa, & laissant plusieurs Indiens qui étoient couchez dans l'hôtellerie, qui conduisoient deux troupes de mulets qui appartenoyent à des Espagnols, & qui ce jour-là devoient arriver à Petapa.

A quatre lieuës au de-là de cette montagne ronde il y a un Village d'Indiens qu'on appelle *los Esclavos*, ou les Esclaves, non pas qu'ils soient à présent plus esclaves que les autres Indiens ; mais parce qu'autrefois du temps de l'Empereur Montezuma & des Rois qui dépendoient de lui, ils étoient comme des esclaves au regard de ceux des autres Villages.

Car l'on avoit accoûtumé de faire venir les habitans de ce Village-là à Amatitlan, & de les envoyer comme des esclaves porter des lettres ou ce qu'on vouloit dans tout le pais.

De plus ils étoient obligez d'envoyer chaque semaine un certain nombre de leurs gens à Amatitlan, selon que les habitans de ce lieu-là en avoient besoin, soit pour porter des lettres, soit pour porter des fardeaux en d'autres endroits.

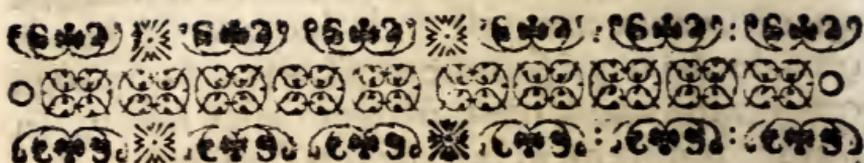
De l'usage de ces lettres dont les Indiens se-
fer-

servoient en ce lieu-là vient le nom d'Amatitlan qui est un mot composé en la Langue de Mexique, de *Amat* qui signifie une lettre, & de *atlan* qui signifie une Ville; de sorte que Amatitlan signifie proprement la Ville des Lettres.

Aussi étoit-ce véritablement la Ville des Lettres: car ils avoient accoutumé d'écrire ou de graver ce qu'ils vouloient sur des écorces d'arbres, & s'en servoient comme nous faisons des lettres, les envoyant dans tout le païs, & même jusqu'au Peru.

Ce Village des esclaves est situé dans un fonds proche d'une riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau pont de pierre pour aller & venir dans le Village; car autrement l'on n'y scauroit passer avec des mules à cause de la rapidité du courant de l'eau, & de la quantité des rochers qui sont dans la riviere, dont l'eau descend avec grande force.

De ce Village-là, où nous ne nous arrêtâmes que pour boire un verre de chocolatte & pour faire repaître nos mules, nous allâmes le même jour à Aguachapa, qui est à dix lieuës au de-là, & assez proche de la mer du Sud, & du Port de la Trinité où nous arrivâmes sur le soir, ayant fait ce jour-là & partie de la nuit plus de vingt lieuës sur des montagnes & par des chemins tout pierreux depuis le Village des esclaves jusqu'à celui-ci.



CHAPITRE II.

Continuation de son voyage jusqu'à Realejo Port sur la mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route.

CE Village de la Trinité est fort renommé dans ce Pais-là pour deux choses ; la premiere est la poterie qui s'y fait , qu'on dit être encore meilleure que celle de Mixco ; l'autre est un lieu qui est environ à demi-lieuë de-là , que les Espagnols disent & croient assurément que c'est une des bouches de l'Enfer.

Car il en sort continuellement une fumée noire & épaisse qui sent le soufre avec des bouffées de feu de fois à autre , & la terre dont cette fumée sort est basse & nullement élevée , & personne n'en a jamais pû approcher pour en savoir la cause ; car tous ceux qui l'ont voulu faire ont été jettez à terre & en danger de perdre la vie.

Un Religieux de mes amis & qui étoit digne de croyance , m'affura sur son serment que voyageant par ce chemin-là avec un Provincial, il se resolut d'aller en ce lieu-là pour satisfaire sa curiosité , & sçavoir la cause de tous
les

les étranges discours qu'on faisoit de cette fumée dans tout le païs.

Comme il s'en fut approché environ à deux cens cinquante pas, il dit qu'il ouyt un bruit si horrible, qu'avec la puanteur de la fumée il en pensa tomber à terre, & fut obligé de se retirer aussi-tôt; & ensuite fut attaqué d'une fièvre chaude dont il pensa mourir.

D'autres disent qu'en s'en approchant ils ont ouy de grands cris, comme si c'étoient des personnes qui fussent tourmentées, avec des bruits de chaînes de fer & choses semblables, qui leur donnoient lieu de s'imaginer que c'étoit une des bouches de l'Enfer; mais comme j'estime que c'est une simplicité à ces gens-là de croire cela, je laisse au lecteur d'en faire tel jugement qu'il voudra.

Pour moi, je n'en sçauois dire autre chose sinon que j'ai vû la fumée, & qu'ayant interrogé les Indiens s'ils n'en sçavoient point la cause, ou s'ils ne s'en étoient point approchez de près?

Ils me répondirent qu'ils ne sçavoient point d'où cela pouvoit venir, qu'ils n'en avoient jamais osé approcher, & qu'ils avoient vû des voyageurs qui l'ayant entrepris avoient été jettez à terre comme morts, ou surpris d'une frayeur soudaine & ensuite de la fièvre; de sorte que leur ayant témoigné que j'avois dessein d'y aller, ils me dirent que je m'en donnasse bien de garde, & qu'assurément je me mettrois au hazard de perdre la vie.

Mais ce ne fut pastant la crainte de cet enfer des Espagnols comme on l'appelle en ce pays-là, qui me fit partir en diligence de ce lieu, que l'apprehension que j'avois de rencontrer quelqu'un qui vint pour m'arrêter.

Car sur le minuit je partis de-là, & m'en vins déjeûner à un grand Village nommé *Chale-vapan*, où les Indiens qui étoient Pocomans me reçurent fort bien, parce que je parlois le langage Poconchi ou Pocoman comme eux, & vouloient me retenir afin que je leur prêchasse le Dimanche suivant, ce que j'aurois fait si je n'eusse été obligé par une plus forte consideration à me retirer en diligence.

Je me trouvai en peine en ce lieu-là comment je pouvois faire pour passer par saint Salvador qui est une Ville d'Espagnols, & où il y a un Couvent de Religieux de l'Ordre de saint Dominique que j'aprehendois sur tous les autres, parce que j'étois connu de la plûpart d'entr'eux.

C'est pourquoi je me resolus lors que j'approcherois de la Ville de me détourner du chemin, & de m'en aller à quelque ferme d'Espagnols comme si je m'étois égaré, & y passer le temps jusqu'au soir en bûvant du chocolate, en discourant & faisant bien repaitre mes mules, afin que je pusse ensuite de cela marcher toute la nuit, & que le lendemain matin je me pusse trouver bien éloigné de cette Ville, & des Religieux qui demeuroient dans les Villages Indiens qui sont aux environs.

Cette

Cette Ville de S. Salvador n'est pas riche, & n'est gueres plus grande que Chiapa.

Il y a un Gouverneur Espagnol, & elle est située environ à quatre lieuës de Guatimala, étant environnée de hautes montagnes du côté du Nord qu'on appelle *Chauntales*, où les Indiens sont fort pauvres.

Dans le fonds où la Ville est bâtie il y a quelques moulins à sucre, & l'on y fait aussi de l'indigo; mais les principales fermes sont celles où l'on nourrit du bétail.

Sur le soir je partis de cette ferme après m'y être bien rafraîchi & fait repaître mes mules, & sur les huit heures du soir je passai par la Ville sans être reconnu de personne.

Mon dessein étoit d'arriver le lendemain matin à une grande Riviere qu'on nomme *Rio de Lempa*, qui est à dix lieuës de saint Salvador; car à deux lieuës de-là demouroit un Religieux Indien dépendant du Couvent de saint Salvador qui me connoissoit particulièrement.

Mais je fis une si grande diligence qu'avant le point du jour je passai par ce Village, & avant qu'il fût sept heures du matin j'arrivai à la riviere, où je rencontrai mon Indien de Mixco qui étoit prêt de passer avec mon bagage, & qui sur les trois heures du matin étoit parti de deux lieuës de ce Village; de sorte que j'eus une grande joye de l'avoir rencontré & mes malles où étoit une bonne partie de mon bien.

Je me reposai un peu de temps en ce lieu près de la riviere pour laisser paître mes mules,

& mon Indien fit du feu & m'apréta du chocolatte.

L'on tient que cette riviere de Lempa est la plus large & la plus grande de toutes celles qui sont dans la Province de Guatimala, & l'on y entretient ordinairement deux bacs pour passer ceux qui voyagent avec leurs mules.

Cette Riviere a ce privilege que si quelqu'un a commis quelque crime du côté de Guatimala ou de saint Salvador, ou de l'autre côté de saint Michel ou de Nicaragua, s'il se peut retirer & la passer, de l'autre côté il est en sureté, & pas un des Officiers de la Justice du côté où il s'est sauvé ne peut rien faire contre lui pour le crime qu'il a commis, ni l'on ne sçauroit non plus l'arrêter pour ses dettes.

Quoi que par la grace de Dieu je ne prisse pas la fuite pour l'une ni pour l'autre de ces deux choses, ce m'étoit pourtant une grande consolation de voir que je m'en allois passer dans un pays privilegié où j'esperois d'être en sureté, & que s'il y avoit quelqu'un qui me poursuivit il ne passeroit pas la Riviere de Lempa; mon Negre se prit à rire de la pensée que j'avois, & me dit qu'il m'affuroit qu'il n'y avoit plus rien à craindre & que tout iroit bien.

Nous passâmes fort heureusement la Riviere, & de-là nous fûmes avec nôtre Indien à un petit Village d'Indiens qui étoit à deux lieues de-là, où nous fîmes le meilleur repas que nous eussions fait depuis que nous étions

étions partis de Petapa , & laifsâmes reposer nos mules jusqu'à quatre heures du soir , que nous partîmes de ce lieu pour aller à un autre petit Village qui est à un peu plus de deux lieuës de-là , passant à travers une campagne sablonneuse qui est plate & toute unie.

Le lendemain nous n'avions que dix lieuës à faire pour arriver au Village de saint Michel qui appartient aux Espagnols , & quoi que ce ne soit pas une Ville, il est pourtant presque aussi grand que saint Salvador , & il y a un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Couvent de Religieuses , & un autre des Religieux de la Mercy qui me reçurent fort bien chez eux ; car je commençai à me montrer en ce lieu-là & à ne me plus cacher , étant resolu de vendre ma mule , & de m'en aller par eau ou par un bras de mer à un Village de Nicaragua qu'on appelle la *Vieja*.

J'avois aussi envie de renvoyer mon Indien ; mais parce qu'il lui faisoit de me quitter que je ne fusse arrivé à la Ville de Grenade où il me vouloit voir embarquer , j'y consentis volontiers , parce que je savois qu'il étoit fidelle , qu'il avoit bien conduit mes hardes jusqu'en ce lieu-là , & qu'il savoit le chemin qu'il falloit tenir pour aller à la Ville de Grenade.

De sorte que je l'envoyai par terre à Realejo ou à la Vieja , qui sont fort proches l'un de l'autre & à trente lieuës de saint Michel , & demurai ce jour-là & le lendemain jusqu'à midi en ce lieu , où je vendis ma mule , par-

ce que je savois bien que depuis Realejo jusqu'à Grenade je pouvois avoir une mule des Indiens pour une journée sans qu'il m'en coutât rien.

J'envoyai aussi la mule de mon Negre par terre avec l'Indien, & le lendemain je m'en allai au Golphe qui est à trois ou quatre miles de saint Michel, où je m'embarquai l'après-dinée avec plusieurs autres passagers, & le lendemain sur les huit heures du matin j'arrivai à la Vieja, au lieu qu'il m'auroit fallu employer trois jours à aller par terre.



CHAPITRE III.

Son départ de Realejo sur la mer du Sud ; son voyage jusques à Grenade ; description d'un Vulcan des Villes de Leon & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considerable.

LE lendemain mon Indien arriva sur le soir, & nous fûmes ensemble à Realejo, qui est un Port sur la mer du Sud qui est foible & nullement fortifié, où si j'eusse voulu demeurer quinze jours j'aurois pû m'embarquer pour Panama, pour aller de-là à Porto-bello & attendre

dre en ce lieu là les Gallions d'Espagne.

Mais je considerai que les Gallions n'y aborderoient que vers les mois de Juin ou de Juillet, & qu'en attendant un si long-temps je dépenserois beaucoup ; j'eusse pourtant bien voulu après cela avoir pris cette occasion : car à la fin je fus obligé d'aller à Panama & à Portobello.

De-là jusqu'à la Ville de Grenade le chemin est si égal & si beau, qu'avec l'abondance des fruits & de toutes les choses necessaires à la vie qui se trouvent en ce Pais-là, l'on peut dire avec raison que la Province de Nicaragua est comme le Paradis terrestre de l'Amérique.

La Ville de Leon est située entre Realejo & celle de Grenade, proche d'un Vulcan de feu ou d'une montagne ardente, qui s'ouvrit autrefois par le haut & causa beaucoup de dommage dans tout le Pais aux environs ; mais depuis ce temps-là il a cessé de brûler, de sorte que les habitans n'en craignent plus rien à present, seulement l'on y voit par fois un peu de fumée, ce qui marque pourtant qu'il y a encore quelque substance sulphurée dans cette montagne.

Il y eut un Religieux de la Mercy, qui s'imagina avoir découvert un grand trésor en ce lieu-là, capable de l'enrichir lui & tous ceux du Pais, s'étant persuadé que le métal qui brûloit dans ce Vulcan étoit de l'or ; de sorte qu'il fit faire un grand chauderon & le fit attacher à une chaîne de fer, afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne, pensant qu'il le retireroit plein de cet or fondu, & qu'il auroit assez de quoi se faire Evêque & enrichir tous ses pa-

rens ; mais la force de ce feu fut si grande , qu'il n'eût pas si-tôt descendu le chauderon qu'il se détacha de la chaîne , & fut aussi-tôt fondu.

Cette Ville de Leon est fort bien bâtie ; car le plus grand plaisir des habitans est d'avoir de belles maisons , & de jouir des plaisirs de la campagne où ils trouvent abondamment tout ce qui leur est nécessaire pour la vie , plutôt qu'à accumuler de grandes richesses ; aussi l'on n'y rencontre pas des gens riches comme en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique.

Ils se contentent d'avoir de beaux jardins , de nourrir des perroquets , & d'autres oyseaux qui chantent ; d'avoir abondance de viande & de poisson à bon marché , de demeurer en de jolies maisons , & mener une vie douce & oysive sans se soucier beaucoup du trafic , quoi qu'ils ayent le lac tout proche d'eux , d'où il part tous les ans des vaisseaux pour la Havane par la mer du Nord ; & à Realejo par la mer du Sud , d'où ils pourroient trafiquer commodément au Peru & à Mexique , s'ils en avoient le dessein & qu'ils osassent se hasarder à aller si loin que cela.

Les Gentilshommes de cette Ville sont presque aussi vains & aussi fous que ceux de Chiapa.

C'est aussi particulièrement à cause des délices dont on y jouit , que toute la Province de Nicaragua est nommée par les Espagnols le Paradis de Mahomet.

Le chemin est tout plat & uni depuis la Ville de Leon jusqu'à celle de Grenade , où j'arrivai heureusement & avec beaucoup de joye ,
espe-

esperant de n'avoir plus de voyage à faire par terre jusqu'à ce que je débarquasse à Douvre en Angleterre.

Deux jours après que je fus arrivé en ce lieu-là, & que je me fus un peu reposé en jouissant de l'agréable vûë du lac, je pensai renvoyer mon Indien & mon Negre.

Mais le bon & fidelle Michel Delva ne me voulut jamais quitter qu'il ne m'eût vû embarquer, & que je n'eusse plus besoin de lui demeurant à terre.

L'Indien eût bien voulu aussi demeurer, mais je ne voulus pas, parce que je considerai qu'il avoit une femme & des enfans, & qu'il étoit necessaire qu'il s'en retournât chez lui pour avoir soin de sa famille.

Il étoit aussi content de s'en retourner à pied qu'à cheval, & vouloit même que je vendisse mes mules pour en tirer ce que je pourrois; mais comme je vis son bon naturel je jugeai que je ferois mieux de le recompenser en argent, que de lui laisser une mule toute harassée & fatiguée du chemin & qui pouvoit mourir à son retour; de sorte que je lui donnai de quoi non seulement louer des mules par le chemin & payer sa dépense de bouche; mais aussi de quoi s'aider quand il seroit de retour chez lui.

Enfin après avoir jetté beaucoup de larmes, en disant qu'il aprehendoit de ne me revoir jamais, il prit congé de moi trois jours après que nous fûmes arrivez dans la Ville de Grenade.

Après que mon Negre & moi fûmes demeurtez tous seuls, la premiere chose que nous fimes fut de songer à nous défaire des deux mules qui

avoient apporté l'Indien & mes hardes, dont je retirai encore quatre-vingt-dix pieces de huit après un si long voyage, & crus qu'elles étoient assez bien vendues.

Je voulois aussi que Michel Delva vendît celle sur laquelle il étoit venu avec moi & qui lui appartenoit, lui promettant de lui en acheter une autre meilleure, & qui seroit plus capable de le mener ; mais ce bon Negre avoit tant d'amitié pour moi qu'il ne voulut jamais souffrir que je fîsse cette dépense considérant la longueur du voyage que j'avois à faire.

Après cela comme nous apprîmes que les fregates ne partiroient pas encore de quinze jours, nous nous résolûmes de ne demeurer qu'un jour ou deux dans la Ville, pour en considérer la beauté & voir ce qu'il y avoit de plus remarquable, & puis nous retirer à la campagne en quelque Village des Indiens proche de-là où nous ne pussions être découverts de personne, en allant de fois à autre dans la Ville pour traiter de mon passage en l'une de ces fregates, pour aller à Havane ou à Carthagene.

De peur que dans le temps du grand abord des troupes de mulets, qui y apportent de l'indigo & de la cochénille de Guatimala pour charger sur les fregates, il s'y trouva quelqu'un qui nous pût reconnoître,

Ce que nous vîmes de remarquable en cette Ville-là, sont deux Couvents des Religieux de la Mercy & de l'Ordre de Saint François, & un de Religieuses qui est fort riche, avec une Eglise Paroissiale qui est comme l'Eglise Cathédrale, parce que l'Evêque de Leon y demeure

re bien plus ordinairement qu'en sa Ville Episcopale.

Les maisons y sont aussi beaucoup plus belles que dans la Ville de Leon, & il y a beaucoup plus d'habitans, & entr'autres divers Marchands, dont il y en a quelques-uns qui sont fort riches, qui trafiquent à Carthagene, à Guatimala, à saint Salvador, & à Comayagua, & par la mer du Sud à Panama & au Peru.

Mais au temps du départ des fregates, l'on peut dire que cette Ville est l'une des plus riches qui soit dans toute cette partie Septentrionale de l'Amerique.

Car les Marchands de Guatimala craignant d'envoyer leurs Marchandises par le Golphe des Hondures, parce qu'ils ont été pris souvent par les Hollandois entre ce lieu-là & la Havane, estiment qu'il y a plus de sureté de les envoyer par les fregates à Cartagene, parce que les Hollandois ne se rencontrent pas si souvent sur cette route que sur l'autre.

De même bien souvent lors qu'on fait qu'il y a des Navires en mer ou vers le Cap de saint Antoine, l'on transporte aussi l'argent des revenus du Roi par cette voye du lac de Grenade à Carthagene.

Lors que j'y étois, avant que de m'être retiré dans un Village Indien, il y entra dans un jour pour le moins trois cens mulets venant de Saint Salvador & de Comayagua, chargez d'indigo, de cochenille, & de cuirs; & deux jours après il y arriva trois autres troupes de mulets venant de Guatimala, dont l'une portoit l'argent des revenus du Roy, la secon-

de étoit chargée de sucre, & l'autre d'indigo.

Je n'apprehendois pas ceux qui étoient venus les premiers : mais les derniers furent cause que je me tins renfermé dans mon logis, de peur qu'en allant à la promenade je ne fusse reconnu par quelqu'un de ceux qui étoient venus de Guatimala, qui se retirèrent pourtant aussi-tôt qu'ils eurent déchargé leurs mulets, & par leur départ me mirent en liberté, m'étant rendu volontairement prisonnier dans mon logis à cause d'eux.

Mais craignant qu'il n'en vint d'autres qui me donnassent encore la même frayeur que j'avois eüe, je m'en allai dans un Village qui étoit hors de leur chemin à une lieuë de la Ville de Grenade, où je me divertissois à me promener en divers lieux à la campagne, & où je fus souvent regalé par les Religieux de la Mercy à qui appartiennent la plûpart de ces Villages.

Mais ils me dirent tant de choses de ce passage des fregates jusqu'à Carthagène, que cela me fit presque perdre l'envie de suivre ce chemin.

Car quoi que dans le temps que ces vaisseaux-là font voile sur le lac, ils navigent en assurance & sans aucune apprehension; néanmoins lors qu'ils descendent du lac en la riviere, qu'on appelle en cet endroit *El Desaguadero*, pour descendre après cela dans la mer, c'est là où est la grande difficulté, & qui fait que ce petit voyage dure quelquefois deux mois.

Car en certains endroits la chute des eaux est si grande entre les rochers, que bien souvent

vent l'on est obligé de décharger les vaisseaux & puis après les recharger, avec l'aide des mulets qu'on entretient exprés pour porter les marchandises, & de quelques Indiens qui demeurent le long de la Riviere, & ont soin des magasins où l'on serre les marchandises pendant que ces vaisseaux traversent tous ces lieux dangereux, pour aller à l'endroit d'un autre magasin où les mulets viennent apporter les marchandises & où l'on les charge de-rechef dans les fregates.

Outre cet embarras, qui ne peut être qu'en-nuyeux aux passagers de se voir ainsi arrêtez à tout moment pendant leur voyage, il y a une si grande quantité de mouchérons que l'on n'a aucun plaisir sur la route, & la chaleur est si insupportable en certains endroits que plusieurs en meurent avant que d'arriver à la mer.

Quoi que tout cela me déplût extrêmement, néanmoins je me consolai en pensant que ma vie étoit entre les mains de Dieu, que les fregates passioient tous les ans par-là, & que rarement on en voyoit perir quelqu'une.

Je fus de fois à autre à la Ville de Grenade, pour faire marché pour mon passage - sçavoir le temps précis du départ des fregates, & me fournir de chocolatte & d'autres choses, qui m'étoient nécessaires pendant le voyage, ayant fait marché avec le Maître d'une fregate de ce que je lui devois donner pour ma nourriture à sa table.

L'on avoit résolu que les fregates partiroient dans quatre ou cinq jours, lors que tout à coup l'on se vit arrêté par un ordre exprés venu
de

de Guatimala qui deffendoit aux fregates de partir cette année, parce que le President & toute la Cour avoient eu avis certain qu'il y avoit des navires Anglois ou Hollandois en mer, qui se tenoient à l'embouchure de la Riviere du Defaguadero & qui attendoient les fregates de Grenade, que par fois ils couroient aussi autour des Isles de saint Jean & de sainte Catherine, que les Anglois occupoient alors & nommoient la Providence, ce qui avoit jetté la terreur parmi tous les Marchands de ce pays, & donnoit sujet au President d'assurer les revenus du Roi, de peur qu'on ne l'accusât de negligence, & de n'avoir pas donné les ordres nécessaires pour retenir les fregates dans le temps qu'il le pouvoit faire étant averti du danger qu'il y avoit sur les côtes.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup voyant que je ne sçavois de quel côté me tourner; de sorte que cela me fit penser au navire qui étoit à Realejo prêt à partir pour Panama, estimant que je pourrois prendre cette route; mais après que je m'en fus enquis, quelques Marchands m'assurèrent qu'il étoit parti depuis peu de jours.

Je jettai ensuite les yeux sur Comayagua & Truxillo & sur les navires des Hondures; mais ce n'étoient que de vaines pensées qui procedoient de l'agitation de mon esprit & de l'embaras où j'étois: car ces navires en étoient aussi partis sans qu'il y fût resté un seul petit vaisseau qui portât des nouvelles de la Havane ou de Carthagene, parce qu'ordinairement ces deux Villes s'envoyent quelqu'un l'une à l'autre

tre pour se donner avis des navires qui sont en mer ; mais cela étoit aussi fort hazardeux, & mes amis ne me conseillèrent pas de m'embarquer sur ces petits vaisseaux.

Cela me mit encore dans une plus grande incertitude qu'auparavant ; la seule consolation que j'avois étoit qu'il y avoit beaucoup d'autres passagers avec moi, que je sçavois qu'il falloit nécessairement que d'une façon ou d'autre ils partissent de-là ; c'est pourquoi je me résolus de les suivre par mer ou par terre.

Nous fimes là-dessus dessein tous ensemble de freter une fregate pour nous porter à Carthagene : mais nous en fumes refusez : car personne ne voulut hazarder sa vie & son vaisseau pour l'amour de nous.

Comme nous étions en cette peine, nous enquerant des Marchands ce que nous pourrions faire pour passer en Espagne cette année, ou aller jusqu'à la Havane ou à Carthagene, l'un d'entr'eux qui avoit de l'affection pour nous, nous conseilla d'aller à Costa-rica, où nous pourrions apprendre à Carthago des nouvelles de quelque vaisseau qui iroit à Porto-bello, soit de la Riviere qu'on appelle de *los Anzuelos*, ou de la Riviere de *Suere*, d'où il avoit accoutumé chaque année de sortir de petites fregates qui portoient des farines, des jambons, des volailles, & d'autres provisions pour les Gallions qui étoient à Porto-bello.

Ce voyage-là nous sembla bien rude & bien difficile, parce qu'il y avoit près de cent cinquante lieües à faire à travers les montagnes & les deserts, où nous ne verrions plus les beautcz
des

des Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & peut-être même qu'après cela nous ne rencontrerions aucune fregate qui allât à Porto-bello.

Mais nous avions tous si peu d'envie de retourner à Guatimala d'où nous étions venus, que nous aimions mieux aller plus loin & nous exposer à toutes ces difficultez, pourvû que nous puffions enfin trouver quelque vaisseau qui nous portât au lieu où étoient les Gallions, qui ne devoient aborder à Porto bello que vers les mois de Juin ou de Juillet.

C'est pourquoi nous nous resolumes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

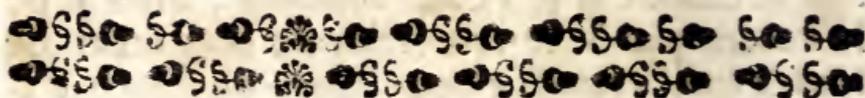
Chacun d'eux avoit aussi-bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, esperant après le voyage de les revendre à Costa-rica, & de louer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de Village en Village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, ou l'une de celles dont je m'étois deffait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bientôt pourvû d'une par le moyen de mon Negre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante piéces de huit, & avec laquelle je m'affurois bien de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidelle Negre eût bien voulu encore faire

re ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi; de sorte qu'après lui avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyai esperant que la compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.





C H A P I T R E IV.

Leur depart de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis ; leur arrivée à Carthago , avec la description de cette Ville , & du pays-par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partimes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouïr des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tous les chemins plats & tout unis, les Villages agreables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après être sortis de la Ville, nous fûmes extrêmement épouvantez par un grand & monstrueux cayman ou crocodile ; qui étant sorti du lac auprès duquel nous passions se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au travers en attendant sa proye, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sçachant ce que c'étoit nous pensions que ce fût un arbre qu'on eût

eût abatu , ou qui fût tombé dans l'eau , jusqu'à-ce qu'en passant tout auprès nous remarquâmes les écailles du crocodile , & vîmes ensuite que ce monstre commençoit à se remuer & à vouloir s'élaner contre nous ; de sorte que cela nous obligea de nous éloigner bien vite de là , mais ce monstre qui vouloit que quelqu'un de nôtre troupe lui servît de proie se mit à courir après nous , ce qui nous donna une frayeur extraordinaire voyant qu'il étoit sur le point de nous atteindre.

Mais un des Espagnols qui connoissoit mieux le naturel de cet animal que les autres ; nous cria de nous détourner à côté du chemin , puis de marcher quelque temps tout droit en avant , & puis retourner de l'autre côté , & en cette manière aller toujours en tournoyant tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Cet avis sans doute nous sauva la vie : car par ce moyen nous lassâmes ce monstre & nous échapâmes de lui , qui sans cela nous auroit attrapez & en auroit tué quelqu'un ou du moins une de nos mules , si nous eussions continué d'aller toujours tout droit.

Car il couroit aussi vite que nos mules quand nous allions tout droit , mais pendant qu'il tournoyoit ainsi , à cause que son corps étoit pesant nous avions le temps de gagner chemin & prendre avantage sur lui , jusqu'à-ce qu'enfin nous le lassâmes bien loin derrière nous.

De sorte que nous apprîmes par-là la nature de cet animal , dont la grandeur du corps n'empêche point qu'il ne coure en avant aussi vite qu'une mule ; mais comme l'Elephant a de la
peine

peine à se relever lors qu'il est tombé à terre; de même ce monstre qui est pesant & roide se trouve fort embarrassé lors qu'il est obligé de tourner tout son corps.

Nous rendîmes graces à Dieu de ce qu'il nous avoit délivrés d'un si grand peril ce jour-là, prenant garde comme nous passions sur le bord de ce lac de ne pas tomber une seconde fois dans un danger pareil à celui dont nous venions de sortir.

L'on peut reconnoitre la grandeur de ce lac de Grenade, en ce que la deuxième & troisième journée de nôtre voyage où nous avons fait pour le moins vingt lieues depuis que nous étions partis, nôtre chemin en étoit encore tout proche.

Après que nous l'eûmes perdu de vûë, nous entrâmes dans des chemins difficiles & pierreux qui panchoient plus du côté de la mer du Sud que de celle du Nord.

Et dans tout le reste de nôtre voyage jusqu'à Carthago, nous ne vîmes rien de considerable que de grands bois du côté de la mer du Sud, où il y a des arbres qui sont fort propres à bâtir de bons navires, plusieurs montagnes & lieux deserts où il nous fallut coucher quelquefois deux nuits durant dans les bois ou à la campagne, & fort éloignés d'aucun Village ou des habitations des Indiens.

Nous avions pourtant cette consolation dans tous ces lieux deserts d'avoir toujours un guide avec nous, & que nous y trouvions des cabanes pour nous loger, que les Magistrats des lieux voisins ont fait bâtir pour la commodité de ceux qui voyagent par-là.

En-

Enfin après avoir passé une infinité de dangers nous arrivâmes à la Ville de Carthago, que nous ne trouvâmes pas si pauvre qu'on nous avoit dit à Guatimala & à Nicaragua.

Car comme nous fûmes obligez de nous enquerir des Marchands pour changer de l'argent, nous en trouvâmes qui étoient fort riches, & qui trafiquoient par terre & par mer à Panama, & par la mer à Porto-bello, à Carthagene, & à la Havane, & de là en Espagne.

Il y a environ quatre cens familles dans la Ville, qui est gouvernée par un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Evêché, & trois Couvents, deux de Religieux & un de Religieuses.

D'abord que nous fûmes arrivez nous nous mîmes à chercher ce qui nous avoit fait traverser tant de montagnes, de bois, & de deserts, qui étoit de trouver l'occasion de nous embarquer pour aller à Porto-bello ou à Carthagene; nous apprîmes qu'il y avoit une fregate qui étoit sur le point de sortir de la riviere de *los Anzuelos*, & une autre de la riviere de *Suere*; de sorte qu'ayant scû qu'il nous seroit plus commode d'aller à Suere qu'à l'autre riviere, parce qu'on trouveroit plus de vivres sur le chemin, plus de villages d'Indiens, & de fermes d'Espagnols nous nous résolûmes après avoir demeuré quatre jours à Carthago, d'entreprendre encore un nouveau voyage vers la mer du Nord.

Nous trouvâmes que ce pais étoit montagneux en plusieurs endroits, où il y avoit pourtant de certaines Vallées où l'on recueilloit de fort bon blé; que les Espagnols demeuroient en

en de bonnes fermes, qui aussi bien que les Indiens nourrissoient quantité de pourceaux; mais nous trouvâmes que les villages des Indiens étoient beaucoup differens de ceux que nous avions laissez derriere dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & les habitans rudes & incivils, quoi qu'ils soient autant assujettis par les Espagnols que ceux de ces pais là.

Nous arrivâmes si à propos à la riviere de Suere, que nous ne demeurâmes que trois jours dans une ferme Espagnole qui en est proche, après quoi nous partîmes de ce lieu-là.

Le Maitre de la fregate fut ravi d'avoir nôtre compagnie, & on m'offrit de me conduire pour rien, ne me demandant autre chose finon que je priaisse Dieu pour lui, & qu'il nous voulût faire la grace que nous pussions faire nôtre voyage en sureté, esperant que dans trois ou quatre jours nous serions arrivez.

Les marchandises que nous avions dans nôtre vaisseau n'étoient que du miel, des cuirs, du lard, des farines & des volailles.

Il nous dit que le plus grand danger qu'il y avoit étoit de sortir de la riviere, qui en certains endroits court fort vite, & en d'autres est fort basse pleine de rochers jusqu'à ce qu'on entre dans la pleine mer.


 CHAPITRE V.

De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la fregate, sur laquelle ils étoient, par un mulattre nommé Diaguillo qui commandoit une fregate en course sous un pavillon Hollandois.

NOus sortîmes fort heureusement de la Riviere, mais nous n'eûmes pas fait plus de vingt lieues que nous découvrîmes deux navires qui faisoient voile tout droit à nous; de sorte que le cœur commença à nous battre, & nous nous apperçûmes que le Maître de la fregate avoit peur aussi bien que nous, craignant que ce ne fussent des navires Anglois ou Hollandois.

Mais comme nous n'avions point de canon, ni d'autres armes que quatre ou cinq mousquets & demi douzaine d'épées, nous crûmes que le meilleur pour nous étoit de prendre la fuite nous confiant en la legereté de nôtre vaisseau.

Cela ne nous sauva pourtant pas, car avant que nous eussions fait cinq lieues en fuyant vers Porto-bello, nous découvrîmes de nos hunes que ces deux navires étoient Hollandois, & qu'ils alloient trop vite pour nôtre

nôtre petit vaisseau, sur lequel l'un d'entr'eux arriva qui étoit un navire de guerre & trop fort pour nous, qui par une volée de canon nous commanda de baïsser les voiles; de sorte qu'il nous fallut rendre sans combattre dans l'esperance d'en avoir meilleur quartier.

Je ne sçaurois bien représenter la diversité des tristes pensées qui en ce moment là me percerent le cœur, qui étoit encore plus abaissé que les voiles de nôtre vaisseau.

Combien de fois me representai-je le visage épouvantable de la mort; & lors que je pensois me consoler & me refoudre, je me voyois en même temps privé d'esperance de retourner jamais en ma patrie où je m'étois tant de fois souhaité.

Enfin je me voyois sur le point de perdre en un moment tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, & contraint d'offrir malgré moi à un Hollandois, ce qui m'avoit été donné de bonne volonté par les Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan, & de Petapa.

Mais toutes ces pensées furent bien-tôt interrompues par les Hollandois, qui vinrent aborder nôtre fregate plus vite que nous n'eussions voulu.

Quoi que leurs épées, leurs mousquets & leurs pistolets ne nous donnassent que trop de crainte; néanmoins dans nôtre malheur nous eûmes quelque sorte de consolation, lors que nous sçûmes qui étoit celui qui les commandoit, esperant que comme il avoit pris naissance & été nourri entre les Espagnols, que

que nous en recevriens un traitement plus favorable que des Hollandois qui n'avoient pas grand sujet d'aimer la Nation Espagnole.

Le Capitaine de ce navire Hollandois qui nous prit étoit un mulatre nommé Diaguillo, né & élevé dans la Havane où il avoit encore sa mere, que je vis & avec qui je parlai cette même année, lors que les Gallions y aborderent pour attendre les autres qui devoient venir de Vera-Cruz.

Ce mulatre ayant été mal-traité par le Gouverneur de Campeche au service duquel il étoit, se voyant au desespoir de n'en pouvoir tirer raison se hazarda dans un bateau & se mit en mer, où il rencontra en même temps certains vaisseaux Hollandois qui attendoient à faire quelque prise.

Dieu voulut qu'il abordât heureusement ces vaisseaux où il esperoit trouver plus de faveur qu'entre ses compatriotes, il se rendit à eux, leur promettant de les servir fidelement contre ceux de sa Nation qui l'avoient maltraité, & même l'on me dit du depuis qu'on lui avoit fait donner le fouet à Campeche.

Ce mulatre se montra depuis cela si affectionné & si fidele aux Hollandois, qu'il acquit beaucoup de reputation entr'eux, & on le maria à une personne de leur Nation, & ensuite il fut fait Capitaine d'un navire sous ce brave & genereux Hollandois que les Espagnols craignoient tant, & qu'ils nommoient *Pic de palo*, ou Jambe de bois.

Ce fut donc ce fameux mulatre qui aborda nôtre fregate avec des soldats, où il n'auroit

pas trouvé de quoi recompenser sa peine n'eut été les offrandes des Indiens que je portois, dont je perdis ce jour-là la valeur de quatre mille pieces de huit en perles & pierreries, & près de trois mille en argent comptant.

Les autres Espagnols y perdirent aussi chacun quelques centaines d'écus, qui fut une prise si agréable aux Hollandois qu'ils en méprisèrent nos marchandises grossières, de lard, de farines, & de volailles, & nôtre argent leur fut beaucoup plus doux que tout le miel qui étoit dans nôtre vaisseau.

J'avois aussi d'autres hardes, comme un lit pour me coucher, quelques livres, des tableaux peints sur du cuivre, & des habits, que je demandai à ce Capitaine mulatre, qui considérant mon ordre me les donna libéralement, en me disant qu'il falloit que je prisse patience, & qu'il ne pouvoit pas disposer autrement de mes perles & de mon argent, se servant aussi du commun proverbe; si la fortune est aujourd'huy de mon costé demain elle sera du tien, & ce que j'ai gagné aujourd'huy je le puis perdre demain.

Cela me fit aussi appliquer à moi-même ce que l'on dit ordinairement, que le bien qui est mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup tout ce que l'aveugle devotion des Indiens m'avoit fait acquérir parmi eux, de sorte qu'au lieu de toutes ces offrandes-là j'offris ma volonté resignée à celle de mon Dieu, le suppliant de me donner la patience qui m'étoit nécessaire, pour supporter

ter une aussi grande perte que celle que je venois de faire.

J'avouë que cela étoit rude à la chair & au sang ; néanmoins je sentis une certaine vigueur spirituelle venant du Ciel qui me fortifioit au dedans, & qui me fit connoître la verité de ce que dit saint Paul au 18. Chapitre de l'Epître aux Hebreux, au verset 11. Qu'il n'y a point de châtiment present qui soit agréable, au contraire qu'il est facheux de souffrir ; mais qu'après il produit un fruit de Justice à ceux qui sont exercez par-là.

Car dès ce jour là je me sentis en repos au dedans de moi-même, & dans une entière resignation à la volonté de mon Dieu, que je souhaitois être faite en la terre, en la mer, & au dedans de moi, comme elle l'est toujours dans le Ciel.

Quoi que cela fût la meilleure & la principale consolation que je pouvois avoir, néanmoins par la permission du Createur je ne laissai pas d'en avoir encore du côté des creatures, en ce qu'il me fut laissé quelques simples & doubles pistoles que j'avois cousuës dans mon matelats, que ce Capitaine me fit rendre par honnêteté & par la consideration de mon habit, & dans le pourpoint que j'avois sur moi, qui faisoient presque la somme de mille écus, qu'ils n'avoient point trouvée lors qu'ils avoient fouillé mes hardes.

Après que le Capitaine & les Soldats eurent visité leur prise, ils songerent à se rafraîchir des vivres qui étoient dans nôtre bord ; de sorte que cet honnête Corsaire fit un dîné

magnifique dans nôtre fregate où il m'invita, & sachant que j'allois à la Havane, entre plusieurs autres sântez il bût celle de sa mere, me priant dé la voir & de lui faire ses recommandations, & que pour l'amour d'elle il m'avoit traité aussi civilement qu'il lui avoit été possible.

De plus il nous dit encore étant à table que pour l'amour de moi il nous vouloit rendre nôtre fregate, afin que nous pussions retourner à terre, & que je pussé trouver quelque voye plus assurée que celle là pour aller à Porto-bello, & poursuivre mon voyage en Espagne.

Aprés diné je conferei avec le Capitaine tout seul, & lui dis que je n'étois point Espagnol, mais Anglois de naissance, lui montrant la permission que j'avois euë de Rome pour retourner en Angleterre, & partant qu'étant d'une Nation qui n'étoit pas ennemie des Hollandois, j'esperois qu'il me feroit rendre ce qui m'appartenoit.

Mais tout cela ne servit de rien, & s'étant déjà rendu maître de tout ce qui étoit dans nôtre vaisseau, il me répondit qu'il eût bien voulu pour m'obliger que cela eût dependu de lui, mais qu'il falloit que je souffrissé avec ceux avec qui je m'étois trouvé, & que je pouvois aussi-tôt reclamer toutes les autres marchandises qui étoient dans le vaisseau.

Je le priai ensuite de me vouloir ramener avec lui en Hollande, afin que de là je pussé m'en aller en Angleterre; ce qu'il me refusa aussi, me disant qu'il alloit d'un lieu dans un
autre

autre, & qu'il ne sçavoit pas quand il pourroit retourner en Hollande, que tous les jours il étoit sur le point de se battre avec quelque navire Espagnol, & que si cela arrivoit ses soldats pendant la chaleur du combat me pourroient faire du mal dans l'imagination que je pourrois leur nuire étant dans le vaisseau s'ils étoient pris des Espagnols.

Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu; c'est pourquoi comme j'avois fait devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour & le lendemain à décharger les marchandises de nôtre fregate dans leur vaisseau, pendant que comme prisonniers nous étions transportez ça & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfaits d'avoir nôtre argent, nous nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de nôtre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de nôtre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des souliers & des bottes; car ils emporterent tout à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diamillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la fregate, à peu près autant qu'il falloit pour nous conduire jusqu'à terre.

dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la forte congée de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui étoient bien fachez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le mulatre qu'ils appelloient renégat, & enfin d'autres qui louoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie; & tous ensemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions sortis, où en montant la riviere nous pensâmes faire naufrage & perdre la vie après avoir perdu nôtre bien.



CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

LOrs que nous mîmes pied à terre; les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous étoit arrivé; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les

Les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent & la plus part de leurs meilleurs habits, mais ils avoient réservé quelques lettres de change dont ils devoient être payez à Porto-bello, & j'eusse bien voulu en avoir autant au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment-là nous ne savions de quel côté nous devions tourner. Nous fîmes dessein d'aller à la Riviere de *los Anzuolos*; mais l'on nous dit qu'il falloit necessairement que les fregates qui y étoient fussent parties, ou du moins qu'elles le seroient avant que nous y fussions arrivez, & que si elles ne s'étoient point arrêtées sur le bruit qui étoit venu des navires Hollandois qui étoient en mer, qu'il falloit qu'elles fussent déjà prises, ou qu'elles ne pouvoient pas manquer de l'être aussi bien que nous l'avions été.

C'est pourquoi nous nous résolûmes avec l'assistance charitable des Espagnols des environs de ce lieu là, de nous en retourner à Carthago, & de-là prendre quelque ordre meilleur que celui que nous avions tenu.

Par le chemin nous nous entretenîmes de ce que chacun de nous avoit sauvé, & les Espagnols se vantoient qu'ils avoient encore des lettres de change qui leur seroient aquitées à Carthago, & qu'ils auroient de l'argent par ce moyen; mais je ne leur voulus point déclarer ce que j'avois, je leur dis seulement que j'avois aussi sauvé quelque chose; de sorte que nous demeurâmes tous d'accord de faire paroître nôtre pauvreté pendant tout le chemin, afin que

les Indiens & les Espagnols eussent pitié de nous, & nous témoignassent de la compassion pour la perte que nous avions faite.

Lors que nous fûmes arrivez à Carthago, chacun témoigna être touché de nôtre malheur, & l'on fit des quêtes pour nous.

Et comme l'on attendoit de moi que je dirois la Messe, & pouvois prêcher lors que j'en serois prié, jè m'appliquai en sorte que je recommençai à me munir d'argent par ce moyen.

Néanmoins comme je vis bien que dans un País pauvre comme celui-là & où j'étois peu connu, je ne pouvois pas faire grand chose pour m'en retourner avec honneur en Angleterre; je me vis encore tenté de retourner à Guatimala, où j'étois assuré d'être bien reçu par mes amis, & de m'y établir jusqu'à ce que j'eusse encore recueilli de quoi m'en retourner.

Mais ayant remarqué que Dieu étoit courroucé contre moi, & m'avoit justement privé de tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, je pris une ferme resolution de continuer mon chemin pour m'en retourner en mon País, quand même j'aurois dû mendier mon pain sur le chemin.

Mais de peur d'être soupçonné par les Espagnols, & d'avoir du déplaisir pour ne pas faire les fonctions de ma profession, je me résolus de recevoir ce que l'on me donneroit en qualité d'étranger & de voyageur, pour mes predications & les autres exercices publics que l'on desireroit que je fisse.

Ayant

Ayant donc repris le courage, & étant toujours resolu de m'en retourner en Angleterre, je m'enquis à Carthago par quel moyen je pourrois aller à Porto-bello; mais cette porte où je pouvois avoir esperance étoit encore fermée, quoi que ma confiance en Dieu ne fût point diminuée.

En ce temps-là il arriva à Carthago environ trois cens mulets qui n'avoient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols, & Negres de Comayagua & Guatimala, qui les conduisoient par terre au de-là des montagnes de Veragua pour les vendre à Panama.

Ce commerce qui se fait tous les ans, est le seul qui se fait par terre de Guatimala, de Comayagua, & de Nicaragua à Panama, au de-là de cet isthme ou espace de terre qui est entre la mer du Nort & la mer du Sud.

Ce chemin est fort dangereux, non seulement à cause des mauvais chemins, des rochers & des montagnes qu'il faut passer, mais aussi à cause de plusieurs Nations barbares qu'il y a que les Espagnols n'ont pas encore assujetties, qui font souvent des insultes & tuent ceux qui passent avec des mulets au travers de leur País, particulièrement s'ils font la moindre chose qui leur déplaist.

Mais nonobstant toutes ces difficultez, je ne laissay pas de penser à faire ce chemin avec les mulets & les Espagnols qui s'en alloient par terre à Panama: & les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie étoient aussi presque de même avis que moy, mais la Providence Divine qui conduit bien

mieux les affaires des hommes qu'ils ne sauroient faire eux-mêmes, nous fit quitter ces pensées pour nôtre bien & pour nôtre salut, comme nous vîmes bien-tôt après.

Car nous apprîmes à Nicoya qu'une partie de ces Espagnols & de ces muletiers avoient été tuez par les barbares, qui nous auroient tuez comme eux si nous eussions entrepris ce perilleux voyage, dont je fus dissuadé à Carthago par plusieurs personnes qui avoient de l'amitié pour moi, qui me représenterent non seulement le danger qu'il y avoit de tomber entre les mains de ces barbares Indiens, mais aussi la difficulté de traverser les montagnes, dont je ne pourrois jamais venir à bout sans courir le hazard de perdre la vie.

Ayant donc quitté ce dessein, les Marchands qui nous témoignoient de l'amitié nous conseillèrent de voir si la mer du Sud ne nous seroit point plus favorable que celle du Nort, & pour cet effet d'aller à Nicoya & de là à Chira & au Golphe des Salines, où sans doute nous trouverions à nous embarquer pour Panama.

Nous étions bien résolus de suivre tous les bons avis qu'on nous donneroit, mais nous savions bien aussi que c'étoit la dernière chose que nous avions à faire & la fin de toutes nos espérances, & que si cela nous manquoit il ne nous restoit plus d'autre voye pour aller à Panama, que comme des desesperez nous en aller hazarder nôtre vie à traverser les montagnes de Veragua, & passer sans guide & sans escorte par le País des barbares qui avoient

avoient massacré les Espagnols, ou nous en retourner par le chemin que nous étions venus à Realejo, où notre esperance pouvoit aussi être frustrée, & que peut-être il nous faudroit attendre un an avant que nous eussions trouvé à nous embarquer pour Panama.

C'est pourquoi nous nous resolumes de suivre le conseil que nos amis nous avoient donné d'aller à Nicoya & de là au Golphe des Salines; où je dis en riant aux trois Espagnols qui étoient avec moi, que si nous n'y faisons rien, il falloit que comme Hercule nous y fissions ériger une colonne, & y graver nos noms, avec cette inscription, *Non plus ultra*, parce qu'au de-là il n'y avoit plus de Port ni de Havre où nous pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus que nous avions fait pour venir à bout de notre dessein; mais moi particulièrement qui n'avois pas seulement surpassé tous les Anglois qui avoient été en ces Pais là, mais qui avois fait par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya pour le moins six cens lieuës ou dix huit cens milles d'Angleterre en allant du Nort au Sud; outre ce que j'avois fait depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexique, & de Guatimala à la Vera Paz & à Puerto de Cavallos ou Golfodulce, & de là à Truxillo, & puis en retournant de-là à Guatimala, qui font pour le moins treize ou quatorze cens milles d'Angleterre de plus, ce que je pensois faire graver sur une colonne à Nicoya pour en conserver la memoire à jamais.

Mais j'espere que ce qui ne s'est pas fait en

ce lieu-là le fera par le moyen de mon livre, & que mon Histoire comme elle est fidelle & veritable fera un monument perpetuel d'un voyage de onze cens lieuës ou trois mille trois cens milles qu'un Anglois a faits par terre dans le Continent de l'Amerique, outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-bello jusqu'à Carthagene, & de-là à la Havane.



CHAPITRE VII.

Leur depart de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya; le Negoce qui s'y fait, & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya étoit fort montagneux, rude & defagréable; car nous ne trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non seulement étoient fort petits, mais où les habitans étoient auffi fort pauvres & miserables.

Néanmoins Nicoya est un fort beau village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de

de Salazar qui étoit Alcade Major, qui nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à present il n'y eût point de Navire ni de Fregate dans le Golphe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant pas qu'il n'y en vint bien-tôt quelque'une de Panama pour charger du sel & d'autres marchandises, comme ils avoient accoustumé de faire tous les ans.

La saison où nous arrivâmes en ce lieu-là, étoit un temps propre pour moi pour recueillir encore quelque argent après la grande perte que j'avois faite; car c'étoit en Carême qui est le temps de la plus grande moisson des Religieux, parce que comme j'ay déjà dit ci-devant, ils recueillent beaucoup d'argent des offrandes qui leur sont faites lors qu'ils confessent & administrent la Communion aux Indiens.

La saison & le Religieux Cordelier qui avoit la charge de ce village m'étoient fort commodes, dans un temps où je ne pouvois pas me dispenser de faire les exercices de ma profession, sans donner un juste sujet aux Espagnols de me soupçonner & de me blâmer avec raison.

Ce Religieux étoit Portugais, qui environ trois semaines avant que j'arrivasse en ce lieu avoit eu un grand demêlé avec l'Alcade Major Juste de Salazar, pour défendre les Indiens que Salazar maltraitoit extrêmement.

Car il les employoit comme des esclaves à son

son service & celui de sa femme, sans leur payer le salaire de leur travail qu'ils avoient gagné à la sueur de leur visage, les faisant travailler aussi bien les Dimanches que les autres jours.

Mais le Religieux ne pouvant souffrir cela, leur défendit expressément en chaire de le faire à l'avenir, & de ne plus obéir aux ordres injustes de leur Alcade Major.

Juste de Salazar qui avoit été nourri à la guerre, & qui avoit servi autrefois dans la Citadelle de Milan, crut que ce lui seroit une grande honte de souffrir d'être traité de la sorte par un Religieux, qui le vouloit contrôler en sa Charge, & le priver des moyens dont il avoit accoutumé de tirer du lucre & du profit.

C'est pourquoi après s'être dit plusieurs injures l'un à l'autre, il vint un jour tout en colere dans la maison du Religieux avec son épée nue, où sans doute il l'auroit tué, s'il n'en eût été empêché par quelques Indiens qui s'y trouverent.

Le Religieux qui étoit aussi prompt que lui, s'imaginant qu'il n'oseroit le toucher à cause de son Ordre de Prêtrise de peur d'être excommunié, au lieu de s'enfuir, faisoit le fier & le brave en le défiant de le fraper, ce qui augmenta encore la colere de Salazar, de sorte qu'en levant son épée pour lui en donner sur la tête, & le Religieux voulant parer le coup avec la main, il lui abattit deux doigts, & auroit redoublé son coup encore plus dangereusement, si les Indiens ne se fussent pas mis entr'eux deux
pour

pour les separer, & renfermé le Religieux dans sa chambre.

Juste Salazar fut ensuite de cela excommunié ; mais à cause que c'étoit un homme qui avoit beaucoup de credit, l'excommunication fut bien-tôt levée par l'Evêque de Costa-rica.

En suite de quoi il fit ses plaintes contre le Religieux à la Chancellerie de Guatimala, où il s'affuroit que par le moyen de ses amis & de son argent il viendrait bien-tôt à bout de ce pauvre Prêtre mendiant, comme il arriva après : car il fit en sorte qu'on fit venir le Religieux à la Cour, où il eût tant de credit qu'il le fit enfin ôter de Nicoya.

En ce temps là le Religieux se tenoit clos en sa maison, & gardoit la chambre sans vouloir aller à l'Eglise pour dire la Messe, ni prêcher, ni confesser personne, à quoi la saison où l'on étoit alors l'obligeoit particulièrement, mais il avoit fait en sorte de se faire assister par un autre Religieux, qui étant seul ne pouvoit pas suffire à prêcher, à confesser & à administrer la Communion à un si grand nombre d'Indiens, d'Espagnols, de Negres & de Mulatres, qui venoient à lui du village & de la campagne pour faire leurs devotions.

De sorte qu'ayant scû que j'étois arrivé en ce lieu là, il me fit prier de le vouloir assister en ces sortes d'emplois, & que pour mes peines j'aurois sa table, & un écu chaque jour pour dire la Messe ; outre ce que le peuple offriroit volontairement, & sans compter

ter aussi mes sermons dont je serois bien récompensé.

Je demeurai dans ce village depuis la seconde semaine du Carême jusqu'à Pâques, où je gagnai environ cent cinquante écus, tant par trois sermons que je fis à dix écus chacun, que par mes gages ordinaires & les offrandes que je reçûs.

La semaine avant Pâques nous eûmes avis qu'il y avoit une fregate de Panama qui étoit arrivée au Golphe des Salines, ce qui nous donna beaucoup de joye; car ce long retardement commençoit déjà à nous faire peur.

Le Maître de la fregate vint à Nicoya qui est comme la Cour de ces quartiers-là, & les trois Espagnols & moi fimes marché avec lui pour nôtre passage jusqu'à Panama.

Aux environs de Chira, du Golphe des Salines & de Nicoya, il y a quelques fermes d'Espagnols, & quelques petits villages d'Indiens que l'Alcade Major employe tous comme des esclaves, à filer pour lui une certaine herbe qu'on appelle *de la Pite*, qui est une Marchandise fort estimée en Espagne, particulièrement celle qui est teinte à Micoza & aux environs en couleur de pourpre, & pour cet effet il y a quantité d'Indiens qui sont obligez d'aller sur le bord de la mer, pour chercher certains coquillages avec quoi l'on fait la teinture du pourpre.

Purpura est une espece de coquillage, ou de poisson à coquille qui vit ordinairement sept ans; il se cache environ le lever de la canicule, & continuë ainsi caché trois cens jours.

jours durant, on les ramasse au Printemps, & en les frottant l'un contre l'autre ils rendent une certaine salive ou glaire épaisse comme de la cire molle; mais cette teinture si renommée pour les habits est dans la gueule du poisson, & la plus fine est dans une petite veine blanche, n'y ayant rien dans le reste du corps qui n'est de nul usage.

Le drap de Segovie qui en est teint, à cause de la richesse de cette teinture se vend jusqu'à vingt écus l'aune, & il n'y a que les plus grands Seigneurs d'Espagne qui s'en servent, comme faisoient autrefois les nobles à Rome où on lui donnoit le nom de pourpre de Tyr.

Il y a aussi une grande diversité de coquillages qui servent à d'autres sortes de teintures, en si grand nombre qu'il n'y a point de lieu où il s'en trouve tant qu'en celui-là.

Les principales Marchandises qui se trouvent à Chira & au Golphe des Salines, sont du sel, du miel, du mahis, du froment & des volailles, que l'on envoie tous les ans par des fregates à Panama, d'où ces fregates partent exprés pour venir querir ces marchandises, avec cette Pite teinte en pourpre dont je viens de parler.



CHAPITRE VIII.

Leur depart du Port de Salines sur la mer du Sud, & leurs diverses aventures jusques à Panama.

LA Fregate qui y arriva lors que nous y étions fut bien-tôt chargée de toutes ces Marchandises, & nous fimes état qu'après nous être embarqué dedans nous ferions dans cinq ou six jours à Panama.

Mais comme nous avions été cy-devant souvent traversez, nous ne le fûmes pas moins en ce voyage: car quoi qu'il ne fût pas long, nous eûmes à combattre un mois durant contre les vents, la mer & les courants comme on les appelle, qui sont aussi vites que ceux des rivieres.

Dés le premier jour que nous partîmes, nous fûmes emportez par le vent & la tourmente vers le Peru jusques sous la ligne équinoxiale, où les orages & la chaleur excessive nous mirent en tel état, que nous desesperions presque de nôtre vie.

Mais après avoir passé huit jours, où de moment à autre nous n'attendions que la mort, il plût à Dieu, en qui & par qui toutes les creatures ont leur vie, leur mouvement &

& leur être, de nous donner de nouvelles espérances de vie, en nous envoyant un vent favorable qui nous tira de ces chaleurs équinoctiales & de cette mer orageuse, & nous emporta vers les Isles des Perles & Puerto de Chame, qui sont du côté Meridional des montagnes de Veragua, d'où nous esperions en deux jours au plus pouvoir arriver & mouiller l'ancre à Panama.

Mais nous fûmes bien-tôt frustrés de cette esperance, car le vent se calma aussi-tôt, & ces courants pendant quinze jours nous firent presque autant reculer durant la nuit, que nous pouvions avancer pendant le jour.

Que si Dieu n'eût eu pitié de nous en ce lieu-là, sans doute que nous serions peris en voulant ainsi aller contre ces courants; car quoy que nous ne manquassions pas de vivres, nous avions une si grande disette de breuvage, que pendant quatre jours nous ne bûmes pas une seule goutte de vin ni d'eau, ni d'aucune autre liqueur qui pût étancher nôtre soif, ce qui m'obligea aussi bien que plusieurs autres à boire mon urine, & à me rafraichir la bouche avec des bales de plomb; ce qui nous rafraichissoit un peu, mais cela n'étoit pas capable de satisfaire long temps la nature, si Dieu par sa Providence ne nous eût envoyé un vent qui pendant le jour nous tira tout à fait hors de ces courants.

Les premieres pensées que nous eûmes alors furent d'abord au Continent, ou à quelque une des Isles qui étoient en grand nombre là autour pour y chercher de l'eau, parce que nous n'en pouvions plus & ne faisons que languir de soif.

Le

Le Capitaine du Navire n'y vouloit point consentir, nous assurant que ce jour-là il nous mettroit à terre à Panama; mais comme nous ne pouvions passer plus outre sans avoir de quoi boire, à moins que de nous résoudre qu'après que nous serions morts l'on nous déchargeroit à Panama; nous crûmes que ce seroit acheter trop cher cette promesse là, puis qu'il y alloit de nôtre vie & que nous ne pouvions pas encore subsister un jour en cet état; de sorte que voyant que le vent s'affoiblissoit nous le priâmes tous d'aborder en quelque Isle où nous pussions trouver de l'eau ce qu'ayant refusé de faire, les trois Espagnols & quelques autres matelots se mutinerent, & ayant mis l'épée à la main le menacerent de le tuer, si tout à l'heure il n'abordoit quelqu'une de ces Isles.

De sorte que ne prenant pas plaisir à voir la pointe de ces épées contre sa poitrine, il fit tourner la proue de son vaisseau vers deux ou trois Isles qui n'étoient qu'à environ deux ou trois heures de chemin de nous.

Lors que nous en approchâmes nous mouillâmes l'ancre & mîmes nôtre bateau en mer où chacun se croyoit bien heureux qui pouvoit y entrer, afin d'aller à terre & boire de l'eau tout son saoul.

La premiere Isle où nous débarquâmes étoit inhabitable de ce côté-là, où nous fûmes long temps à courir en divers endroits, sans faire autre chose que nous échauffer & nous alterer davantage.

Pendant que chacun couroit de costé & d'autre pour trouver une fontaine & toujours en vain je me perdis dans les bois, ayant mes souliers tout déchirez, à cause des rochers & des ronces & lieux difficiles où j'avois passé, & ma compagnie se rembarqua dans le bateau pour aller dans une autre Isle, me laissant tout seul dans les bois.

Comme j'en fus sorti, & que je trouvai que le bateau s'en étoit allé je me crûs perdu, croyant qu'ils avoient trouvé de l'eau & étoient retournés au vaisseau, & que ne m'ayant pas trouvé ils haufferoient les voiles & s'en iroient à Panama.

Me voyant en cette peine j'appellai ceux du navire; mais comme je vis que ma voix étoit trop foible pour aller jusqu'à eux, je me mis à courir çà & là à travers les rochers pour voir si je ne verrois point le bateau, que je découvris n'être point auprès du vaisseau, & que je remarquai après être proche de l'autre Isle joignant celle où je m'étois égaré.

Cela me fit croire qu'il ne m'abandonneroient pas, & qu'ils me viendroient querir quand ils auroient trouvé de l'eau; de sorte que je descendis des rochers & m'en vint sur le rivage, où je trouvai des arbres qui faisoient de l'ombrage, & quelques petits fruits qui me rafraîchirent la bouche un peu de temps; mais j'avois une si grande chaleur dans le corps que je ne croyois pas en pouvoir jamais réchaper, tant à cause de cette chaleur, que des foiblesses & des defaillances qui me prenoient à tout moment.

Enfin

Enfin la pensée me vint de me baigner, & de me mettre en la mer jusqu'au cou pour me rafraîchir; de sorte que je me dépouillai, & après avoir demeuré quelque temps dans l'eau, je m'en revins sous l'ombrage de ces arbres, où je tombai dans un si profond sommeil, que le bateau étant venu pour me querir, quelque bruit que les matelots fissent pour m'appeller, je ne me reveillai point, ce qui les fit apprehender que je ne fusse mort, jusqu'à ce qu'étant descendus à terre, & m'ayant cherché les uns d'un côté & les autres d'un autre, l'un d'entr'eux me trouva qui me réveilla, sans quoi j'étois au hazard d'être dévoré par quelque bête sauvage, ou de périr tout seul misérablement en cette Isle après que la fregate s'en seroit allée.

Lors qu'on me réveilla j'eus bien de la joye de voir ma compagnie ordinaire, & la première chose dont je m'enquis fut s'ils avoient trouvé de l'eau? à quoi ils me répondirent que je n'avois qu'à me lever & à me réjouir, & qu'ils n'avoient pas seulement trouvé de l'eau; mais aussi des oranges & des citrons dans une autre Isle, où ils avoient rencontré des Espagnols qui y demeuroient,

Je m'en allai en diligence avec eux au bateau, ou aussi-tôt que je fus entré l'on me donna à boire tant que je voulus.

L'eau étoit tiède & trouble, parce qu'ils ne l'avoient sçû puiser qu'en même temps ils ne brouillassent le fond de la fontaine & n'emportassent du gravier avec l'eau, ce qui la faisoit paroître ainsi trouble & boueuse.

Mais

Mais nonobstant cela j'en bûs un pot tout entier, que la foiblesse de mon estomac ne pouvant supporter il fallut que je la vomisse à l'heure-même; l'on me fit manger aussi une orange & un citron; mais mon estomac les rejetta comme il avoit fait l'eau, & en allant à nôtre fregate je tombai dans une telle foiblesse, qu'on croyoit que j'expirerois avant que d'être à bord.

Lors que nous y fûmes arrivez je demandai encore de l'eau, mais elle ne fut pas plutôt dans mon estomac qu'il fallut la rejeter; après quoi l'on me mit au lit avec une fièvre ardente qui me tint toute la nuit, n'attendant que la mort & que la mer me serviroit de tombeau.

Le maître du navire voyant que le vent s'étant changé se trouva bien empêché, apprehendant qu'avec ce vent-là il ne pût jamais arriver à Panama,

C'est pourquoi il voulut tenter une voye qu'il n'avoit point encore essayée, qui étoit de passer entre les deux Isles où nous avions été chercher de l'eau, sçachant que le vent qui nous étoit contraire de ce côté-ci, nous seroit favorable de l'autre côté des Isles.

Sur le soir il fit lever l'ancre & mettre à la voile, résolu de faire passer sa fregate entre les deux Isles; mais l'évenement montra combien cette tentative étoit perilleuse, & que c'étoit plutôt un coup de desespoir qu'une affaire bien concertée.

Je puis bien dire que j'étois alors couché dans le lit de la mort, sans me soucier de quel côté

coûté le maître du vaisseau ou la fortune me voudroient conduire, pourvû que Dieu reçût mon ame au Ciel.

La fregate ne fut pas si tôt entrée dans le détroit qui étoit entre ces deux Isles, qu'étant emportée par la violence du courant trop proche de terre, elle donna sur un rocher, de sorte que le gouvernail en fut enlevé & presque emporté hors des mains du Pilote, qui se mit à crier, O très-sainte Vierge, aidez-nous, car sans vótre secours nous allons perir.

Ce cri-là & le bruit de tous ceux qui étoient dans le vaisseau me donnerent une frayeur mortelle, dont il plût pourtant à la bonté de Dieu de me garantir & toute la compagnie, par la peine & le soin que les mariniers prirent toute la nuit de tirer la fregate de dessus ce rocher par le moyen de leur bateau, après que le courant l'eut fait toucher trois fois dessus ce roc.

Aprés avoir passé cette facheuse nuit nous retirâmes le matin nôtre petit navire de tous ces dangers, en sortant du milieu de ces deux Isles pour venir de l'autre côté, d'où nous fîmes voile fort heureusement vers Panama.

Ce matin là mon estomac s'étant fortifié, je commençai à marcher & à boire & à me promener sur le tillac prenant plaisir de voir ces belles Isles proche desquelles nous passions.

Sur le soir nous arrivâmes au Port de *Perico* où nous mouillâmes l'ancre, attendant qu'on viendroit visiter le vaisseau le lendemain matin; mais cette nuit là le maître du navire étant descendu à terre, le vent se changea & fit une

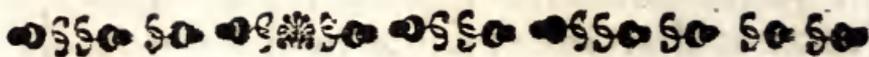
si grosse tourmente que nous perdîmes nôtre ancre & derivâmes presque jusqu'à *la Pacheque*, apprehendant d'être emportez si loin dans l'Océan, que nous aurions bien de la peine à pouvoir retourner à Panama.

Mais ce grand Dieu à qui la mer & les vents obeïssent, changea cet orage en un vent favorable qui nous conduisit une seconde fois à Perico, où après que l'on nous eut visitez nous allâmes à pleines voiles à Panama.

Comme nous fûmes proche du Port, n'ayant point d'ancre dans nôtre vaisseau le vent nous repoussa encore en arrière, & si le maître du navire ne nous eût envoyé une ancre nous serions encore retournez à *Pacheque* ou mêmes au delà.

Mais par le moyen de cette ancre nous demeurâmes toute cette nuit-là à Perico, étant tout étonnez de ce qu'il nous arrivoit tant de traverses, de sorte que quelques-uns disoient qu'il falloit que nous fussions enforcelez. ou bien qu'il y avoit quelque excommunié parmy nous, & que s'ils sçavoient qui c'étoit ils le jetteroient hors le bord.

Pendant qu'ils tenoient tous ces discours le vent se changea encore, & après que nous eûmes levé l'ancre nous poursuivîmes nôtre route à Panama, où il plût à Dieu que nous arrivassions enfin heureusement.



C H A P I T R E IX.

Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Peru que d'ailleurs, & de son gouvernement avec le voyage de l'Auteur jusques à Venta de Cruzes & sur la Rivière de Chiagre.

Comme je me portois assez bien alors, je ne m'arrêtay pas long-temps dans la fregate où j'avois crû devoir finir mes jours, mais je descendis aussi-tost à terre, & m'en allay au Couvent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique où je demeuray près de quinze jours, pendant lesquels j'eus le loisir de remarquer tout ce qu'il y avoit de considerable dans cette Ville.

Elle est gouvernée comme Guatimala par un President avec six Conseillers & une Chancellerie ou Audience royale, & c'est aussi le siége d'un Evêque.

Elle est beaucoup mieux fortifiée du côté de la mer du Sud qu'aucun autre Port que j'aye vû de ce côté-là, avec diverses pièces de canon qui sont placées pour la défense du Port.

Mais les maisons sont les plus foibles de toutes celles que j'ay vûes par tout où j'ay été, à cause qu'il est fort difficile d'y recouvrer de la chaux & de la pierre, de sorte qu'à cause de cela & de la grande chaleur qu'il y fait, la plus grande partie des maisons ne sont bâties que de bois.

La

La Maison du President, & les murailles mêmes des plus belles Eglises ne sont faites d'autre chose que de planches qui leur servent au lieu de pierres & de briques, & même au lieu de tuiles pour en couvrir le faite de leurs maisons.

La chaleur y est si grande que l'habillement ordinaire des habitans n'est autre chose qu'un pourpoint de toile déchiqueté, avec des chaufses de taffetas ou de quelqu'autre étoffe legere.

Le poisson, les fruits & les herbages y sont en plus grande abondance que la viande; l'eau fraîche du Cocos est le bruvage que les femmes aiment le mieux, quoy qu'il y ait aussi beaucoup de chocolatte & quantité de vins du Peru.

Les Espagnols qui demeurent en cette Ville-là sont fort adonnez à leurs plaisirs, & particulièrement aux femmes, les Negresses qui y sont en grand nombre, riches & gallantes, étant les principaux objets de leurs amours dereglez.

L'on tient que c'est une des plus riches villes de toute l'Amérique, ayant commerce par terre & par la Riviere de Chiagre avec la mer du Nort, & par la mer du Sud avec tout le Peru, les Indes Orientales, le Mexique & les Hondures.

C'est-là que l'on transporte les plus grandes richesses du Peru en deux ou trois grands navires, qui mouillent l'ancre au Port de Perico qui est à trois lieües de la Ville car le flux & le reflux de la mer est si grand en ce lieu-là, que cela empêche que les grands vaisseaux n'en approche de plus près, le reflux s'étendant à plus d'une lieüe de la ville, & laissant une grande étendue de vases à sec, ce qui rend ce lieu-là

mal sain ; à quoi contribuent aussi divers autres endroits marécageux qui sont aux environs de la ville.

Il y a environ cinq mille habitans , & l'on y entretient du moins huit Monastères de Religieux & de Religieuses.

J'appréhendois beaucoup la chaleur ; c'est pourquoy je fis aussi tout mon possible pour sortir bien-tôt de là.

J'avois le choix d'aller en compagnie , ou par terre , ou par eau , pour me rendre à Portobello.

Mais considérant la difficulté qu'il y avoit à passer les montagnes en allant par terre , je me résolus d'aller par la Rivière de *Chiagre* ; de sorte que sur le minuit je partis de Panama pour aller à *Venta de Cruzes* qui est à dix ou douze lieues de là.

Le chemin pour y aller est pour la plûpart plat & uni , & très-agreable le matin & le soir.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à *Venta de Cruzes* , où il n'y demeure que des Mulâtres & des Negres qui conduisent les bateaux plats dont l'on se sert pour porter les marchandises à Portobello.

Je fus fort bien reçu de tous ces gens-là , qui me prièrent de leur vouloir prêcher le Dimanche suivant , ce que je fis , & ils me donnèrent vingt écus pour mon sermon & pour la procession.



CHAPITRE X.

Description de la Rivière de Chiagre depuis Venta de Cruzes où l'Auteur s'embarqua jusques à Porto-bello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la rivière que sur la mer.

APrés y avoir demeuré cinq jours les bateaux en partirent, mais ils eurent bien de la peine à descendre la Rivière; car en quelques endroits nous trouvâmes l'eau fort basse; de sorte que les bateaux s'enravoient bien souvent, & il falloit que les Negres avec des pieux employassent toute leur force pour les retirer de là.

Quelquefois aussi nous rencontrions des courans qui nous emportoient comme un trait d'arc sous des arbres & des branches d'arbrisseaux sur le bord de la rivière qui nous arrêtoient tout court, & il falloit que pour nous en débarrasser l'on employât bien du temps à couper ces grosses branches d'arbres qui étoient dans l'eau.

Si après huit jours Dieu ne nous eût envoyé de grosses pluyes, qui tombant des montagnes enflerent la rivière qui de soy-même est fort basse, nôtre voyage auroit été non seulement plus long, mais aussi fort ennuyeux.

Douze jours après nous être embarquez nous

arrivâmes à la mer, & descendîmes à la citadelle pour nous y rafraichir la moitié de ce jour-là.

Il faut bien que les Espagnols soient persuadés que les courans & le peu de profondeur de cette riviere sont capables d'empêcher que les étrangers ne viennent attaquer Venta de Cruzes & de là Panama; car sans cela il y a apparence qu'ils auroient plus de soin de fortifier & d'entretenir cette citadelle qu'ils ne font pas; car lors que j'y passay elle avoit grand besoin d'être réparée étant sur le point de tomber toute en ruine.

Le Gouverneur de cette citadelle étoit un grand buveur, qui nous fit aussi très-bien boire pendant que nous y fûmes, & comme il avoit besoin d'un Chapelain pour lui & pour ses soldats, il eut bien voulu me retenir avec luy; mais j'avois des affaires qui m'étoient de plus grande importance & qui m'appelloient ailleurs; de sorte que je pris congé de luy, & en partant il nous donna quelques rafraichissemens de viandes, de poisson & de confitures, & puis nous congédia.

Nous entrâmes en pleine mer, en découvrant premierement ce qu'on appelle *l'Escudo de Veragua*, & en allant toujours à la rame assez proche de terre nous poursuivîmes nôtre route vers Porto-bello jusqu'au Samedi au soir, que nous mouillâmes l'ancre auprès d'une petite Isle avec resolution d'entrer le lendemain dans Porto-bello.

Toute cette nuit là les Negres firent la garde de peur des Hollandois, qui, à ce qu'ils disoient,

uscade en
aux de la
s heureu-
mes dans



commerce
ard des
ce.

e moyen
trée, où
ussi bien
vant dans
Michel.
ché d'ap-
is encore
que je ne
s'y faire

vois que
river, &
sà venir.
chercher
à si bon
anes qui
servû que
quitasse le
lo-

FOIRE DE PORTO BELLO.



soient, se mettoient souvent en embuscade en ces lieux-là pour surprendre les bateaux de la riviere de Chiagre; mais nous passâmes heureusement la nuit, & le matin nous entrâmes dans Porto-bello.



CHAPITRE XI.

Description de Porto-bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des Gallions destinez audit commerce.

CE Havre est très-bien fortifié par le moyen de deux citadelles qui sont à son entrée, où l'on fait toujours fort bonne garde, aussi bien que dans un autre château qui est plus avant dans le Port, qu'on nomme le Fort de saint Michel.

Lors que j'y arrivay je fus bien fâché d'apprendre que les Galions n'étoient pas encore venus d'Espagne, parce que je sçavois que je ne pouvois pas demeurer-là long-temps sans y faire beaucoup de dépense.

Mais je me consolay en ce que je sçavois que c'étoit la saison qu'ils devoient arriver, & qu'ils ne devoient pas tarder long-temps à venir.

La premiere pensée que j'eus fut de chercher un logis, qui en ce temps-là étoient à si bon marché, qu'il y eut même des personnes qui s'offrirent à me loger pour rien, pourvû que lors que les gallions seroient arrivez je quitasse le

logis, ou que je payasse aussi cher que les autres.

Mais il y eut un Gentilhomme qui étoit Tresorier du Roy, qui me promit de m'en faire avoir un où je serois logé à bon marché, même au temps que les navires viendroient & que les logis seroient au plus haut prix; de sorte que nous fûmes ensemble en chercher un, où interposant son autorité nous demeurâmes d'accord avec l'hôte que quand la Flote seroit arrivée, il ne pourroit le louer à personne, & que j'y demeuerois tout seul en ce temps-là.

Ce logement ne pouvoit contenir qu'un lit, une table, & un siege ou deux, & de la place seulement pour ouvrir & fermer la porte; cependant on ne laissa pas de m'en demander six vingts écus pour le temps que la Flote demeureroit dans le Port, qui d'ordinaire est de quinze jours.

Car comme la Ville est petite, & qu'il y a pour le moins quatre ou cinq mille soldats qui viennent dans les Gallions pour leur servir de deffense, & qu'il y vient aussi plusieurs marchands du Peru, d'Espagne & d'autres endroits, les uns pour acheter, & les autres pour vendre des marchandises, cela fait que les logements, quelque petits qu'ils puissent être, y sont fort chers; car bien souvent il arrive qu'il n'y en a pas même assez dans la ville pour loger tout le monde qui y aborde en ce temps-là.

Je connoissois un marchand qui donna mille écus d'une boutique de raisonnable grandeur, pour y debiter ses marchandises pendant quinze jours que la Flote demeura dans le Port.

Je crus que c'étoit trop pour moi de donner
les

Les six vingt écus que l'on me demandoit pour un si petit logement qui n'étoit qu'un nid à rats; de sorte que cela me choqua, & je dis au Tresorier du Roi qu'il n'y avoit pas long temps que j'avois été volé sur la mer, & que je ne pouvois pas faire une grande dépense; avec celle qu'il falloit encore que je fisse pour ma nourriture qui se monteroit pour le moins autant.

Mais l'on n'en voulut rien rabattre, de maniere que ce bon Tresorier ayant pitié de moi offrit à l'hôte de payer soixante écus pour moi, pourvû que je pusse payer l'autre moitié à quoi il fallut me résoudre, ou bien à me voir réduit à coucher dehors sur le pavé.

Néanmoins je ne voulus point entrer dans ce trou qui me coûtoit si cher jusqu'à l'arrivée de la Flotte; mais je m'en allai loger ailleurs dans un fort bel appartement que l'on m'avoit offert pour rien.

Pendant que j'attendois l'arrivée de la Flote, je reçûs quelque argent & quelques offrandes pour mes Messes, & pour les sermons que je fis dont j'eus quinze écus de chacun,

J'allai aussi voir les Citadelles que je trouvai fort bonnes & bien fortifiées.

Mais ce que je trouvai de plus étonnant fut de voir le grand nombre de Mulets qui venoient de Panama tout chargez de barres & lingots d'argent; de sorte que dans un jour j'en comptai plus de deux cens qui ne portoient rien autre chose, qui furent déchargez dans le marché public, où il y avoit des monceaux de lingots

d'argent, comme des amas de pierres dans les rues, qu'on laissoit-là sans craindre qu'on les derobât.

Dix jours après la Flotte arriva qui étoit de huit Gallions & dix Navires marchands, ce qui m'obligea de m'aller jeter dans mon trou.

Ce fut une merveille de voir le grand nombre de monde qu'il y avoit alors dans les rues, au lieu que peu de jours auparavant l'on n'y voyoit presque personne.

Le prix de toutes choses commença aussi à hauffer, de maniere qu'une volaille se vendoit douze reales, qui ne m'en avoit coûté qu'une bien souvent à la campagne, & la livre de bœuf valoit deux reales, au lieu qu'en d'autres endroits j'en avois eu treize livres pour une demi-reale, & les autres viandes à proportion devinrent si cheres, que ne sçachant comment faire, je fus obligé de vivre de poisson & de tortuës, dont il y a une assez grande quantité, & quoi qu'elles fussent un peu cheres, c'étoit pourtant ce que je pouvois manger à meilleur marché.

Cela étoit remarquable de voir comme les Marchands vendoient leurs Marchandises, non en détail à l'aune; mais en gros, à la pièce & au poids, & comme ils faisoient leurs payemens, non en argent monnoyé, mais en barres d'argent, qu'on pesoit & qu'on prenoit pour la valeur des Marchandises.

Mais cela ne dura que quinze jours, pendant quoi les Gallions ne se chargerent que de lingots & barres d'argent; de sorte que je puis dire & le soutenir hardiment, que pendant ces quinze jours-

jours là il n'y a point une plus riche foire dans le monde que celle qui se tient à Porto bello entre les Marchands Espignols, & ceux du Peru, de Panama & des autres lieux aux environs.



CHAPITRE XII.

Des difficultez de l'embarquement à Porto-bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

Dom Carlos de Ybarra qui étoit Admiral de la Flote apporta toute la diligence qui lui fut possible pour la faire partir, ce qui fit aussi que les Marchands se diligenterent de vendre & d'acheter, & de charger les Navires de lingots & de barres d'argent.

Cette diligence me réjouissoit fort, parce que je voyois que plutôt ils chargeroient leurs Vaisseaux & moins je déchargerois ma bourse, & que je pourrois bien-tôt partir de ce lieu si mal sain, où la grande chaleur caute non seulement des fièvres ardentes, mais aussi la mort, si l'on ne s'empêche d'avoir les pieds mouillez lors qu'il pleut.

Mais particulièrement pendant que la Flote y demeure, l'on peut dire que c'est un tombeau toujours ouvert; & prêt d'engloutir une bonne partie de ce grand concours de peuple qui s'y trouve en ce temps-là, comme il arriva l'année

que j'y étois, qu'il y mourut plus de cinq cens personnes, de Marchands, de Soldats & de Matelots, tant de ses fièvres ardentes, que de flux de ventre, pour trop manger de fruit & boire de l'eau froide & autres sortes d'intemperance; de sorte qu'on pouvoit bien dire d'eux qu'ils avoient trouvé ce lieu-là, non *Porto bello*, mais plutôt *Porto-malo*.

Et parce que cela arrive ordinairement tous les ans, pour soulager ceux qui viennent incommodés de la mer, ou qui tombent malades en ce lieu là, l'on a bâti un Hôpital dans la Ville qui est fort riche, où il y a plusieurs Religieux de la Charité qui ont le soin de traiter les malades & d'enterrer les morts.

L'Amiral qui apprehendoit que ces maladies ne s'augmentassent encore, fit toute la diligence qu'il pût pour faire partir sa Flote, sans se soucier du bruit qu'on faisoit courir qu'il y avoit trois ou quatre Navires Anglois ou Hollandois en mer, qui n'attendoient apparemment que l'occasion de s'emparer de quelqu'un de ces vaisseaux qui se trouveroit écarté des autres.

Cette nouvelle me donna de l'apprehension, & me fit penser que pour ma sureté je ferois bien de passer dans l'un des meilleurs Gallions; mais quand il fut question de traiter de mon passage, je trouvai que l'on ne me demandoit pas moins de trois cens ecus, que je n'eusse pas pû donner sans être beaucoup incommodé.

Cela fut cause que je fis dessein de m'adresser à quelque Maître de Navire Marchand, quoi que je sçûsse bien que je n'y serois pas en si grande sureté que dans un Gallion bien muni de
soldats

soldats & de canons de fonte ; néanmoins j'esperois toujours en Dieu, qui est le refuge de tous ceux qui le craignent, & qui dans cette rencontre-là me fit trouver un passage à bon marché & fort assuré.

Car ayant un jour rencontré mon ami le Tresorier, il eût encore pitié de moi, & me considérant comme un étranger qui avoit été volé depuis peu, il me recommanda au Maître d'un Navire Marchand nommé le saint Sebastien, qu'il sçavoit être dans le dessein d'avoir un Chapelain dans son Vaisseau à qui il vouloit donner la table.

Je ne me fus pas plûtôt adressé à lui de la part de ce Tresorier, qui étoit son ami aussi bien que le mien, qu'il me promit de me recevoir en son Vaisseau & de me donner sa table, sans me demander autre chose, sinon que je priaïsse Dieu pour lui & pour les siens, me promettant de plus de satisfaire pour tous les sermons que je ferois dans son Navire.

Je louai Dieu des graces qu'il me faisoit, reconnoissant en cela comme en beaucoup d'autres occasions le secours de sa providence, qui me fournissoit le moyen de retourner en Angleterre.

Aussi-tôt que les Navires furent chargez nous partîmes pour aller à Carthagene, & le lendemain que nous eûmes mis à la voile, nous découvrimus quatre navires, ce qui donna de l'aprehension aux Navires Marchands & les fit tenir proche des Gallions, ayant plus de confiance en la force de ces Vaisseaux-là qu'en la leur.

Le Navire dans lequel j'étois étoit léger & vite

vîte à la voile ; de sorte qu'il se tenoit toujours fort proche de l'Amiral ou de quelqu'un des autres Gallions ; mais tous les autres Navires Marchands qui n'étoient pas si bons de voile venoient si lentement derriere, qu'il y en eut deux que les Hollandois surprirent & emmenerent pendant la nuit, avant que nous pussions arriver à Carthagene.

La plus grande peur qu'eurent les Espagnols pendant le voyage, fut autour de l'Isle de la Providence, qu'ils nomment l'Isle de sainte Catherine, apprehendant qu'il n'en sortît quelques Navires Anglois qui les vinssent attaquer.

Ils maudissoient les Anglois qui l'habitoient, & disoient que cette Isle là n'étoit à présent qu'une retraite de brigands & de pirates, & que si le Roi d'Espagne n'y mettoit ordre bien-tôt ils feroient bien du mal aux Espagnols, parce qu'elle est proche de l'embouchure du Desaguadero, ce qui met en peril les fregates de Grenade, & située entre Porto bello & Carthagene, & par ce moyen menace aussi les gallions qui portent les revenus & les trésors du Roi.

En cette maniere-là, en invectivant toujours contre les Anglois & l'Isle de la Providence, nous fimes voile vers Carthagene, où nous rencontrâmes encore les quatre Navires qui nous avoient déjà suivis & qui avoient pris de nos Vaisseaux, & nous menaçoient encore d'en prendre d'autres en entrant dans le Port.

Ce qu'ils auroient pû faire s'ils eussent voulu se hasarder d'attaquer le Vaisseau où j'étois, qui en tournant autour du Cap pour entrer
dans

dans le havre s'échoüa à terre, où il auroit assurément fait naufrage si le fonds eût été de roche au lieu qu'il étoit sablonneux; mais nous fûmes garantis de ce peril par la peine que prirent les matelots à nous en retirer, & nous nous sauvâmes de ces Navires qui nous poursuivirent le plus loin qu'ils pûrent; mais qui n'osèrent s'approcher de la portée du canon de la Citadelle.



CHAPITRE XIII.

Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le séjour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces pais-là, départ des Gallions du Port de Carthagene; leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier Port.

NOUS entrâmes de la sorte dans le havre de Carthagene, où nous demeurâmes huit ou dix jours, & j'y rencontraï quelques Anglois qui étoient prisonniers, que les Espagnols avoient pris en mer, & qui étoient de l'Isle de la Providence, entre lesquels étoit le fameux Capitaine Rous & environ une douzaine d'autres que je fus bien aisé de rencontrer; mais à qui je n'osois témoigner beaucoup d'amitié de peur de me rendre suspect.

Comme l'on avoit resolu de les envoyer en Espagne, ils eussent bien voulu passer dans le

Navire où j'étois, & comme je ne le souhaitois pas moins, je fis en sorte avec mon Capitaine que pour l'amour de moi il en prit quatre dans son Vaiffeau, entre lesquels il y en avoit un nommé Edouard Layfield, qui depuis en partant de saint Lucar pour aller en Angleterre fut pris par les Turcs, & qui m'a écrit de Turquie en Angleterre pour me prier de travailler à le faire racheter & le retirer de sa captivité:

Sa conversation me plaisoit fort, & je le trouvai toujours officieux envers moi, ce qui m'obligea de parler pour lui au Maître du Navire & aux Matelots, qui sans cela l'auroient maltraité & les autres Anglois de sa compagnie.

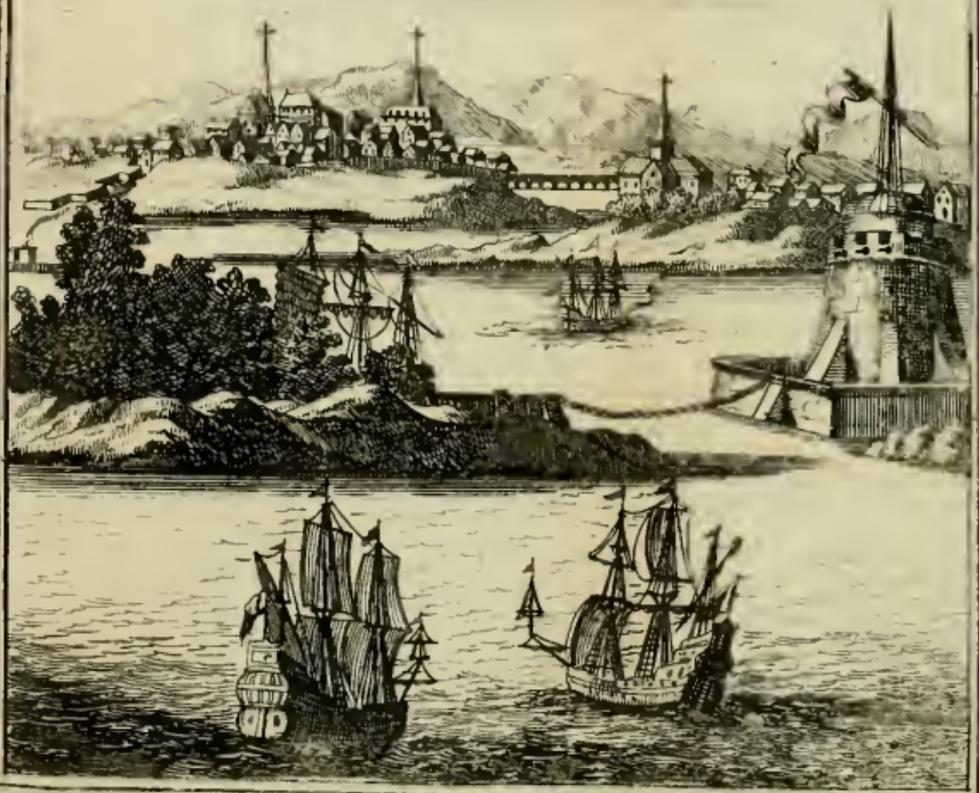
Pendant que nous étions à Carthagene, il vint un bruit qu'il y avoit soixante Navires Hollandois qui attendoient la sortie des Gallions, ce qui ne donna pas peu d'apprehension aux Espagnols, qui tinrent conseil pour sçavoir si la Flote devoit hiverner en ce lieu-là ou partir pour l'Espagne.

Mais comme ce bruit-là étoit faux & qu'il ne venoit que des habitans de Carthagene, qui pour leur profit particulier eussent bien voulu que tous les Gallions & les Navires Marchands eussent demeuré là.

Dom Carlos de Ybarra répondit à ceux qui lui en parlerent, qu'il n'apprehendoit pas une centaine de Navires Hollandois, & qu'il n'y avoit rien qui le pût empêcher d'aller en Espagne, où il esperoit de conduire en sureté le trésor du Roi, comme il fit suivant sa promesse.

Huit jours après être partis de Carthagene nous arrivâmes à la Havane, où nous demeurâmes

CARTHAGENE



Navin
pas m
que p
fon V
nomr
tant d
pris p
en Ai
faire r

Sa
trouv
m'obl
re &
maltr.

Per
un bru
dois q
ne do
qui tir
voit h
gne.

Ma
venoi
leur p
tous le
fent d

Do
lui en
centai
avoit i
gne, c
for du

Hui
nous a

mes auffi huit jours en attendant la Flote qui devoit venir de Vera Cruz.

Pendant ce temps-là j'eus moyen de voir cette forte Citadelle, où il y a douze pieces d'artillerie qu'on appelle les douze Apôtres, qui ne pourroient pas faire grand mal à une armée qui viendroit par terre ou de la riviere de Matangos.

Je fus auffi visiter la mere de ce Mu'atre qui m'avoit pris en mer tout ce que j'avois, & fis tout ce que je pûs pour consoler ces pauvres Anglois qui étoient prisonniers; mais particulièrement le brave Capitaine Rous, qui se vint plaindre à moi des affronts que les Espagnols lui avoient faits dans le Navire où il étoit venu, & que n'ayant pû les supporter quoi qu'il fût prisonnier, il deffia au combat ceux qui le méprisoient, & leur fit un appel pour se battre en quelque lieu qu'ils voudroient dans la Havane.

Cette action étoit assurément une marque de courage & d'honneur en ce prisonnier Anglois, d'avoir la hardiesse d'envoyer un appel à un Espagnol dans son pays, & comme on dit d'attaquer le coq sur son fumier.

Mais comme j'eus appris cette affaire par le moyen d'Edoüard Layfield, je voulus l'affoupir & la terminer le plûtôt que je pus, de peur que plusieurs personnes ne le jettassent de rage sur lui & le missent en pieces.

C'est pourquoy je l'envoyai querir au Couvent où je demeurois & lui fis quitter le dessein qu'il avoit eu de se battre & de montrer sa bravoure dans un temps & dans un lieu où sa qualité de prisonnier l'en dispensoit.

Je consolai auffi les autres dans leur affliction,
&

& les assistai du mieux que je pûs en leur nécessité & particulièrement Layfield.

Comme j'eus besoin de prendre un petit remède avant que de me mettre en mer, cela me donna occasion d'apprendre ce que je ne savois pas encore, quelle étoit la viande que les meilleurs Medecins de la Havane ordonnoient à leurs malades lors qu'ils avoient pris medecine.

Car au lieu qu'après que ma medecine eut fait son operation, je m'attendois qu'on m'apporteroit un morceau de mouton, ou une volaille, ou bien quelque autre sorte de viande nourrissante, mon Medecin avoit ordonné que l'on me donnât une piece de porc rôti, ce que croyant m'être contraire en l'état où j'étois je le refusay, en disant au Medecin que c'étoit contre la pratique de toutes les Nations, parce que la qualité de cette viande-là étoit de lâcher le ventre.

Mais il me répondit que le porc faisoit le contraire en ce lieu là de ce qu'il faisoit ailleurs, & que je devois manger de ce qu'il m'avoit ordonné, m'assurant qu'il ne me feroit point de mal.

Comme l'on tient que la chair de pourceau est fort nourrissante en ce lieu là, il n'y en a point aussi après celle-là qui le soit plus que celle des tortuës, dont tous les Navires font leurs provisions pour le voyage d'Espagne.

L'on coupe les tortuës en tranches fort minces & longues, comme j'ay déjà dit des tassajos, que l'on sale & fait secher au vent, après quoi les matelots s'en servent pendant tout le voyage d'Espagne, & les mangent bouillies avec un peu d'ail, qu'ils disent avoir aussi bon goût que du veau.

Ils emportent aussi dans leurs Navires quelques volai les pour la table des Maitres & des Capitaines avec quelques pourceaux tous en vie, ce qui apparemment devoit apporter de l'infection dans le Vaisseau, si l'on n'avoit soin de laver bien souvent le lieu où couchent toutes ces bêtes.

Dans le Navire où j'étois l'on tuoit un pourceau toutes les semaines pour la table du Maitre, du Pilote, & des Passagers.

Comme tous les Navires se furent pourvûs de vivres pour le voyage d'Espagne, & que les marchandises qui appartenient aux Marchands & les Revenus du Roi furent chargez dans les Vaisseaux pendant neuf jours que nous demeurâmes-là, nous n'attendions plus que la Flote de Vera-Cruz qui nous devoit venir joindre en ce lieu le huitième de Septembre.

Mais Dom Carlos de Ybarra voyant qu'elle tarδοit beaucoup au de-là du temps limité, craignant le mauvais temps & la nouvelle Lune de ce mois-là, qui d'ordinaire étoit dangereuse pour le passage du détroit de Bahama, il ne voulut pas tarder davantage, mais se resolut à partir pour le voyage d'Espagne.





CHAPITRE XIV.

Départ des Gallions du Port de la Havane, rencontre de la Flote de Vera-Cruz; prise d'un de nos Navires au milieu de cinquante deux Navires, tant des Gallions que de la Flote, & de ce qui arriva jusques à ce que la Flote se separa de nous.

Nous mêmes donc à la voile un Dimanche matin au nombre de vingt-sept Navires, compris ceux qui nous avoient joints des Hondures & des Isles, & l'un après l'autre nous sortimes de la Havane pour entrer dans la pleine mer, où tout ce jour-là nous ne fimes que louver en attendant que le vent fût favorable, & que le Vaisseau qui nous devoit conduire dans le Golphe de Bahama fût sorti de la Havane.

Mais quand la nuit fut venuë nous eussions bien souhaité d'être encore dans la Havane, croyant être environnez d'une puissante Flote de Hollandois, parce qu'il y eût plusieurs Navires qui se vinrent mêler parmi les nôtres, & qui nous obligerent à nous preparer au combat pour le lendemain.

L'on tint le Conseil de guerre, & on fit la garde toute la nuit, l'on prepara les canons, l'on poissa les Vaisseaux, & l'on envoya les ordres nécessaires dans tous les Gallions & les Navires Marchands, pour leur faire sçavoir le lieu

com-
étions

rêts à
tes ne
na un
e des

cette
ans le
s bon
e passé

éclair-
es que
uisque
dois,
e peur
com-

pavil-
toit la
iz, &
e.

-deux
s qu'à
uis qui
re en
uit ils
que

s nua-
on ôta
tou-

HAVANA



lieu & le rang qu'ils devoient tenir.

Le Vaisseau dans lequel j'étois devoit accompagner l'Amiral, & par conséquent nous étions assurés d'avoir une puissante escorte.

Nos gens aussi étoient braves & tous prêts à se battre, & comme ces apprêts militaires ne me plaisoient pas beaucoup, l'on me destina un lieu où je pouvois être caché en sûreté entre des barils de biscuit.

Je ne manquai pas d'occupation toute cette nuit-là à confesser tous ceux qui étoient dans le Vaisseau; de sorte que le matin j'avois bon besoin de prendre du repos, après avoir passé toute la nuit en cette pénible occupation.

Mais dès la pointe du jour nous fûmes éclaircis du doute où nous étions, & nous vîmes que notre apprehension étoit mal fondée, puisque ce n'étoient pas des Vaisseaux Hollandois, mais de nos amis, qui avoient eu la même peur que nous & qui s'étoient aussi préparés au combat.

Car dès que nous eûmes apperçû leurs pavillons, nous reconnûmes aussi-tôt que c'étoit la Flote que nous attendions de Vera-Cruz, & qui devoit faire voile avec nous en Espagne.

Leur Flote étoit composée de vingt-deux voiles, qui ne pensoient à rien moins qu'à nous rencontrer hors de la Havane, mais qui croyoient que nous étions encore à l'ancre en les attendant; de sorte que pendant la nuit ils avoient encore eu plus de peur de nous, que nous n'en avions eu d'eux.

Mais lors que le jour eut dissipé tous ces nuages & nous eut fait connoître la vérité, l'on ôta
tou-

toutes les marques de la guerre, à quoi l'on fit succéder le fanfare des trompettes qui faisoient un éco merveilleux; l'on ne voyoit que des bateaux qui alloient d'un navire à l'autre pour se saluer, & des gens qui buvoient des santez & se souhaitoient bon voyage, en quoi l'on employa toute cette matinée-là.

Mais au milieu de toutes ces réjouïssances, nôtre Flote se trouvant alors composée de cinquante-deux voiles, sans que nous sçussions combien il y en avoit en celle de Veracruz, ni qu'ils sçussent aussi le nombre de la nôtre, il se trouva deux navires parmi nous qu'on ne connoissoit point; les prisonniers Anglois me dirent seulement que l'un d'entr'eux étoit un vaisseau d'Angleterre nommé le Neptune, qui ayant gagné le vent sur nous donna la chasse à l'un de nos navires qui étoit de Dunquerque, & qui ayant été employé au service du Roi à saint Lucar & à Cadix, avoit été chargé dans les Indes de sucre & d'autres riches marchandises pour la valeur de quatre-vingts mille écus; de sorte que le Neptune luy ayant envoyé sa bordée, l'autre ne répondit que de deux volées de canon, & le contraignit de se rendre, parce qu'il ne pouvoit être secouru de la flote dont il étoit assez éloigné.

Ce combat-là ne dura pas une demi heure, après quoy nous vîmes emmener ce vaisseau devant nous, ce qui fit changer toutes les réjouïssances des Espagnols en blasphêmes & en maledictions.

Quelques-uns maudissoient le Capitaine du navire qui avoit été pris, disant que c'étoit un
trais-

tre, & qu'il s'étoit rendu tout exprès sans combattre, à cause qu'on l'avoit contraint de faire ce voyage-là.

D'autres maudissoient aussi ceux qui l'avoient pris, les appellant yvrognes, infames voleurs & pirates.

Il y en avoit qui prenoient leurs épées comme s'ils eussent voulu les couper en pièces, & d'autres qui avec leurs mousquets se mettoient en posture de tirer sur eux, & enfin d'autres qui frapotent du pied comme des enragez & qui couroient sur le tillac, comme s'ils eussent voulu sauter hors le bord pour aller après eux, & qui grinçoient les dents contre les pauvres prisonniers Anglois, comme s'ils les eussent voulu poigner à cause de l'action que leurs compatriotes venoient de faire; & il faut que j'avouë que je n'eus pas peu de peine d'empêcher que tous ces fanfarons ne fissent du mal à Layfield, qui plus que tous les autres se moquoit de leur folie & répondoit aux injures qu'ils lui disoient.

L'on donna ordre aussi-tôt au Vice-Amiral & à deux autres Gallions de les poursuivre, mais ce fut en vain, parce que le vent étoit contraire; de sorte que ces deux Vaisseaux se réjouissant autant que les Espagnols en avoient de dépit, se sauverent ayant le vent en poupe, & grand sujet de se vanter d'avoir fait une riche prise au milieu de cinquante-deux Navires & des principales forces navales de l'Espagne.



CHAPITRE XV.

*De ce qui arriva depuis la séparation des Gallions
d'avec la Flote jusques au débarquement
à S. Lucar de Bara-meda.*

Cette après-dînée la Flote de Vera-Cruz nous dit adieu, parce qu'elle n'étoit pas ravitaillée pour faire le voyage d'Espagne, & entra dans la Havane & nous poursuivîmes nôtre route vers l'Europe, n'aprehendant plus rien que le Golphe de Bahama, que nous passâmes heureusement avec l'aide des Pilotes que nôtre Amiral avoit choisis & louiez pour cet effet.

Je croi qu'il est inutile de faire un grand détail de la vûë que nous eûmes de saint Augustin & de la Floride, destempêtes que nous souffrîmes pendant ce voyage, de la diversité des degrez de la hauteur du Pole sous lesquels nous passâmes, où en certains endroits nous eûmes autant ou plus de froid que dans les plus rudes hyvers de l'Angleterre.

Je dirai seulement que les plus experts de nos Pilotes ne sçachant un jour en quel endroit ils étoient, nous penserent faire faire naufrage sur les rochers de la Bermude pendant la nuit, si la clarté du jour qui survint très à propos ne nous eût donné le moyen de reconnoître
que

que nous courions tout droit dessus.

Mais les Espagnols au lieu de louer Dieu de ce qu'il les avoit garantis de ce peril-là, se prirent à maudire les Anglois qui habitent dans cette Isle, disant qu'ils l'avoient enchantée & toutes celles qui sont aux environs, & que par le moyen du Diable ils faisoient toujours élever des orages toutes les fois que la flote d'Espagne y passoit.

Après être heureusement échapez de ce lieu dangereux, nous fimes voile vers les Isles des Terceires ou des Açores, où nous eussions bien voulu prendre de l'eau douce, parce que celle que nous avions prise à la Havane étoit toute jaune, & sentoit si mauvais que nous étions contraints de nous boucher le nez quand nous en voulions boire.

Mais le severe Dom Carlos sans avoir égard au reste de la Compagnie nous fit passer à côté des Isles, où la nuit suivante nous eussions bien voulu être abordez.

Car quoy que selon leur opinion ces Isles là ne soient point enchantées par les Anglois, mais habitées par de bons Catholiques, nous n'en fûmes pas plutôt éloignez qu'il s'éleva la plus grande tempête que nous eussions encore eüe depuis que nous étions partis de la Havane, & qui dura huit jours entiers, où nous perdîmes un navire, & il y eut deux Gallions qui furent obligez de tirer deux coups de canon pour avertir les autres du danger où ils étoient, ce qui fit arrêter toute la Flote jusqu'à ce qu'ils eussent racommodé leurs manoeuvres & leur grand mast.

Nous faisons voile tantôt d'un côté, tantôt

de l'autre sans sçavoir au vray où nous étions, bûvant toujourns de nôtre eau puante dont l'on nous donnoit à chacun une pinte par jour.

Trois ou quatre jours après que l'orage fut cessé nous découvrîmes la terre, ce qui fit que chacun se prit à crier, Espagne, Espagne.

Pendant que l'on tenoit conseil au bord de l'Amiral pour sçavoir quelle terre c'étoit, il y en eut quelques-uns qui vendirent des barils de biscuit, & d'autres de l'eau à ceux qui en avoient besoin, chacun s'imaginant que c'étoit quelqu'endroit de la côte d'Espagne.

Mais le resultat du conseil fut, après qu'on fut approché plus près de la terre, & qu'il y en eut plusieurs qui perdirent les gageures qu'ils avoient faites, que c'étoit l'Isle de Madere, ce qui les fit pester contre l'ignorance des Pilotes, & nous obligea tous à nous résoudre à la patience, voyant que nous n'étions pas encore à la fin de nôtre voyage.

Neanmoins Dieu nous fit la grace après que nous eûmes découvert cette Isle, de nous donner un vent favorable pour nous conduire en Espagne, où douze jours après nous découvrîmes Cadix.

Quelques-uns des vaisseaux nous quittèrent en ce lieu là, mais la plus grande partie passa outre jusqu'à S. Lucar, & entr'autres le navire dans lequel j'étois.

Lors que nous arrivâmes en ce lieu dangereux que les Espagnols appellent la Barre, nous n'osâmes hazarder la conduite de nôtre vaisseau à nos Pilotes; mais nous nous servîmes de ceux du pays, que l'espoir du gain fit venir en si
grand

grand nombre que chaque navire de la Flote avoit le sien pour le conduire dans le Port, comme on a accoûtumé de faire par tout aux havres & rades de difficile accès.

Le vingt huitième jour de Novembre 1637. environ à une heure après midy nous mouillâmes l'ancre à saint Lucar de Barra-meda où je descendis à terre avec plusieurs autres passagers, après avoir été visitez auparavant par les Officiers de la Douane.



CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur à S. Lucar avec les particularitez de l'accueil qu'il y reçût jusques à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.

Uoi que je pusse m'en aller d'abord au Couvent de S. Dominique où le vieux Religieux Paul de Londres demeuroit encore, qui sans doute seroit ravi de me voir retourné des Indes, je crûs néanmoins que je ferois bien de demeurer ce soir-là en la compagnie de mes amis, tant Espagnols qu'Anglois, qui avoient fait un si long voyage avec moy, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourois trouver plus de repos que dans le Couvent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre souper de Religieux, un fort petit logement & être inquieté de cent questions que me feroit le vieux frere Paul de Londres touchant les Indes & le long sejour que j'y avois fait.

Je m'en allay donc coucher ce soir là dans une hôtellerie Angloise, où je me reposay avec les pauvres prisonniers Anglois, que le maître du navire m'avoit donnez en garde sur ma parole à condition de les représenter quand on voudroit.

Le lendemain j'envoyay mon amy Layfield porter une lettre au Couvent au Religieux Paul de Londres, qui l'ayant reçüe vint me trouver avec beaucoup de joye de me voir de retour des Indes, & après nous être un peu entretenus ensemble, il me donna avis qu'il y avoit dans le Port des navires qui étoient prêts à s'en retourner en Angleterre.

Ce vieux Religieux qui étoit déjà tout decrepit & commençoit à radoter, avoit grande envie que je partisse bien-tôt de là, s'imaginant que je ne serois pas plûtôt arrivé en Angleterre que je travaillerois à la conversion des Protestans, ce qui faisoit que chaque jour qui retardoit mon départ luy duroit une année & luy faisoit faire tout son possible pour l'expédition de mon voyage, que je souhaitois encore plus que luy étant prêt à partir dès le lendemain si j'eusse trouvé le temps & un vaisseau à propos.

Mais Dieu qui m'avoit toujours accompagné pendant près de quatrevingts dix jours de voyage sur mer, & qui m'avoit garanti au milieu de plusieurs fâcheux orages, disposa bien-tôt après cela toutes les choses nécessaires pour l'accomplissement de ce que j'avois tant souhaité, qui étoit de retourner en Angleterre mon Pays natal, d'où il y avoit près de vingt-quatre ans que j'étois absent.

La premiere pensée que j'eus à saint Lucar, fut de quitter l'habit de Religieux que j'avois, & d'en prendre un autre avec quoy je pusse paroître en Angleterre, ayant encore cent écus de reste après un voyage de près d'un an depuis Petapa jusqu'à S. Lucar. Je fis donc faire un habit seculier par un tailleur Anglois, & me disposay ensuite à partir.

Il y avoit trois ou quatre navires qui étoient tout prêts pour cela, & qui n'avoient attendu que l'arrivée de la flote pour charger quelques marchandises, & principalement des barres d'argent.

Je pensay m'en aller dans celuy qui partit le premier où s'embarqua mon amy Layfield: car tous les prisonniers Anglois furent relâchez en ce lieu-là, & on leur permit de s'en retourner en leur pays.

Mais la providence de Dieu m'en empêcha, puis que si je l'eusse fait je serois aujourd'huy esclave en Turquie avec Layfield: car le lendemain que ce vaisseau fut parti, il fut pris par les Turcs & emmené à Alger avec tous les Anglois qui étoient dedans.

Dieu me fit donc trouver une conduite plus assurée que celle-là dans un vaisseau qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin, & qui étoit commandé par un Flamand nommé Adrian Adrianzen qui demouroit alors à Douvres, avec qui je fis marché pour mon passage & pour être nourri à sa table.

Ce vaisseau-là partit de la barre de S. Lucar neuf jours après mon arrivée en ce lieu-là, où il attendoit la compagnie de quatre autres navires;

mais principalement quelques barres d'argent des Indes ; qu'il n'eût osé charger dans le havre à peine de confiscation.

Etant donc habillé d'une autre manière, & prêt à mener une autre sorte de vie que celle que j'avois faite jusqu'alors, étant changé d'un Americain à la mode d'un Anglois, le dixième jour de ma demeure dans saint Lucar je dis adieu à l'Espagne & à toutes les façons de faire des Espagnols.

Je dis aussi adieu au vieux Religieux Paul de Londres & à tous les autres qui étoient de ma connoissance, & m'embarquay dans un bateau pour passer la barre & m'en aller à nôtre navire, qui dès ce soir là mit à la voile en la compagnie de quatre autres pour aller en Angleterre.

Je pourrois reciter en ce lieu-cy toutes les bontez qu'eut pour moy Adrian Adrianzen, & les civilitez qu'il me témoigna pendant le voyage ; mais je diray seulement que j'avois bien plus de sujet encore de remarquer la bonté de Dieu, qui nous donna un temps & un vent si favorable que sans aucun orage nous arrivâmes en treize jours à Douvres, où je descendis à terre & le navire entra dans les Dunes.

Les autres qui descendirent à Margaret furent amenez à Douvres ; où ils furent visitez par les Officiers de la Douane ; mais comme je ne parlois qu'Espagnol, je ne fus point soupçonné n'y ayant personne qui me crût être Anglois.

Deux jours après je pris la poste avec quelques Espagnols & un Colonel Irlandois, pour aller à Cantorbéry, & de là passer à Gravesend.

Lors

Lors que j'arrivay à Londres je me trouvay fort en peine de ne pouvoir pas parler ma Langue maternelle, n'en pouvant dire que quelques mots interrompus par-cy par-là, de maniere que cela me faisoit craindre d'avoir bien de la peine à me faire reconnoître pour être Anglois.

Neanmoins je crus que mes parens qui sçavoient bien que j'avois été comme perdu pendant plusieurs années, me reconnoïtroient si d'abord je m'adressoit à quelqu'un d'entr'eux, jusqu'à ce que je pusse mieux m'exprimer en Anglois.

La premiere personne à qui je m'adressay de nôtre famille & dont j'eus la connoissance, fut Madame Penolope Gage veuve du Chevalier Jean Gage, qui demouroit en la ruë de saint Jean, que j'allay trouver dès le lendemain de mon arrivée à Londres, afin de sçavoir par son moyen quels étoient mes autres parens.

Neanmoins de peur de tomber en nécessité en attendant, & afin que par leur moyen je pusse me remettre dans l'usage de ma Langue maternelle que j'avois oubliées, sçavoir quelle part mon pere m'avoit laissé dans son bien; & apprendre les mœurs du Pays, je crus par toutes ces raisons là que je ferois bien de m'informer d'eux & de tâcher à les trouver.

Comme je fus entré chez Madame Gage, elle crut bien que j'étois son parent; mais elle se prit à rire en disant que je parlois comme un Indien ou comme un Gallois, & non pas comme un Anglois.

Elle ne laissa pas de me faire un bon accueil dans sa maison, & me fit conduire au logis d'un
de

de mes freres, qui logeoit en la ruë qu'on appelle Longaker, & qui étoit alors en la Province de Surrey; où ayant scû mon arrivé il m'envoya un homme & un cheval pour m'amener chez un des mes oncles, qui demouroit à Gatton avec qui il étoit, afin que je passasse les fêtes de Noël avec eux.

Cet oncle qui me regardoit comme un homme qui avoit été perdu, & qui étoit de retour après vingt-quatre ans, me reçut fort bien chez lui & me traita fort obligeamment, & ensuite m'envoya à Cheam chez Monsieur Fromand qui étoit aussi un de nos parens, avec qui je demurai jusques aux Rois, après quoi je m'en retournay à Londres avec mon frere.

Ainsi le Lecteur peut voir un Americain, qui après plusieurs dangers par mer & par terre arrive heureusement en Angleterre, ou il peut, comme je fais, remarquer la grande bonté de Dieu en vers moi, pauvre & miserable pécheur.

F I N.



CATALOGUE

DES LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent

Chez PAUL MARRET, Libraire à Amsterdam, dans le Beursstraat, à la Renommée.

Histoire des Empereurs, & des autres Princes qui ont Regné durant les six premiers Siècles de l'Eglise par Tillemont, 12. 8 tomes.

Abregé de l'Histoire des Turcs par Vanel, 12. 4 tomes.

La Maison Reglée, & l'art de diriger la maison d'un grand Seigneur & autres tant à la Ville qu'à la Campagne : Troisième Edition, 8.

Le Theoprasfe Moderne ou nouveaux Caracteres sur les mœurs, 12.

Voyage de Campagne par Madame la Comtesse M.

Le Theatre Espagnol ou les meilleures Comedies des plus fameux Auteurs, 12.

Le Voyage de Gage dans la Nouvelle Espagne, 12. 2 tom. figur.

Le Parfumeur François qui enseigne à tirer les odeurs des fleurs & de faire toutes sortes

- tes de composition des Parfums : Troisième Edition, 12.
- Les délices de la Hollande, contenant une description exacte du Pays, avec les mœurs & les coutumes des Habitans, 12. avec figures.
- Nouveaux secrets experimentez pour conserver la beauté des Dames par Digby 2 tomes, 8.
- Diversité curieuse pour servir de Recreation à l'Esprit, 12. 7 tomes.
- Pensées ingenieuses des Pères de l'Eglise par Bouhours, 12.
- des Anciens & des Modernes, 12.
- Lettres de Mr. le Chevalier Temple, écrites durant son Ambassade à la Haye, 12.
- Instruction sur l'Histoire des Empereurs d'Occident, depuis Charlemagne, jusqu'à Leopold I. aujourd'huy Regnant, 12.
- Chevreaux ou bons mots de Mr. Chevreau 2 tomes, 12.
- Les plus belles lettres Françoises sur toutes sortes de sujets tirez de Messieurs les Auteurs, avec des Notes par Richelet, 12. 2 tomes.
- Histoire des Amours de Gregoire VII.
- du Cardinal de Richelieu.
- de la Princesse de Condé.
- de la Marquise Dursé, 12.
- La nouvelle Talestris.
- Histoire Galante, 12.
- L'art de se connoître soy-même ou la Recherche des sources de la Morale par Jacques Abbadie.

Relation d'un Voyage fait aux Indes Orientales par Dellon, 12. figure.

Le Voyage autour du monde par Dampier traduit de l'Anglois, 3 tomes sous presse.

Discours Philosophique sur la creation & l'arrangement du monde où l'on fait voir les rapports qu'il y a entre les creatures & leur dépendance sous les Loix de la providence.

Traité general du Commerce plus ample & plus exact que ceux qui ont paru jusques à present, 4.

La pratique de la Devotion ou Traité de l'amour divin par Mr. Jurieu, 12. 2 tomes.

On trouve dans la boutique de PAUL MARRRET toute sorte de livres nouveaux, & autres comme histoires, Voyages Livres de Littérature. Et autres.







2 vols.

made -

Peperanda
of
Complets



